

Exeg. 1313

Darby

ÉTUDES

SUR

LA PAROLE,

DESTINÉES À AIDER LE CHRÉTIEN

DANS LA LECTURE DU SAINT LIVRE ;

Par J.-N. DARBY.

—
NOUVEAU TESTAMENT.

VOL. I.

MATTHIEU. — MARC.

A PAU,

chez ETIENNE MALAN, place de la Halle-Neuve.

A GENÈVE,

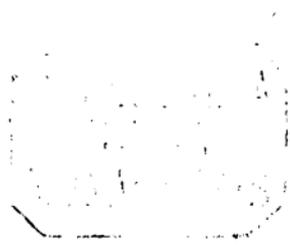
chez GEORGE KAUFFMANN, libraire.

A PARIS,

chez GRASSART, libraire, 11, rue de la Poix.

1855.

2523



ÉTUDES
SUR
LA PAROLE,

DESTINÉES À AIDER LE CHRÉTIEN

DANS LA LECTURE DU SAINT-LIVRE;

Par J.-N. DARBY.

—
NOUVEAU TESTAMENT. — PREMIÈRE PARTIE.

—
A PAU,
Chez ETIENNE MALAN, place de la Halle-Neuve.

A GENÈVE,
Chez GEORGE KAUFFMANN, rue Basse des Allemands.
1854.



AVANT-PROPOS.



C'est avec une certaine crainte que j'aborde la partie des Études qui se rapporte au Nouveau Testament, quelle que soit la bénédiction qui puisse accompagner ce travail. La concentration de la lumière divine dans le Nouveau Testament, dans ce précieux don de Dieu; l'immense portée des vérités qui s'y trouvent renfermées; la variété infinie des aspects et des applications vraies d'un passage, et la variété des rapports de ce même passage avec tout le cercle des vérités divines; l'importance immense aussi de ces vérités considérées soit en elles-mêmes, soit à l'égard de

la gloire de Dieu, soit en rapport avec les besoins des hommes ; et enfin la manière dont elles révèlent Dieu et répondent à ces besoins de l'homme... ; toutes ces considérations que je ne sais que bien imparfaitement exprimer, concourent ensemble à faire reculer une personne humble devant la prétention de donner une idée vraie, et en principe adéquate de l'intention du S^t-Esprit dans les livres du Nouveau Testament. Et plus la vérité elle-même est révélée, plus la vraie lumière luit ; plus l'homme sent son incapacité d'en parler, plus il a peur d'obscurcir ce qui est parfait..... De même plus la vérité à laquelle nous avons à faire est pure, et c'est à la vérité elle-même que nous avons à faire, plus il nous est difficile de nous en occuper pour l'exposer aux autres, sans en altérer en quelque chose la pureté ; et cette altération devient d'autant plus funeste. En méditant tel ou tel passage, nous pouvons communiquer la mesure de lumière qui nous est accordée pour le profit d'autrui ; mais si quelqu'un se propose de donner une idée de l'ensemble du Nouveau Testament, toute la per-

fection de la vérité elle-même et l'universalité de l'intention de Dieu dans la révélation qu'il en a faite , se présentent à l'esprit ; et on tremble à la pensée , qu'on entreprend de donner de cette intention une idée vraie et générale, si elle n'est pas complète , ce que certainement aucun chrétien ne prétendra faire.

L'interprétation de l'Ancien Testament peut paraître à quelques personnes plus difficile que celle du Nouveau Testament, et il se peut que cela soit vrai de passages isolés ; mais quoique les écrivains de l'Ancien Testament révèlent les pensées de Dieu qu'il leur avait communiquées , et qu'on puisse adorer la sagesse qui se développe dans cette partie des Écritures , Dieu lui-même reste toujours caché derrière le voile. Si on méconnaît le sens d'une expression , on y perd sans doute , car Dieu *a parlé* ; mais dans le Nouveau Testament on trouve Dieu lui-même , doux , débonnaire , humain : dans les Évangiles, Dieu sur la terre ; Dieu, éclairant par une lumière divine, dans les communications subséquentes de l'Esprit. — C'est Dieu lui-même qui se manifeste ; et s'il

nous donne ainsi dans le Nouveau Testament plus de lumière pour marcher et pour le connaître, il n'en est que plus sérieux pour cela de mal interpréter ces communications vivantes et de déguiser par nos propres pensées ce qui est la vérité même. Car il faut se souvenir que Christ est la vérité ; il est la Parole ; c'est Dieu qui parle dans la personne du Fils, du Fils qui étant homme, manifeste aussi le Père.

En fait d'exégèse même, la vérité, la lumière, la vie éternelle se trouvant dans ce qui est révélé dans le Nouveau Testament, on peut envisager celui-ci sous tant d'aspects que la difficulté pratique est beaucoup plus grande. On peut en effet considérer cette vérité dans sa valeur intrinsèque et essentielle ; on peut la considérer comme la manifestation de la nature éternelle de Dieu ; on peut la considérer dans sa manifestation en vue de la gloire du Fils ; on peut examiner aussi ses rapports et ses contrastes avec les communications partielles de l'Ancien Testament qu'elle accomplit, avec l'économie du gouvernement terrestre qu'elle met de côté pour introduire ce qui est éternel et

céleste. Enfin on peut considérer cette vérité dans ses rapports avec l'homme, car « la vie a été la lumière des hommes » ? Dieu a voulu se manifester et se glorifier dans l'homme, se faire connaître à lui et l'établir le moyen de sa révélation de lui-même à ses autres créatures intelligentes. Sur chaque passage du Nouveau Testament il y aurait ainsi quelque chose à dire sous tous ces différents rapports, car la vérité est une, comme elle est de Dieu ; mais elle luit sur toutes choses et en montre le vrai caractère.

Malgré toutes ces difficultés, deux choses cependant me rassurent ; nous avons à faire à un Dieu de bonté parfaite qui nous a donné ces merveilleuses communications pour que nous en profitions ; et en second lieu, quoique la source de la vérité soit infinie et parfaite, quoique ces révélations découlent de la plénitude de la vérité de Dieu, et que la communication en soit parfaite selon la perfection de celui qui nous l'a donnée ; cependant cette communication est faite par le moyen de divers instruments en eux-mêmes d'une capacité limitée et

employés de Dieu pour en communiquer telle ou telle partie. Cette eau vive et pure n'a été nullement altérée ; mais dans chaque communication elle a été limitée par l'intention de Dieu dans l'emploi de l'instrument , tout en étant en rapport avec l'ensemble selon la parfaite sagesse de celui qui a tout communiqué. Le canal n'est pas infini ; l'eau qui y coule est infinie ; elle ne l'est pas dans sa communication : « ils ont prophétisé en partie , et nous connaissons en partie. »

L'aspect et l'application de la vérité ont même un caractère particulier selon le vase auquel Dieu l'a communiquée : l'eau vive est là dans sa parfaite pureté , elle jaillit de la source telle qu'elle s'y trouve , la fontaine au travers de laquelle elle est produite devant les hommes tient sa forme de la sagesse de celui qui l'a faite. Le S^t-Esprit agit dans l'homme, vase préparé expressément pour cela , vase que Dieu avait créé , formé , façonné , adapté moralement et intellectuellement pour tel ou tel service à l'égard de la vérité ; et Dieu agit dans ce vase selon le but pour lequel il l'avait préparé. Christ

était, il est, la vérité ; les autres l'ont communiquée, chacun selon ce qui lui a été donné , et cette communication a été en rapport avec les éléments avec lesquels Dieu les avait mis respectivement en relation par l'intelligence et le cœur, et selon le but auquel le S^t-Esprit les avait adaptés.

Laissant mes craintes, je me mets donc avec confiance à l'accomplissement de ce service , mon cœur appuyé sur la parfaite bonté de Dieu qui aime à nous bénir. Puisse le juste sentiment de ma responsabilité me garder d'avancer quoique ce soit qui ne soit pas selon Dieu ; et que le Seigneur lui-même , dans sa grâce, daigne me diriger et me fournir ce qui sera en bénédiction pour le lecteur.

Le Nouveau Testament a un caractère évidemment très-différent de l'Ancien, et ce que j'ai dit plus haut à ce sujet forme l'essentiel de cette différence : le Nouveau Testament traite de la révélation de Dieu lui-même. Précédemment Dieu avait fait des promesses , comme il avait exécuté des jugements ; il avait gouverné un peuple sur la terre ; il avait agi à l'égard

des nations en vue de ce peuple, lui avait donné sa loi, lui avait accordé par le moyen des prophètes une lumière croissante annonçant de plus en plus l'arrivée de Celui qui devait tout leur dire de la part de Dieu. Mais la présence de Dieu lui-même, homme au milieu des hommes, vient tout changer là où l'homme aurait dû le recevoir dans la personne du Christ comme couronne de bénédiction et de gloire, lui dont la présence devait bannir tout mal, développer et amener à la perfection tout élément de bien, en donnant en même temps un objet et un centre à toutes les affections rendues parfaitement heureuses par la jouissance de cet objet. Ou bien en rejetant ce Christ, notre pauvre nature devait se montrer ce qu'elle est, inimitié contre Dieu; et rendre évidente la nécessité d'un ordre de choses complètement nouveau, où le bonheur de l'homme et la gloire de Dieu seraient fondés sur une nouvelle création. Nous savons ce qui en a été : Celui qui était l'image du Dieu invisible a dû dire après l'exercice d'une parfaite patience : « Père juste, le monde ne t'a pas connu » et

davantage, hélas, encore : « Ils ont haï et moi et mon Père » (Jean XVII, 25 ; XV, 24).

Cet état de l'homme cependant n'a nullement empêché Dieu d'accomplir ses conseils ; au contraire, ce misérable état lui a fourni l'occasion de se glorifier en les accomplissant. Dieu n'a pas voulu rejeter l'homme jusqu'à ce que l'homme l'eût rejeté, comme dans le jardin d'Eden l'homme, conscient du péché, ne pouvant supporter la présence de Dieu, s'éloigna de Lui avant qu'il l'eût chassé du jardin. Mais quand l'homme de son côté eut entièrement repoussé Dieu venu en bonté au milieu de sa misère, Dieu fut libre (si l'on ose parler ainsi, et l'expression est moralement juste,) Dieu fut libre de poursuivre ses desseins éternels. Or ici Dieu n'exécute pas le jugement comme en Eden lorsque l'homme s'éloignait déjà de Lui : c'est la grâce souveraine qui, lorsque l'homme est manifestement perdu et s'est déclaré ennemi de Dieu, poursuit son œuvre pour faire éclater sa gloire aux yeux de l'univers dans le salut des pauvres pécheurs qui l'avaient rejeté. Mais afin que la sagesse de

Dieu se manifestât même dans les détails , cette œuvre de grâce souveraine dans laquelle Dieu se révélait lui-même , dût se coordonner avec toutes ses voies précédentes révélées dans l'Ancien Testament et laisser aussi toute sa place à son gouvernement du monde.

Tout ceci fait qu'en dehors de la grande idée qui domine tout , il y a dans le Nouveau Testament quatre sujets qui se déroulent aux yeux de la foi. Le grand sujet, le fait par excellence, c'est que la lumière parfaite est manifestée : Dieu lui-même se révèle.

Ensuite Christ qui est la manifestation de cette lumière , Christ qui, s'il avait été reçu , aurait été l'accomplissement de toutes les promesses , Christ , est présenté à l'homme et en particulier à Israël envisagé sous le point de vue de sa responsabilité ; Christ est présenté à Israël avec toutes les preuves personnelles , morales, et de puissance, qui ont laissé ce peuple sans excuse. Christ étant rejeté, son rejet devient le moyen par lequel le salut s'accomplit; et le nouvel ordre de choses (la nouvelle création,

l'homme glorifié, l'église participant avec Christ à la gloire céleste) est placé sous nos yeux.

Ensuite les rapports entre l'ancien ordre de choses et le nouveau sur la terre à l'égard de la loi, des promesses, des prophéties ou des institutions divines sur la terre, sont mis au clair; ils le sont, soit en présentant le nouvel ordre comme accomplissement et *mise-de-côté* de ce qui était vieilli, soit en constatant le contraste qui existe entre l'ancien et le nouvel ordre, soit en démontrant la sagesse parfaite de Dieu dans tous les détails de ses voies.

Enfin le gouvernement du monde de la part de Dieu est prophétiquement mis en évidence; et la reprise des relations de Dieu avec Israël, en jugement ou en bénédiction, est brièvement, mais clairement constatée, à l'occasion de la cessation de ces relations par le rejet du Messie.

On peut ajouter que tout ce qui est nécessaire à l'homme pèlerin sur la terre jusqu'à ce que Dieu accomplisse les desseins de sa grâce en puissance, lui est abondamment fourni. Sorti à l'appel de Dieu de ce qui est rejeté ou condamné (et non encore mis en possession de la

portion que Dieu lui a préparée,) l'homme qui a suivi cet appel a besoin d'une direction, et de ce qui lui révèle les sources de la force nécessaire pour marcher vers le but de sa vocation et les moyens pour s'approprier cette force. Dieu en l'appelant à suivre son maître que le monde a rejeté, ne l'a pas laissé sans lui fournir toute la lumière et toutes les directions propres à l'éclairer et à l'encourager dans son chemin.

Tout lecteur de la Bible entend bien que ces sujets ne sont pas traités méthodiquement et chacun à part dans le Nouveau Testament ; s'il en était ainsi, ils seraient compris d'une manière beaucoup moins parfaite. C'est en vie, en puissance soit de Christ, soit du St-Esprit dans les auteurs inspirés, qu'ils se développent devant nos cœurs.

Les Évangiles en général nous manifestent Christ, lumière et grâce, présenté aux hommes dans ce monde, Christ aussi comme celui en qui les promesses faites à Israël s'accompliraient. L'Apocalypse manifeste le gouvernement de ce monde de la part de Dieu en rap-

port avec la responsabilité de ce monde , responsabilité sous laquelle ses relations avec un Dieu révélé ont placé ce monde. Les écrits de Paul enfin présentent la nouvelle création et l'église selon les conseils de Dieu, le mystère de Dieu. Ces divers sujets cependant se retrouvent dans toutes les parties du Nouveau Testament sauf ce qui est relatif à l'Église , corps de Christ , sujet qui n'est traité que dans les seuls écrits de Paul. Chaque développement isolé de l'un de ces sujets fait jaillir de la lumière sur tous. A cela on peut ajouter que les écrits de Jean traitent particulièrement de la manifestation de Dieu et de la vie divine dans l'homme ; ceux de Pierre du pèlerinage du chrétien fondé sur la résurrection , aussi bien que du gouvernement moral du monde. Mais je le répète , soit dans la personne de Christ , soit dans les communications de l'Esprit (la vie, d'une manière ou d'une autre , étant la lumière des hommes) , la vérité est mise en évidence par la manifestation vivante de Dieu et dans son application vivante aux hommes. Or la vérité est assujétie au dé-

veloppement progressif qui lui est inhérent lorsqu'elle est communiquée à l'homme et adaptée aux besoins particuliers et à la capacité spirituelle de ceux auxquels elle était adressée.

Sans doute les communications du Nouveau Testament sont pour l'église dans tous les siècles, mais elles sont adressées, historiquement parlant, à des hommes vivans, et mises en rapport avec l'état où ils se trouvaient. Cette circonstance n'affaiblit nullement la vérité qui est communiquée, et qui est de Dieu ; et c'est là ce que l'apôtre Paul exprime en disant : « Nous ne sommes pas comme plusieurs qui corrompent la Parole de Dieu, mais en sincérité de la part de Dieu devant Dieu, nous parlons en Christ » ; et encore : « Ne falsifiant point la Parole de Dieu mais nous recommandant par la manifestation de la vérité à toute conscience d'homme devant Dieu » (2 Cor. II, 17 ; IV, 2). Paul ne mixtionne pas ce vin pur, il ne le frelate pas, ce qu'il a reçu sort de lui pur comme il l'a reçu. Mais adressée aux hommes la Parole de Dieu a beaucoup

plus de réalité ; elle est plus immédiatement de Dieu. Ce ne sont pas des idées de l'homme à l'égard de Dieu ; ce ne sont pas des raisonnements de l'esprit de l'homme , lors même que la vérité en serait le sujet ; ce n'est pas même la vérité soumise d'une manière abstraite à la capacité de l'homme telle quelle existe en Dieu pour qu'il en juge. Dieu s'adresse à l'homme , lui parle , lui communique ses pensées , comme étant siennes ; et si l'homme devait en juger ce ne seraient pas les paroles de Dieu , annoncées comme telles. « Vous les avez reçues , dit Paul , non pas comme les paroles d'un homme , mais (comme elles étaient réellement) la parole de Dieu » (1 Thess. II , 13).

On a confondu souvent l'effet produit sur l'homme , l'effet qui lui fait reconnaître la vérité et l'autorité de la Parole , avec un jugement porté par l'homme sur cette Parole , comme sur une matière qui lui est soumise. Jamais la Parole ne pourrait se présenter ainsi comme soumise au jugement des hommes ; ce serait renier sa propre nature ; ce serait dire

« ce n'est pas Dieu qui parle » ; et Dieu pourrait-il dire qu'il n'est pas Dieu ? et s'il ne le peut, il ne saurait parler non plus et admettre que sa parole n'a pas une autorité propre.

La Parole est adaptée à la nature de l'homme ; « la vie est la lumière *des hommes* ». Il est bien des choses qui produisent un effet d'après la nature de la chose à laquelle elles sont appliquées sans qu'elles soient jugées par cet objet , et c'est ce qui a lieu dans toute action chimique. On m'administre un remède ; j'en subis l'action qui produit son effet selon ma nature ; et ainsi je suis convaincu et de la puissance du remède, sans que j'aie à porter un jugement sur le remède lui-même en dehors de son effet sur moi, comme si j'en avais la capacité. Il en est de même de la révélation de Christ, sauf ceci que la méchante volonté de l'homme repousse cette révélation et la rejette, de sorte qu'elle devient une odeur de mort pour la mort. La Parole de Dieu n'est jamais jugée ; lorsqu'elle produit son effet : « elle juge les pensées et les intentions du cœur » (Hébr. IV, 12) ; l'homme lui est soumis , il ne la juge pas.

L'homme ensuite, ayant reçu la parole de la vérité qui s'adresse à lui comme telle, est dans le cas de comprendre toute la portée de cette Parole par le secours du S'-Esprit ; et dans ce cas les circonstances des personnes auxquelles la Parole a été adressée historiquement deviennent un moyen pour comprendre l'intention et les pensées de Dieu dans la partie de la Parole dont il est question. Ces circonstances, ainsi que nous l'avons vu, ne changent rien à la divine pureté de la Parole ; mais puisque Dieu s'adresse aux hommes suivant leur état, cet état, tel qu'il nous est présenté dans la Parole même, nous facilite à un haut degré l'intelligence de ce qui est dit ; et cet état lui-même n'est compris que par la Parole et le secours du S'-Esprit, soit comme l'effet de la méchanceté du cœur de l'homme, soit comme dépendant en partie des dispensations de Dieu.

Quoiqu'il en soit du reste, la grâce s'adresse aux hommes selon leur état, selon la fidélité de Dieu à ses promesses ; et en rapport avec ses voies qu'il leur a déjà données à connaître. Ce n'est pas que la vraie lumière étant venue,

cette lumière soit faussée ou rabaisée pour l'adapter aux ténèbres ; car alors elle ne serait plus propre à relever l'homme en le délivrant de l'état où il se trouve ; mais la vraie lumière est communiquée de manière à être à la portée des hommes et appliquée à l'état dans lequel ils se trouvent. C'est à la fois ce dont ils avaient besoin , et ce qui était digne de Dieu : Dieu seul aussi pouvait le faire.

Tout ceci s'applique aux sujets dont le Seigneur traite , ou dont son Esprit parle par ses apôtres. Ainsi le Seigneur peut s'adresser aux Juifs convertis , mais attachés encore au système judaïque , pour faire ressortir quelles étaient à l'égard de ce peuple les intentions du Dieu fidèle à ses promesses ; comme aussi, étant élevé en haut , Christ peut communiquer par son Esprit toutes les conséquences de l'union de l'Église à lui dans les lieux célestes en dehors de toutes les voies de Dieu sur la terre. Christ peut montrer aux âmes qui se nourrissent des éléments mondains contraires à cette élévation céleste , et qui ne saisissent pas en elle ce qui les délivre de leur tendance

mondaine et charnelle ; il peut leur montrer les preuves du mal dans lequel elles tombent. Il peut leur montrer ce mal par des moyens qui mettent ces âmes en rapport avec les vérités éternelles de Dieu d'une manière élémentaire , mais qui juge leur disposition charnelle , disposition qui existe dans tous les temps dans des cœurs qui ne s'élèvent pas à la hauteur des intentions de Dieu. L'Esprit aussi peut montrer la vérité plus simplement dans l'élévation qui est propre à cette vérité. La révélation peut s'occuper des caractères essentiels de la nature de Dieu pour juger tout ce qui sous les formes les plus prétentieuses prétend à la lumière chrétienne , mais qui pèche contre cette nature dans les choses les plus simples ; elle peut ainsi lier les âmes les plus enfantines aux qualités les plus élevées de Dieu lui-même , à l'essence de sa nature.

L'intelligence de la position des personnes auxquelles les écrits sont adressés , intelligence puisée dans ces écrits mêmes , aide beaucoup , sous la conduite du S'-Esprit , à saisir la vérité divine qui s'y trouve ; vérité absolue,

mais grâce à Dieu, appliquée, pratique, réalisée dans l'âme par la puissance de Dieu agissant dans cette âme, et la garantissant ainsi des effets de la tendance charnelle du cœur à tomber dans les excès qui ont donné lieu aux écrits qui nous en parlent. Cette vérité descend jusqu'à nous, quel que soit notre état, non pas en s'altérant pour s'accommoder à nous, ni en se formulant d'après notre état, mais pour nous élever moralement jusqu'à la hauteur de sa nature, pour nous élever à la source d'où elle est descendue et de laquelle elle ne se sépare jamais (car la vérité qui nous est communiquée est toujours la vérité en Dieu et en Christ). « Et cette chose est vraie en Lui et en nous, parce que les ténèbres sont passées et que la vraie lumière luit maintenant » (1 Jean II, 8); c'est l'effet de l'intervention du Christ auquel nous sommes unis par le S^t-Esprit et qui est un avec Dieu le Père.

La même vérité de l'adaptation des communications de Dieu à la position de ceux qui les ont reçues historiquement, nous introduit dans l'intelligence de tous les conseils de Dieu, car

Dieu se révèle dans son autorité , sa sagesse et sa souveraineté, dans ses conseils, comme il se fait connaître dans sa nature par la révélation de lui-même en Christ. Christ est le centre de ses conseils , mais toute famille dans les cieux et sur la terre se range sous le Père de notre Seigneur Jésus-Christ : anges , principautés, puissances , Juifs , Gentils , tout ce qui se nomme , tous seront placés sous son autorité, l'église étant unie à lui dans la gloire. Or les conseils de Dieu à cet égard nous sont révélés dans sa Parole ; et quoique Dieu ne nous parle pas pour satisfaire à notre curiosité , cette Parole nous révèle aussi bien des sujets en dehors du salut proprement dit, sujets qui , se rattachant à cette suprématie de Christ , se lient aussi à ce que Dieu nous présente comme développement de ses voies ici bas pour notre instruction.

Ainsi , bien que les intentions de Dieu à l'égard des Juifs soient naturellement beaucoup plus développées dans l'Ancien Testament, cependant les rapports de leur histoire avec les sujets du Nouveau Testament , la transition

historique de l'ancienne économie à la nouvelle , la conciliation des promesses faites aux Juifs avec l'universalité de l'économie évangélique , tous ces sujets doivent nécessairement trouver une place dans le Nouveau Testament si les voies de Dieu doivent nous être connues. Je dis les voies *de Dieu* , car ne pensons pas aux Juifs seulement : c'est Dieu qui agit dans ces voies en rapport avec les Juifs, et qui s'y fait connaître. Ainsi quoique la pleine lumière se révèle dans le Nouveau Testament, j'y trouverai des choses qui s'adressent aux Juifs, et aux disciples qui avaient fait partie de ce peuple . choses qui révèlent les voies de Dieu à leur égard. Sans ces révélations , et si elles ne se rapportaient pas à la position de ce peuple ; il n'y aurait pas d'harmonie dans les voies de Dieu , au moins cette harmonie serait cachée et n'existerait pas moralement. Ces observations ont rapport aussi bien à la doctrine , à l'histoire (c'est-à-dire à la présentation du Messie) , qu'à la prophétie qui montre la fidélité de Dieu, et aux jugements sur ce peuple. Pour que nous connaissions Dieu , le Dieu qui a

daigné intervenir dans les affaires de ce monde ; la simple lumière ne suffit pas. Il faut connaître ce Dieu non seulement tel qu'il est dans sa nature , bien que ce soit la chose essentielle et principale , mais aussi tel qu'il s'est révélé dans l'ensemble de toutes ses voies , dans ces détails dans lesquels nos cœurs petits et étroits peuvent faire connaissance de son amour fidèle , patient , condescendant , dans ces voies où se développe l'idée abstraite de sa sagesse de manière à la rendre accessible à notre intelligence limitée. Et notre intelligence trouve cette sagesse dans des choses qui se sont réalisées au milieu des hommes, tout en étant entièrement en dehors et au-dessus de toutes leurs prévisions , dans des choses en même temps, qui ont été annoncées de Dieu, de sorte que nous savons qu'elles sont de Lui.

Par dessus tout , Dieu a voulu se lier d'une manière particulière à l'homme dans toutes ces choses : merveilleux privilège de sa faible créature ! La philosophie insensée, bornée, et même essentiellement stupide dans tous ses raisonnements, veut que le monde soit trop petit pour

que Dieu se dépense ainsi sur une faible créature comme l'homme, sur ce qui n'est qu'un point dans l'univers immense. Méprisable folie ! comme si l'étendue matérielle du théâtre était la mesure des manifestations morales qui s'y opèrent et des combats de principes qui s'y livrent. Ce qui se passe dans ce monde est le spectacle qui déploie aux yeux de toutes les intelligences de l'univers les voies, le caractère, et la volonté de Dieu. Il nous appartient à nous d'en recevoir, par la grâce, l'intelligence et la puissance, pour en jouir, et afin que ce soit *en nous* que Dieu soit glorifié, qu'il soit glorifié non seulement *par nous* (car Il sera glorifié, d'une manière ou d'une autre, par toutes choses) mais *en nous*. C'est là notre privilège par la grâce qui est en Christ, et par notre union avec Lui qui est la sagesse de Dieu et la puissance de Dieu. Plus nous sommes de petits enfants obéissants et humbles, plus nous réalisons cette glorieuse position : un jour nous connaîtrons comme nous avons été connus.

En attendant, plus Christ est objectivement notre portion et notre occupation, plus nous

lui ressemblerons subjectivement. Grâces à Dieu, le Seigneur a caché ces choses aux sages et aux intelligents et les a révélées aux petits enfants. «Cependant nous annonçons, dit Paul, la sagesse parmi les parfaits, la sagesse non de siècle, ni des princes de ce siècle qui vont être anéantis, mais nous annonçons la sagesse de Dieu en mystère, celle qui a été cachée, que Dieu avant les siècles a prédestinée à notre gloire » (1 Corinth. II, 6-7).

INTRODUCTION.

Avant de nous occuper de chaque livre en particulier, nous allons présenter d'abord une idée générale du contenu du Nouveau Testament ou plutôt de l'ordre de la révélation des vérités qui s'y trouvent renfermées.

Nous n'avons pas besoin pour cela de sortir de l'ordre actuel des livres, tel qu'on les trouve dans une traduction française; dans les bibles allemandes, il est vrai, ainsi que dans plusieurs éditions catholiques, l'ordre est différent; mais pour le but que je me propose, cette différence n'a aucune importance. Tout le monde sait que cet arrangement des livres ne se rattache pas à la révélation elle-même.

Le premier sujet qui se présente est l'histoire

du Seigneur Jésus lui-même, sujet qui est contenu dans les quatre Évangiles.

Puis, vient l'établissement de l'Église, et la propagation de l'Évangile dans le monde après l'ascension du Seigneur Jésus. L'histoire nous en est donnée dans les Actes des Apôtres.

Ensuite nous avons le développement de la

(*Note.*) Je parle, bien entendu, de la vérité qui est révélée dans le Nouveau Testament. La communication de cette vérité a été *dans cette révélation* graduellement plus claire. Le St-Esprit ayant été donné après la glorification du Sauveur, l'apôtre Jean a pu dire en parlant de la nature de Dieu lui-même « la quelle chose est vraie en lui (Christ) et en vous, parce que les ténèbres sont passées et que la vraie lumière luit maintenant » (1 Jean. II, 8). C'est Christ qui est la sagesse de Dieu; en lui demeuré toute la plénitude de la Divinité corporellement; toute plénitude s'est pluë à demeurer en lui; il s'est sanctifié lui-même afin que nous soyons sanctifiés par la vérité. Le St-Esprit a conduit les apôtres en toute vérité, ayant pris les choses de Christ et les leur ayant communiquées. Or tout ce que le Père a, est à Christ, c'est pourquoi Christ a dit que le St-Esprit prendrait du sien et le leur communiquerait (Jean XVI, 15). Ces choses étant ainsi, la doctrine d'un développement postérieur de la vérité est jugée. Y a-t-il quelque chose de plus que la plénitude de la Divinité? autre chose que tout ce que le Père a? quelque chose de plus.

INTRODUCTION.

vraie doctrine de Christ , les soins des apôtres pour les églises et les âmes individuellement, avec les directions nécessaires pour une marche qui glorifie le Seigneur ; la réfutation des erreurs par lesquelles l'Ennemi cherchait à corrompre la foi ; et les instructions nécessaires pour garantir les fidèles des séductions des instrumens de sa malice. C'est le contenu des Epîtres.

clair que la lumière ? Or c'est là ce qui est révélé. Si on pense à l'homme qui comme une araignée se file des idées de sa propre substance , on peut sans doute parler de développement ; mais s'il s'agit de la révélation de Christ par le don de la vraie lumière déjà venue , Christ ne croît pas , ne se développe pas , et l'on ne trouvera certes rien de bon en dehors de tout ce que le Père lui a donné. Voilà ce que nous possédons par la révélation. Le développement inhérent à la communication de la vérité à l'homme tient à sa capacité de réception , et là il y a progrès pour chacun de nous ; il tient aussi à la manifestation du Christ depuis Jean - Baptiste jusqu'à sa pleine révélation par le St - Esprit , révélation qui nous est donnée dans le Nouveau Testament. Aucune tradition n'ajoute rien à la révélation de ce que Christ est ; aucun développement n'ajoute une seule vérité nouvelle à l'égard de sa plénitude , et c'est ainsi que les prétentions orgueilleuses de l'homme sont anéanties.

Ces sujets, spécialement le premier, renferment toute la gloire personnelle du Sauveur.

En dernier lieu nous trouverons les prophéties elles constatent le mal qui devait ternir et altérer le témoignage rendu à Christ par l'Église dans le monde, mal qui, lorsqu'il serait pleinement développé, amènerait le jugement. Les prophéties nous révèlent aussi le progrès des jugements de Dieu qui finiront par la destruction des ennemis qui oseront se mettre en rébellion ouverte contre l'Agneau, Roi des rois et Seigneur des seigneurs ; elles nous révèlent de même la gloire et la bénédiction qui auront lieu à la suite de ces jugements. Ce sujet lie l'enseignement chrétien à la révélation des voies de Dieu à l'égard du gouvernement du monde ; il se trouve longuement développé dans l'Apocalypse ; et ses rapports avec la décadence de l'église chrétienne sont exposés dans plusieurs des Épîtres.

Nous nous occuperons naturellement d'abord des *Évangiles* qui nous racontent l'histoire de la vie du Seigneur et le présentent à nos cœurs soit par ses actes, soit par ses discours, dans les divers caractères qui le rendent sous tous les rapports précieux aux âmes des rachetés, selon l'intelligence qui leur est accordée et selon leurs

besoins. Ces caractères forment ensemble la plénitude de sa gloire personnelle, en tant que nous sommes capables de la saisir tandis que nous sommes dans ces vases d'argiles ici bas.*

Le Seigneur, cela est évident, a dû réunir sur la terre, selon les conseils de Dieu et selon les révélations de sa Parole, plus d'un caractère pour l'accomplissement de sa gloire et pour le maintien et la manifestation de celle de son Père. Mais pour que cela eût lieu, il a dû aussi être quelque chose, qu'on le considère soit comme marchant ici bas, soit au point de vue de sa vraie nature. Christ a dû accomplir le service qu'il lui appartenait de rendre à Dieu, comme étant lui-même le vrai serviteur par excellence; et cela comme servant Dieu par la parole au milieu de son peuple, selon le Ps. XL p. ex. vers. 8, 9, 10; Es. XLIX, 4, 5 et d'autres passages.

*(Note.) Peut-être, pour être clairement compris, devrais-je excepter les relations de Christ avec l'Église (sujet qui se trouve traité dans les Épîtres) mais je n'embrasse pas cette partie si précieuse de la doctrine de Christ dans l'expression de sa gloire personnelle. Sauf le fait qu'il bâtirait une église sur la terre, ce n'est que par le S^t-Esprit, envoyé après son ascension, qu'il a donné aux apôtres et aux prophètes la révélation de ce précieux mystère.

Une foule de témoignages avaient annoncé que le Fils de David siégerait de la part de Dieu sur le trône de son père ; et l'accomplissement des conseils de Dieu à l'égard d'Israël se rattachent dans l'Ancien Testament à Celui qui devait ainsi venir, et qui sur la terre, aurait la relation du *Fils de Dieu* avec l'*Éternel Dieu*. Le Christ, le Messie, ou, ce qui n'en est que la traduction, l'*Oint*, devait paraître, et se présenter à Israël selon la révélation et les conseils de Dieu.

Les Juifs bornaient leur attente à peu près à ce caractère de Christ, Messie et Fils de David, et cela même à leur façon, n'y voyant que l'élévation de leur nature, sans avoir le sentiment de leurs péchés et des conséquences de ces péchés. Ce caractère de Christ cependant n'était pas tout ce que la parole prophétique, qui avait déclaré les conseils de Dieu, annonçait à l'égard de celui que le monde même attendait. Christ devait être *Fils de l'homme*; et ce titre que le Seigneur Jésus aime à se donner, est d'une grande importance pour nous. Le Fils de l'homme est, il me semble, selon la Parole, l'héritier de tout ce que les conseils de Dieu destinaient à l'homme comme appartenant à la position de l'homme en gloire, de tout ce que

Dieu devait donner à l'homme selon ces conseils. (Voyez Dan. VIII , 13 , 14 et Ps. VIII , 5 , 6). Mais pour être héritier de tout ce que Dieu destinait à l'homme , Christ devait être homme. Le Fils de l'homme était vraiment de la race de l'homme , (précieuse et consolante vérité !) né d'une femme ; il était réellement et véritablement un homme , et participant au sang et à la chair , fait semblable à ses frères. Dans ce caractère il a dû souffrir et être rejeté ; pour hériter toutes choses , il a dû mourir et ressusciter : l'héritage était souillé , et l'homme en rébellion , les cohéritiers de Christ aussi coupables que les autres.

Jésus donc devait être serviteur , fils de David , et Fils de l'homme ; et réellement homme , par conséquent sur la terre , né sous la loi , né d'une femme , de la postérité de David , héritier des droits de sa famille (la famille de David) , héritier des destinées de l'homme selon l'intention et les conseils de Dieu. Mais qui est-ce qui réunirait tous ces caractères ? Cette gloire était-elle seulement une gloire officielle dont l'Ancien Testament avait dit qu'un homme devait hériter ? L'état de l'homme , manifesté sous la loi , démontrait l'impossibilité de faire participer l'homme tel

qu'il était à la bénédiction de Dieu. Le rejet du Christ mettait le comble à ces preuves. Et en effet l'homme avait par dessus tout besoin d'être lui-même réconcilié avec Dieu, en dehors de toute économie et du gouvernement spécial d'un peuple sur la terre. L'homme était pécheur ; il fallait qu'une rédemption s'accomplît pour la gloire de Dieu et le salut des hommes. Mais qui l'accomplirait?— l'homme en avait besoin lui-même. Un ange devait garder sa place à lui , la remplir, et ne pouvait faire davantage ; autrement il ne serait pas un ange. Et qui d'entre les hommes pouvait être héritier de toutes choses, et avoir toutes les œuvres de Dieu placées sous sa domination, selon la Parole? C'était le Fils de Dieu qui devait les hériter ; c'était celui qui les avait créées qui devait les posséder. Celui donc qui serait le serviteur, fils de David, fils de l'homme , rédempteur, était le Fils de Dieu , le Dieu créateur.

LES ÉVANGILES.

Les Évangiles, en général, nous développent ces caractères de Christ dont nous venons de parler, non pas d'une manière dogmatique, celui de Jean seul ayant cette forme jusqu'à un certain point, mais ils racontent l'histoire du Sauveur; de sorte qu'ils présentent Christ dans ses divers caractères d'une manière beaucoup plus vivante que s'ils nous avaient été communiqués seulement sous forme de doctrine. Le Seigneur parle selon tel ou tel caractère; il agit dans l'un ou dans l'autre; de sorte que nous le voyons lui-même, accomplissant ce qui appartient aux diverses positions que nous savons être siennes selon la Parole. Non seulement le caractère de Christ est ainsi beaucoup mieux connu dans ses détails moraux, selon sa vraie portée scripturaire, avec le sens et l'intention de Dieu qui s'y ré-

vèlent ; mais Christ lui-même , devient dans ces caractères, plus personnellement l'objet de la foi et des affections du cœur. C'est une personne que nous connaissons, et pas seulement une doctrine.

Par ce moyen précieux que Dieu a daigné employer, les vérités à l'égard de Jésus sont également beaucoup plus liées avec tout ce qui a précédé, avec l'histoire de l'Ancien Testament. Le changement dans les voies de Dieu se rattache à la gloire de sa personne ; et c'est en rapport avec cette gloire que la transition des relations de Dieu avec Israël et avec le monde, à l'ordre céleste et chrétien, a eu lieu. Ce nouvel ordre, ce système céleste, tout en ayant un caractère plus entièrement distinct du Judaïsme qu'il n'aurait eu si Christ n'était pas venu, n'est pas une doctrine qui en le contredisant condamne comme nul ce qui l'avait précédé. Christ en venant s'est présenté aux Juifs d'un côté comme soumis à la loi, et d'un autre comme la semence en qui les promesses devaient s'accomplir. Il a été rejeté, de sorte que le peuple juif a perdu tout droit à la jouissance des promesses, et Dieu a pu introduire la plénitude de sa grâce. En même temps les types, les figures ont eu leur accomplisse-

ment ; la malédiction de la loi a été exécutée ; les prophéties qui se rapportent à l'humiliation du Messie ont eu leur accomplissement ; et les relations de toutes les âmes avec Dieu , relations toujours attachées nécessairement à sa personne une fois qu'il était apparu , ont été liées à la position que le Rédempteur a prise dans le ciel. Ainsi , la porte est ouverte aux Gentils , et le conseil de Dieu à l'égard d'une Église , corps de Christ monté en haut , pleinement révélé. — Fils de David selon la chair , et déclaré Fils de Dieu en puissance par le moyen de la résurrection d'entre les morts (Rom. I, 3-4) , « Jésus-Christ a été ministre de la circoncision pour la vérité de Dieu , pour confirmer les promesses faites aux pères et afin que les Gentils glorifiasent Dieu pour sa miséricorde » (Rom. XV, 8-9) ; premier né d'entre les morts , il est devenu tête de son corps , l'Église , afin qu'en toute chose il eût la prééminence (Coloss. I, 18).

La gloire des choses nouvelles était d'autant plus excellente , d'autant plus élevée au dessus de tout l'ordre terrestre qui l'avait précédée , qu'elle était attachée à la personne du Seigneur lui-même , et au Seigneur glorifié auprès de Dieu son Père. En même temps , ce qui s'accomplissait et ce qui était introduit met-

tait son sceau sur tout ce qui avait précédé ,
comme sur un ordre de chose qui avait été à
sa place, et ordonné de Dieu ; car le Seigneur
s'était présenté sur la terre en rapport avec le
système qui existait avant sa venue.

ÉVANGILE SELON MATTHIEU.

Cet évangile nous présente Christ dans le caractère de fils de David et d'Abraham , c'est-à-dire en rapport avec les promesses faites à Israël. C'est lui Christ , fils de David et d'Abraham qui , étant reçu par Israël , devait accomplir les promesses , et qui plus tard les accomplira en faveur de ce peuple bien aimé. L'évangile de Matthieu est ainsi , de fait , l'histoire du rejet de Christ de la part du peuple ; et par conséquent l'histoire de la condamnation du peuple lui-même , autant que cela tenait à la responsabilité de cette nation coupable , car les conseils de Dieu ne peuvent manquer. A mesure que le caractère du roi et du royaume se développe , et réveille l'attention des principaux d'Israël , ceux-ci s'y opposent , et se privent , ainsi que le peuple qui les suit , de toutes les bénédictions attachées à la présence du Messie. Le Sci-

gneur leur annonce les conséquences de leur opposition ; il montre à ses disciples quels seraient, sur la terre, l'état et le caractère du Royaume à la suite de son rejet comme Roi , et d'une manière générale les gloires qui en résulteraient pour le Christ et pour les siens avec lui. Et même , quant à sa personne , le fondement de l'Église est révélé. A la fin , après sa résurrection , une nouvelle commission est donnée aux apôtres en vertu de l'élévation de Jésus , commission qui les adressait à tous les peuples.

Le but de l'Esprit de Dieu dans l'évangile de Matthieu , étant de montrer le Seigneur comme accomplissant les promesses faites à Israël et les prophéties qui se rapportaient au Messie , notre évangile commence par la généalogie du Seigneur , en prenant pour son point de départ David et Abraham , les deux souches auxquelles la généalogie messianique se rattachait , et auxquelles les promesses avaient été faites. La généalogie se divise en trois périodes qui sont conformes à trois grandes divisions de l'histoire du peuple : d'Abraham à l'établissement de la royauté , de l'établissement de la royauté dans la personne de David jusqu'à la captivité , et de la captivité jusqu'à Jésus.

On peut remarquer que le S^t-Esprit introduit dans cette généalogie la mention des péchés graves qui avaient été commis par les personnes dont les noms sont rapportés , faisant ressortir ainsi la grâce souveraine de Dieu, qui pouvait donner un Sauveur en rapport avec des péchés tels que celui de Juda et avec une pauvre Moabite introduite au milieu de son peuple , avec des crimes tels que celui dont David s'était rendu coupable.

La généalogie, dans Matthieu, est la généalogie légale , c'est-à-dire celle de Joseph ; de Joseph dont Christ homme devait hériter les droits selon la loi des Juifs. L'Évangéliste a omis trois rois de la parenté d'Achaz pour avoir les quatorze générations dans chaque période ; Jeoakas et Jehojakim aussi sont omis ; mais la généalogie n'est en rien changée par cette circonstance.

Matthieu raconte brièvement les faits relatifs à la naissance de Jésus. Ces faits sont d'une importance infinie et éternelle , non seulement pour les Juifs qui s'y trouvaient directement intéressés , mais pour nous aussi : Dieu a daigné y lier sa propre gloire à l'homme, à notre intérêt. Marie était fiancée à Joseph ; sa postérité était par conséquent celle

de Joseph quant aux droits d'héritage ; mais l'enfant qu'elle portait dans son sein venait d'une source divine : la puissance du S^t-Esprit lui avait donné de concevoir. L'ange de l'Éternel est envoyé comme instrument de la Providence pour rassurer la conscience délicate et le cœur juste de Joseph, en lui communiquant que ce que Marie avait conçu était du S^t-Esprit.

On peut remarquer ici que l'ange en s'adressant à cette occasion à Joseph, le nomme fils de David. Le S^t-Esprit attire ainsi notre attention sur la relation de Joseph (censé être le père de Jésus) avec David, Marie étant appelée sa femme. L'ange en même temps donne à l'enfant qui devait naître le nom de « Jésus », c'est-à-dire « Jéhovah le Sauveur. » Il applique la force de ce nom à la délivrance d'Israël de l'état où le péché l'avait plongé, disant « car il sauvera son peuple » (Chap. I, 21); et il signale ainsi clairement le sens de ce nom de Jésus ou Jéhovah comme renfermant le titre de Jéhovah, car son peuple, Israël, était le peuple de l'Éternel. Toutes ces choses ont eu lieu pour accomplir ce que l'Éternel avait dit par la bouche de son prophète : « Voici la vierge concevra et enfantera un fils, et on appellera son nom Emmanuel, ce qui interprété veut dire : Dieu

avec nous » (Chap. I, 23). Voici donc ce qui nous est présenté par l'Esprit de Dieu dans ces quelques versets : Jésus fils de David, conçu par la puissance du S^t-Esprit , -- Jehovah le Sauveur qui délivre Israël de ses péchés , -- Dieu avec ce peuple , -- Celui qui accomplissait ces merveilleuses prophéties qui indiquaient plus ou moins clairement les lignes d'un cadre que Jésus seul pouvait remplir lui qui les accomplissait.

Joseph, juste, simple de cœur et obéissant , discerne sans difficulté la révélation du Seigneur, et obéit.

Mais quelle merveilleuse révélation déjà de Celui qui devait accomplir les paroles et les promesses de l'Éternel ! quelle base de vérité pour l'intelligence de ce qu'était ce glorieux et mystérieux personnage, duquel l'Ancien Testament avait assez dit pour réveiller le désir et confondre l'intelligence du peuple auquel il était donné ! Né d'une femme , né sous la loi , héritier de tous les droits de David selon la chair, fils de Dieu, Jehovah le Sauveur, Dieu avec son peuple... : qui pouvait comprendre ou sonder la nature de Celui qui était toutes ces choses à la fois ! Sa vie, en effet, ainsi que nous le verrons, montre l'obéissance de l'homme

parfait, les perfections et la puissance de Dieu.

Les titres de Jésus, ces titres d'héritier de David, de Sauveur de son peuple, et d'Emmanuel que nous venons de signaler et que nous lisons Chap. I, 20-23, se lient à la gloire du Christ au milieu d'Israël. La naissance même de Jésus par le S'-Esprit, accomplissait à l'égard de Jésus envisagé comme homme né sur la terre le Ps. II, 7 : « il m'a dit : Tu es mon fils, je t'ai aujourd'hui engendré » ; quoique le nom de Jésus et sa conception par la puissance du S'-Esprit s'étendent sans doute plus loin, tout en se liant d'une manière particulière à la position de Jésus au milieu d'Israël.

Chapitre II. Étant né ainsi, ainsi caractérisé par l'ange, et accomplissant les prophéties qui annonçaient la présence d'Emmanuel, Jésus est formellement reconnu roi des Juifs par les Gentils conduits par la volonté de Dieu qui gouverne le cœur de leurs sages ; et c'est Lui, le

•L'étoile n'a pas conduit les sages de leur pays jusqu'en Judée. Dieu a voulu présenter ce témoignage de l'arrivée des sages auprès de Jésus, à Hérode et aux chefs du peuple. Ayant été dirigés par la parole dont les principaux et les scribes eux-mêmes déclaraient la portée, et d'après laquelle Hérode les renvoyait à Bethlehém, les sages retrouvent l'étoile qui

Seigneur, Emmanuel, fils de David, Jehovah, le Sauveur, fils de Dieu, né roi des Juifs, reconnu par les chefs des Gentils, que nous trouvons dans le chap. II. C'est là le témoi-

les conduit à la maison où était le petit enfant. Leur visite a eu lieu quelque temps après la naissance de Jésus. Ils avaient vu l'étoile sans doute à l'époque de cette naissance; Hérode aussi se dirige dans ses calculs d'après le moment de l'apparition de l'étoile dont il s'était exactement informé auprès des sages, et ceux-ci ont dû passer quelque temps en route. Le premier verset du ch. I qui nous raconte la naissance de Jésus devrait être traduit: « Or Jésus ayant été né... », si cela se pouvait dire en français; car il s'agit d'un temps déjà passé.

Je ferai remarquer également ici, qu'il y a dans la Parole trois manières de citer les prophéties de l'Ancien-Testament qui ne doivent pas être confondues; la Parole dit: « afin que fût accompli » — « de sorte que s'accomplissait » — ou « alors s'accomplissait. » Dans le premier cas il s'agit du but même de la prophétie; (voyez Matth. I, 22, 23; — IV, 14; — XXI, 4; Jean XVIII, 32; — XIX, 36). Dans le second cas il s'agit d'un accomplissement qui est dans l'intention de la prophétie, sans que cela soit cependant la seule et complète pensée de l'Esprit (Matth. II, 23; — VIII, 17; — XIII, 35; — XII, 17 peuvent servir d'exemples). Enfin quand la Parole dit: « Alors s'accomplissait, » il ne s'agit que d'un fait qui répond à la pensée du passage qui s'y applique dans son esprit. (Voyez Matth. II, 17).

gnage de Dieu dans l'évangile de Matthieu et le caractère sous lequel Jésus est ici présenté. Ensuite, en présence de Jésus ainsi révélé, nous voyons les chefs des Juifs en rapport avec un roi étranger qui connaît cependant comme système, les révélations de Dieu dans sa Parole, tout en étant entièrement indifférent à Celui qui était l'objet de ces révélations; nous trouvons Hérode, le roi ennemi acharné du Seigneur, vrai Messie et Roi, qu'il cherche à faire mourir. La providence de Dieu veille sur l'enfant qui est né à Israël, en employant des moyens qui laissent à la responsabilité du peuple toute sa sphère d'action, et accomplissent en même temps toutes les pensées de Dieu à l'égard de ce seul vrai résidu d'Israël, de cette seule vraie source d'espérance pour le peuple. Car hors de Lui, tout devait succomber et chacun subir l'effet de son association avec le peuple coupable et rebelle. Descendu en Egypte pour éviter le cruel dessein d'Hérode qui voulait lui arracher la vie, Jésus devient le vrai cep; il recommence, moralement parlant, dans sa personne, l'histoire d'Israël. Dans un sens plus étendu encore il a dû le faire pour l'homme aussj, comme second Adam en rapport avec Dieu; et il recommence à ce titre,

Dieu en soit béni, l'histoire de l'homme. Ce n'est pas seulement la prophétie d'Osée (XI, 1) qui s'applique à ce vrai commencement d'Israël en grâce, selon les conseils de Dieu, et comme peuple aimé de Dieu lorsqu'il avait entièrement manqué à sa responsabilité, de sorte que sans cette grâce il eût dû être retranché. Nous avons vu en Ésaïe, Israël serviteur, faire place au Christ serviteur, rassemblant un résidu fidèle qui devient le noyau du nouvel Israël selon Dieu. Le chap. XLIX d'Ésaïe nous présente cette transition d'Israël au Christ, d'une manière frappante. Du reste, c'est là le fondement de toute l'histoire de ce peuple envisagé comme ayant manqué sous la loi et se trouvant rétabli en grâce : le Christ en est moralement la nouvelle souche. Comparez Ésaïe XLIX, 3 et 5. "

Hérode étant mort, Dieu le fait savoir à Joseph en songe, lui disant de ramener l'enfant et sa mère dans la terre d'Israël. Ici on peut re-

* Les enfants que Dieu lui a donnés pendant qu'il cache sa face à la maison de Jacob (Es VIII, 17-18).

** Nous avons déjà remarqué en examinant ce passage qu'il faut lire : « Tu es mon serviteur, Israël en qui je me glorifierai, » et qu'au v. 5, ce titre de « serviteur » est pris par Christ.

marquer que le pays d'Israël est mentionné sous le nom qui rappelle ses privilèges de la part de Dieu : ce n'est ni la Judée, ni la Galilée, c'est le pays d'Israël. Mais le fils de David peut-il, en y entrant, s'approcher du trône de ses pères ? Non ; il doit aller en Galilée au lieu de venir à Jérusalem, car Archelaüs est en Judée ; il doit prendre la place d'un étranger, avec les méprisés de son peuple. Dirigé de Dieu en songe, Joseph conduit Jésus en Galilée, dont les habitants étaient l'objet du profond mépris des Juifs, comme n'étant pas en rapport habituel avec Jérusalem et la Judée, avec le pays de David, des rois reconnus de Dieu, et du temple ; il conduit Jésus parmi ceux dont la langue était bien la même, mais dont le dialecte trahissait la séparation d'avec ceux qui, par la faveur de Dieu, étaient rentrés en Judée en quittant Babylone. En Galilée même, dans ce pays méprisé, Joseph s'établit dans une ville dont le nom seul suffisait pour entacher la réputation de quelqu'un qui y demeurerait et le placer sous l'opprobre.

Voilà la position du Fils de Dieu en entrant dans ce monde, et les rapports du fils de David avec son peuple, lorsque, par grâce et selon les conseils de Dieu, il se trouve au milieu de ce

peuple. Il était Emmanuel-Jéhovah, leur Sauveur, d'un côté, — fils de David en même temps, tout en étant venu au milieu de son peuple et s'associant avec les plus pauvres et les méprisés du troupeau, — un réfugié en Galilée, réfugié de devant l'iniquité d'un faux roi qui régnait en Judée par l'appui des Gentils de la quatrième monarchie, et avec lequel pourtant les sacrificateurs et les principaux du peuple se trouvaient en rapport. Ceux-ci, infidèles à Dieu et mécontents des hommes, détestaient orgueilleusement un joug auquel leurs péchés les avaient assujettis, et qu'ils n'osaient pas secouer quoiqu'ils ne reconnussent pas assez leurs péchés pour s'y soumettre comme à un juste châtiment de la part de Dieu.

Voilà comment Matthieu, ou plutôt le S^t-Esprit, nous présente, en rapport avec Israël, Christ, le Messie, celui dont nous allons maintenant commencer l'histoire proprement dite.

Chapitre III. Jean-Baptiste vient selon la prophétie d'Esaië (chap. XL) pour dresser le chemin du Seigneur devant sa face, annonçant l'approche du royaume des cieux et invitant le peuple à se repentir. Ce ministère de Jean envers Israël est caractérisé dans cet Evangile par trois choses :

1°. Le Seigneur, Jéhovah lui-même, vient. Le S^t-Esprit (dans la citation qu'il fait d'Esare (XL, 3) laisse de côté ces paroles « à notre Dieu » qui suivent le mot « sentiers » ; car Jésus vient comme homme, tout en étant reconnu comme l'Éternel par la citation de ce passage appliqué au service de Jean-Baptiste.

2°. Le royaume des cieux s'approche, le royaume des cieux, cette nouvelle dispensation qui devait remplacer celle qui appartenait proprement à Sinaï où l'Éternel avait parlé sur la terre. Dans cette nouvelle dispensation les cieux règneront, ils seront le siège de l'autorité de Dieu dans son Christ.

3°. Le peuple au lieu d'être béni comme tel dans son état actuel, est incité à se repentir; Jean par conséquent se rend dans le désert : il s'éloigne des Juifs avec lesquels il ne pouvait pas s'associer, car il venait dans les voies de la justice (XXI, 32) ; il se nourrit de ce que le désert lui fournit ; ses habits mêmes de prophète, rendent témoignage à la position que, rempli du S^t-Esprit, il avait prise de la part de Dieu.

Ainsi Jean était prophète; car il venait de la part de Dieu, s'adressant à son peuple pour le sommer de se repentir, et pour lui annoncer la

bénédictio selon les promesses de l'Éternel son Dieu. Mais Jean était plus qu'un prophète, car il présentait comme chose immédiate et l'introduction d'une nouvelle économie longtemps attendue, et la présence du Seigneur lui-même. En même temps tout en venant à Israël comme peuple de Dieu, il ne reconnaissait pas le peuple : Israël devait être jugé, l'aire de l'Éternel nettoyée, les mauvais arbres retranchés ; l'Éternel ne devait placer dans une nouvelle position, dans le royaume qu'il annonçait, qu'un résidu seulement, sans qu'il eût encore révélé de quelle manière il établirait ce royaume. Jean annonçait ce jugement du peuple.

Quel fait immense que la présence de l'Éternel au milieu de son peuple, dans la personne de Celui qui, quoique devant être l'accomplissement de toutes les promesses, était nécessairement le juge de tout le mal qui se trouvait au milieu des siens. Et plus on donnera aux passages qui nous occupent leur vraie application, plus on les appliquera à Israël, plus on saisira leur vraie force. Sans doute la repentance est une nécessité éternelle pour toute âme qui s'approche de Dieu ; mais dans quel jour cette vérité n'est-elle pas placée, lorsque nous voyons l'Éternel lui-même intervenir pour sommer son peuple à cette

repentance, et sur le refus de ce peuple, mettre de côté tout le système des relations d'Israël avec Lui, établissant une économie nouvelle, un royaume qui n'appartient qu'à ceux qui l'écoutent, et faisant enfin éclater son jugement contre son peuple et la ville qu'il avait si longtemps chéris ! « Oh, si tu avais écouté au moins dans cette tienne journée les choses qui regardent ta paix ! Mais maintenant elles sont cachées à tes yeux » (Luc XIX, 42) !

Cette vérité donne lieu à la mise en lumière d'une autre vérité de la plus haute importance, annoncée ici au point de vue des droits souverains de Dieu plutôt qu'en vue des conséquences qui devaient en découler, mais qui portait déjà dans son sein toutes ses conséquences. Le peuple en général allait pour se faire baptiser confessant leurs péchés. Mais ceux qui à leurs propres yeux tenaient au milieu de ce peuple le premier rang, se présentaient aux yeux du prophète qui aimait le peuple selon Dieu, comme les objets de ce jugement. La colère venait ; et qui avait averti ces orgueilleux de la fuir ? Qu'ils s'humilient comme les autres, qu'ils prennent leur vraie place et montrent un changement de cœur et de conduite ! Se vanter des privilèges nationaux, ou des pères, n'était que

vanité aux yeux de Dieu ; Dieu demandait ce que sa nature même, sa vérité devaient exiger. De plus, Dieu était souverain ; il pouvait de pierres mêmes susciter des enfants à Abraham, et c'est ce que sa grâce souveraine a fait par Christ à l'égard des Gentils. Il fallait de la *réalité* ; la cognée était à la racine des arbres ; celui qui n'avait pas de fruit serait retranché (7-10).

Voilà le grand principe moral qui va être mis en vigueur par le jugement. Le coup n'est pas encore donné ; mais la cognée est déjà à la racine des arbres. Jean est venu pour placer ceux qui reçoivent son témoignage dans une nouvelle position ; ceux qui se repentent, il les distingue des autres par le baptême. Mais Celui qui vient après, celui duquel Jean n'était pas digne de délier les souliers, nettoiera parfaitement son aire , séparera ce qui est vraiment sien , moralement sien au milieu de son peuple d'Israël (c'était là son aire) et exécutera le jugement sur tout le reste. Auparavant, et de sa part , Jean ouvre la porte à la repentance ; après viendra le jugement. *

Remarquez ici que le seul vrai bon fruit est la

* Le jugement n'était pas tout ce qu'il appartenait à Jésus de faire. Cependant deux choses sont attribuées à Jésus dans ce témoignage de Jean-Baptiste :

confession sincère, par la grâce, de ses péchés ; et que ceux-là seuls qui font cette confession échappent à la cognée. Les seuls arbres réellement bons étaient ceux qui se confessaient mauvais. Mais quel moment solennel que celui-ci pour le peuple chéri de Dieu ! Quel fait que la présence de l'Éternel au milieu de la nation avec laquelle il était en relation !

Remarquez encore que Jean-Baptiste ne présente pas ici le Messie comme le Sauveur venu en grâce, mais comme le Chef du royaume, comme Jéhovah qui devait exécuter le jugement si le peuple ne se repentait pas. Nous allons voir ensuite la position que Jésus prend, en grâce.

Au verset 13, Jésus lui-même, qui jusqu'ici nous a été présenté comme Messie et même comme Jéhovah, vient à Jean pour être baptisé

il baptise de feu ; c'est le jugement qui consume tout mal, et dont l'exécution est annoncée au verset 12. Mais Jésus baptise aussi du S^t-Esprit ; cette énergie divine dans l'homme, fait sortir l'homme de l'influence de tout ce qui agit sur la chair ; elle le place en rapport et en communion avec tout ce qui est révélé de Dieu, avec la gloire dans laquelle Dieu introduit ses créatures, en détruisant moralement en lui tout ce qui est contraire à la puissance de ces privilégiés.

du baptême de la repentance. Se présenter à ce baptême, avons-nous dit, était le seul bon fruit que pouvait produire le Juif dans l'état où il se trouvait ; et cela démontrait que l'acte de se présenter ainsi au baptême était le fruit d'une œuvre de Dieu, de l'action vitale du S^t-Esprit. Celui qui se repent confesse qu'il a marché loin de Dieu auparavant ; de sorte qu'il y a dans ce fait là un mouvement nouveau, fruit de l'œuvre de Dieu, fruit d'une nouvelle vie, de la vie de l'Esprit dans l'âme. Il n'y avait, par le fait même de la mission de Jean-Baptiste, d'autre fruit ou d'autre preuve recevable de la vie de Dieu dans un Juif que la confession ; ce qui ne veut pas dire qu'il n'y eût personne en qui l'Esprit agit vitalemment ; mais dans l'état du peuple, et selon l'appel de Dieu par son serviteur, c'était là la preuve même de cette vie, du mouvement du cœur vers Dieu. Ceux qui venaient ainsi à Jean pour être baptisés étaient le vrai résidu du peuple que Dieu reconnaissait ; et c'est ainsi que ce résidu était séparé d'avec la masse qui se mûrissait pour le jugement. C'étaient les vrais « saints », les excellents « de la terre » ; et quoique la seule place pour de tels hommes fut l'humiliation de

la repentance, c'est par là qu'il fallait commencer. Lorsque Dieu commence à intervenir en miséricorde et en justice, on profite avec actions de grâce de la miséricorde en la reconnaissant comme la seule ressource de l'âme, et le cœur fléchit devant la justice comme juste conséquence de l'état du peuple de Dieu.

Or Jésus se présente au milieu de ceux qui prennent cette position (vers 15). Quoiqu'il fût vraiment le Seigneur, l'Éternel, juste juge de son peuple, celui qui devait nettoyer son aire, il se place néanmoins avec le résidu fidèle qui s'humilie devant ce jugement; il prend la place, devant Dieu, du plus petit de son peuple. Il appelle, comme au Ps. XVI, 2 et 3, l'Éternel « son Seigneur », en lui disant : « Tu es le Seigneur, ma bonté ne monte pas jusqu'à toi ; et aux saints et aux excellents de la terre, je prends tout mon plaisir en eux ». Parfait témoignage de grâce, identification du Sauveur, selon cette grâce, avec le premier mouvement de l'Esprit dans le cœur des siens, le Sauveur s'annéantissant lui-même, non seulement dans la condescendance de sa grâce envers les siens, mais en se plaçant comme l'un d'eux dans leur vraie position devant Dieu ! Jésus prend cette place, non seulement pour rassurer leur cœur

par une telle bonté, mais aussi pour sympathiser, comme étant réellement l'un d'eux, avec toutes leurs peines et leurs difficultés; pour être le modèle, la source, et l'expression parfaite de tous les sentiments qui convenaient à leur position. Enfin Jésus veut ainsi les mettre tous en rapport avec leur Dieu, selon la faveur qui reposait sur une telle perfection et sur l'amour qui, en s'intéressant à son peuple, satisfait le cœur de l'Éternel et lui rend possible même de se satisfaire en bonté. Sans doute, pour que cela eut lieu, le Sauveur dut donner sa vie; l'état du Juif, comme de tout homme, exigeait ce sacrifice pour que le Juif, et tout homme, fut en relation avec le Dieu de vérité; et pour ce sacrifice aussi l'amour du Sauveur n'a pas manqué non plus. Mais ici Jésus conduit les siens vers la puissance de la bénédiction qui devait être solidement fondée sur ce sacrifice de lui-même; il les conduit vers une bénédiction à laquelle ils devaient parvenir dans ce chemin de la repentance dans lequel ils entraient par le baptême de Jean, et ce baptême Jésus le recevait avec eux pour marcher avec eux vers la possession de toute la faveur que l'Éternel avait préparée pour ceux qui l'aimaient.

Jean tenant compte de la dignité de la per-

sonne de celui qui venait vers lui, s'oppose au dessein de Jésus : « J'ai besoin d'être baptisé par toi, et tu viens vers moi » (vers. 14). Le S'-Esprit faisait ainsi ressortir le vrai caractère de cet acte de la part de Jésus. Quant à Jésus, c'était la justice qui l'amenait au baptême de Jean, non pas le péché ; il accomplissait, ainsi que Jean-Baptiste, ce qui convenait à la place qui lui était assignée de la part de Dieu. Avec quelle condescendance en même temps il se place avec Jean, disant : « Ainsi il *nous* convient » (vers. 15) ! C'est le serviteur humble et obéissant ; telle a toujours été sa conduite sur la terre ; la grâce a amené Jésus là où le péché nous a amenés. En confessant le péché tel qu'il est, nous nous plaçons en conscience dans la position du péché comme y étant, comme coupables, comme étant péché aux yeux de Dieu. Or Christ a été fait péché ; et en nous plaçant dans cette position devant Dieu , nous sommes avec Jésus ; et c'est ce qui est arrivé à ces pauvres pécheurs qui sont venus vers Jean. Ainsi Jésus a pris sa place en justice et en obéissance au milieu des hommes , et plus spécialement au milieu des Juifs repentants. C'est dans cette position d'homme juste, obéissant, qu'il est pleinement reconnu de Dieu son

Père, et scellé de la part de Dieu étant ainsi reconnu de Lui son Fils bien-aimé sur la terre.

Jésus étant baptisé (signe si frappant de la position qu'il avait prise avec son peuple), les cieux lui sont ouverts, et il voit le S'-Esprit descendre sur lui comme une colombe; et voici une voix du ciel qui disait : « C'est ici mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé tout mon bon plaisir. » (vers. 16-17).

Les circonstances qui sont rapportées ici demandent notre attention.

Jamais les Cieux n'ont été ouverts sur la terre avant que le Bien-aimé fût sur cette terre.* Dieu sans doute, dans sa patience et d'une manière providentielle, avait béni, non-seulement toutes ses créatures, mais selon les règles de son gouvernement terrestre il avait encore béni son peuple; il avait aussi des élus qu'il gardait dans sa fidélité; mais le ciel n'était pas ouvert. Maintenant un témoignage est suscité de Dieu, en rapport avec son gouvernement de la terre; mais il n'y avait pas sur cette terre d'objet sur lequel l'œil de Dieu pût se reposer en

* Au commencement d'Ezéchiel (I, 1) il est bien dit que les cieux ont été ouverts, mais ce n'était qu'en vision, ainsi que le prophète l'explique. Dans ce cas là, c'était la manifestation de Dieu en jugement.

s'y complaisant , jusqu'à ce que Jésus vint, obéissant et sans péché , Fils bien-aimé de Dieu. Aussitôt qu'il prend par la grâce cette place d'humiliation avec Israël, c'est-à-dire avec le résidu fidèle, en se présentant ainsi devant Dieu, accomplissant Sa volonté, les cieux s'ouvrent sur un objet digne de leur regard. Toujours, sans doute, Jésus était digne de leur adoration, même avant que le monde fût ; mais maintenant il vient dans les voies de Dieu prendre cette position d'humiliation, et les cieux s'ouvrent sur lui, l'objet de l'affection parfaite de Dieu sur la terre; le S^t-Esprit descend sur lui, et Jésus le voit. Et lui, homme sur la terre, homme prenant place avec les débonnaires du peuple qui se repentent, il est reconnu Fils de Dieu ; non-seulement il est scellé de la part du Père, mais comme homme, il a la conscience de la descente du S^t-Esprit sur lui, de ce sceau du Père mis sur lui. Et quand nous disons qu'il a été scellé, il ne s'agit pas , évidemment, de sa nature divine dans le caractère de Fils éternel du Père : ce sceau ne serait pas même en rapport avec ce caractère. Tout en étant Fils éternel du Père, il est aussi homme, fils de Dieu sur la terre, et scellé comme homme; il a, comme homme, la conscience de la présence immé-

diatè du S'-Esprit avec lui. Cette présence est en rapport avec le caractère d'humilité, de douceur et d'obéissance dans lequel le Seigneur paraissait ici-bas. C'est comme une colombe que le S'-Esprit descend sur lui, de même que ce fut sous forme de langues de feu que le S'-Esprit vint sur la tête des disciples pour leur témoignage en puissance dans ce monde, selon la grâce qui s'adressait à tous, et à chacun dans sa propre langue.

Remarquez aussi que dans cette ouverture du ciel il n'y a pas d'objet présenté au Sauveur comme à Saül et à Étienne par exemple ; Jésus lui-même est celui sur lequel les cieux s'ouvrent ; c'est sa relation déjà existante avec son Père, qui est scellée. Le S'-Esprit ne crée pas non plus son caractère, sauf en tant qu'il a été conçu par sa puissance, quant à sa nature humaine, dans le sein de la Vierge Marie. Le Christ était uni aux pauvres dans la perfection de ce caractère, avant d'être scellé ; il agit selon l'énergie et la puissance de ce qu'il a reçu sans mesure, dans sa vie d'homme ici-bas (Jean III, 34 ; comp : Actes X, 38).

Nous trouvons dans la Parole quatre occasions mémorables où les cieux s'ouvrent, et Christ est l'objet de chacune de ces révéla-

tions. Chacune d'elles a son caractère spécial. Dans celle qui nous occupe ici (Matth. III, 16-17) le S^t-Esprit descend sur Jésus, et il est reconnu Fils de Dieu. (comp. Jean I, 33-34.)

A la fin du chapitre I de l'Évangile de Jean, Jésus s'annonce comme Fils de l'homme : et les anges de Dieu montent et descendent sur lui ; il est l'objet de leur ministère.

A la fin du VII^me chapitre des Actes, une scène toute nouvelle s'ouvre. Les Juifs rejettent le dernier témoignage que Dieu leur envoie ; Étienne qui rend ce témoignage devant eux est rempli du S^t-Esprit, et les cieus lui sont ouverts. Le système terrestre était définitivement terminé par le rejet du témoignage du S^t-Esprit à la gloire du Christ monté en haut. Mais ce n'est pas uniquement un témoignage que le chrétien possède : le chrétien, membre du corps de Christ, est rempli de l'Esprit, le ciel lui est ouvert, la gloire de Dieu lui est manifestée, et le *fils de l'homme* lui apparaît debout à la droite de Dieu. Ce n'est pas ici le ciel ouvert sur Jésus objet des délices de Dieu sur la terre ; le ciel est ouvert au chrétien, lui-même rejeté sur la terre, et Étienne voit par le S^t-Esprit, dans le ciel la gloire céleste de Dieu,

et Jésus fils de l'homme, objet spécial de sa vision, dans la gloire de Dieu. Le changement que nous trouvons dans cette troisième scène est aussi remarquable que touchant pour nous, et constate de la manière la plus frappante la vraie position du chrétien ; elle constate le changement qu'a produit le rejet de Jésus par le peuple terrestre ; seulement il faut observer qu'ici l'Église, l'union des fidèles dans un seul corps avec le Seigneur en haut, n'était pas encore mise en évidence.

En dernier lieu le ciel s'ouvre Apoc. XIX, et le Seigneur lui-même sort, Roi des Rois et Seigneur des Seigneurs.

Nous trouvons donc, dans différentes scènes, d'abord Jésus, Fils de Dieu, sur la terre objet des délices du ciel, scellé du S^t-Esprit ; — ensuite Jésus, Fils de l'homme, objet des soins du ciel, les anges de Dieu étant ses serviteurs ; — puis Jésus en haut, à la droite de Dieu, et le fidèle rempli du S^t-Esprit et souffrant sur la terre pour Lui, le fidèle voyant la gloire en haut et le Fils de l'homme dans cette gloire ; — enfin Jésus le Roi des Rois et le Seigneur des Seigneurs sortant pour juger et faire la guerre contre les hommes orgueilleux qui contestent son autorité et oppriment la terre.

Mais revenons à la fin de notre ch. III. Le Père lui-même reconnaît Jésus, homme sur la terre, obéissant, et entrant comme le bon berger par la porte ; il le reconnaît pour son Fils bien aimé en qui Il a toute sa satisfaction. Le ciel est ouvert sur Jésus ; Jésus voit le S^t-Esprit venir pour le sceller ; ce sceau de l'Esprit fait la force et le soutien immanquable de la perfection de sa vie humaine, et il reçoit du Père lui-même le témoignage de sa relation avec Lui. Aucun objet n'est présenté à Jésus (comme il nous est présenté à nous), sur lequel la foi de son cœur dût se reposer : c'est sa propre relation avec le ciel et avec son Père qui est scellée ; son âme en jouit par la descente du S^t-Esprit et la voix du Père lui-même.

Chapitre IV. Ayant, si j'ose parler ainsi, pris sa position comme homme sur la terre, Jésus commence sa carrière terrestre, étant conduit par le S^t-Esprit pour être tenté par l'Ennemi. Son état spirituel est mis à l'épreuve. Il ne s'agit pas ici de mettre à l'épreuve un homme innocent, jouissant de toutes les bénédictions naturelles dont Dieu l'avait entouré, et placé au milieu de ces bénédictions mêmes qui auraient dû lui rappeler celui qui les avait données. C'est l'homme juste, Fils de Dieu, jouissant des

privilèges spirituels qui appartiennent à celui qui était tel, c'est Jésus qui doit subir l'épreuve des ruses de celui sous les efforts duquel le premier Adam avait succombé. La fidélité de Christ à sa position près de Dieu comme Fils bien-aimé de Dieu, doit être mise à toute épreuve quant à son obéissance parfaite. Il devait pour s'y maintenir ne pas avoir une autre volonté que celle de son Père, et accomplir cette volonté ou la subir, quelles qu'en fussent les conséquences pour lui ; il devait l'accomplir au milieu de toutes les difficultés, de toutes les privations, et dans l'isolement. Toutes ces choses pouvaient l'engager à suivre un chemin plus doux que celui dans lequel il devait marcher de la part de son Père pour le glorifier, et dans lequel il devait renoncer à tous ses droits, à tous les droits qui se rattachaient à sa personne, sauf à les recevoir de Dieu lui-même et à les lui abandonner dans une confiance parfaite. L'Ennemi faisait ses efforts pour engager Christ à user de ses privilèges pour se procurer du soulagement, pour rendre témoignage à lui-même, ou pour jouir de ce qui lui appartenait, en dehors de la volonté de Dieu et en évitant les peines qui ac-

compagneraient l'accomplissement de cette volonté.

Jésus jouissant lui-même personnellement de la pleine faveur de Dieu, de la clarté de sa face, va passer quarante jours dans le désert pour être aux prises avec l'Ennemi. Il n'est pas éloigné de l'homme et de toute communication avec l'homme et l'état humain, pour être avec Dieu, comme Moïse et Elie. Il est déjà pleinement avec Dieu, séparé des hommes par la puissance du S'-Esprit pour être seul dans sa lutte avec l'Ennemi. Dans le cas de Moïse, c'était l'homme en dehors de son état naturel, pour être avec Dieu ; dans le cas de Jésus l'homme en dehors de l'état d'un homme vivant sur la terre, pour être avec l'Ennemi.

L'Ennemi tente Jésus d'abord en l'engageant à satisfaire aux besoins de son corps ; il l'engage au lieu de s'attendre à Dieu, à employer, d'après sa propre volonté et pour lui-même la puissance dont il était doué. Or si Israël a reçu la manne de la part de Dieu dans le désert, le Fils de Dieu, quelle que soit sa puissance, agira selon ce qu'Israël aurait dû apprendre en recevant cette manne, savoir que « l'homme ne vit pas de pain seulement, mais de chaque parole qui sort de la bouche de Dieu » (vers.

4). L'homme, le Juif obéissant, le Fils de Dieu s'attendait à cette parole, et ne faisait rien sans elle. Il n'était pas venu pour faire sa volonté, mais la volonté de Celui qui l'avait envoyé. C'est là le principe qui caractérise l'Esprit de Christ dans les Psaumes ; aucune délivrance n'est acceptée sinon l'intervention de Jéhovah et alors que Jéhovah le trouve bon lui-même ; c'est la patience parfaite afin d'être parfait et consommé dans toute la volonté de Dieu.

En second lieu l'Ennemi place Jésus sur le faite du temple pour l'engager à s'appliquer les promesses faites au Messie sans se tenir dans les voies de Dieu. L'homme fidèle assurément doit compter sur le secours de Dieu en marchant dans ses voies ; mais l'Ennemi veut que le Fils de l'homme mette Dieu à l'épreuve en dehors de ses voies, pour savoir si l'on peut compter sur Lui, ce qui aurait été tout à la fois un manque de confiance, la désobéissance, et l'orgueil qui s'attribue des privilèges, au lieu de compter sur Dieu dans l'obéissance. Jésus (prenant place toujours avec Israël dans le désert, « car il reste un repos pour le peuple de Dieu ») Jésus se dirige par la parole qui exprime l'enseignement du désert à cet égard : « Tu ne tenteras pas l'Éternel ton Dieu » (vers. 7).

L'Ennemi ne réussit pas à tromper ce cœur obéissant, même en se cachant sous l'emploi de la Parole ; et il se montre dans son vrai caractère en engageant le Seigneur à s'épargner toutes les peines qui l'attendaient, lui montrant l'héritage du Fils de l'homme sur la terre. Cet héritage devait lui appartenir, mais il ne pouvait y parvenir qu'au travers de toutes les voies pénibles, mais nécessaires à la gloire du Père, que celui-ci lui avait tracées. Tout serait à lui, s'il reconnaissait le Diable en lui rendant hommage ; ce qu'en effet les rois de la terre avaient fait même pour une partie de ces choses ; mais lui, il les aurait toutes. Mais si Jésus devait hériter la gloire terrestre comme toute autre, le but de son cœur était Dieu lui-même, son Père, pour le glorifier : quel que fût le prix du don, c'était comme don du *donateur* que son cœur l'appréciait. Au reste il prenait la place d'un fidèle Israélite, et quelle que fût l'épreuve de la patience où le péché du peuple l'avait placé, au travers de toute épreuve il ne servirait que son Dieu seul.

Or si le Diable pousse la tentation, le péché, jusqu'au bout, et se montre Ennemi (Satan), le fidèle a le droit de le renvoyer comme tentateur ; le fidèle doit lui répondre par la fidélité

de la Parole, guide parfait de l'homme, selon la volonté de Dieu. Le Diable agissant comme adversaire avoué de Dieu, le fidèle a le droit de n'avoir rien à faire avec lui; et ce qui le garantit moralement, c'est-à-dire quant à l'état de son âme, c'est « l'œil net ». Si je ne cherche que la gloire de Dieu, ce qui ne me présente pour motif que mon propre agrandissement ou ma propre satisfaction de corps ou d'âme, n'aura pas de prise sur moi, et se présentera en face de la Parole qui dirige l'œil net, comme n'étant pas selon les pensées de cette Parole. Ce n'est pas la hauteur à laquelle nous nous plaçons, qui nous rend capables de rejeter la tentation comme si nous étions bons; c'est l'obéissance, qui donne humblement à Dieu sa place et par conséquent aussi à la parole de Dieu. « Par les paroles de tes lèvres je me suis gardé des voies de l'homme violent », de celui qui faisait sa volonté propre (Ps. XVII, 4). Si le cœur ne cherche que Dieu, la ruse la plus habile est découverte, car l'Ennemi ne nous pousse jamais à ne chercher que Dieu. Mais cela suppose le cœur pur et qu'il n'y a aucune recherche de soi-même : c'est ce qui a été montré en Jésus. Notre sauvegarde contre la tentation, c'est la Parole employée par le discernement d'un

cœur parfaitement pur vivant dans la pensée de Dieu, tirant ses pensées de Lui par le moyen de la Parole, se demandant quel est le motif qui dans le texte pousse à agir, et connaissant par conséquent l'application de cette Parole aux circonstances qui sont présentes. C'est la Parole qui garantit l'âme des ruses de l'Ennemi, et c'est dans cet esprit d'obéissance simple et humble que réside la puissance, car Satan ne peut rien contre elle; Dieu est là, aussi l'Ennemi est vaincu.

Il me semble que les trois tentations par lesquelles le Seigneur a dû passer s'adressent au Seigneur dans ces trois caractères d'homme, de Messie, et de Fils de l'homme. Il n'avait pas de convoitise comme un homme déchu, mais il avait faim : le Tentateur l'engage à satisfaire ce besoin sans Dieu. — Les promesses du Père lui appartenaient comme étant faites au Messie. — Et tous les royaumes du monde lui appartenaient comme Fils de l'homme.

Jésus répond toujours comme un Israélite fidèle, personnellement responsable à Dieu; il cite les paroles du Deutéronome qui traite ce sujet de l'obéissance d'Israël en vue de la possession de la terre et des privilèges qui lui appartenaient en rapport avec cette obéissance

et en dehors de l'organisation qui en formait un corps devant Dieu. Satan laisse Jésus, et les anges viennent exercer leur ministère en faveur du Messie victorieux par l'obéissance du Fils de l'homme (vers. 11).

Jean étant mis en prison, le Seigneur se rend en Galilée ; et ce moment, qui place l'exercice du ministère de Jésus en dehors de Jérusalem et de la Judée, avait une grande portée à l'égard des Juifs. Le peuple Juif en tant que concentré à Jérusalem, se vantant de posséder les promesses, les sacrifices, le temple, se glorifiant d'être la tribu royale, perd la présence du Messie fils de David. Jésus pour la manifestation de sa personne, pour le témoignage de l'intervention de Dieu en Israël, se rend au milieu des pauvres et méprisés du troupeau, et ainsi, quoique n'étant pas encore pleinement manifesté vrai cep, il devient réellement le *vrai cep*, au lieu d'être un sarment d'une autre plante, savoir d'Israël selon la chair. Ce serait le lieu ici de remarquer que dans l'Évangile de Jean les Juifs sont toujours distingués de la foule. La langue ou plutôt la prononciation des Galiléens était entièrement différente de celle des Juifs : on ne parlait pas le chaldéen en Galilée.

Cette manifestation du Fils de David en Galilée était en même temps l'accomplissement d'une prophétie d'Esaië dont la force est celle-ci : bien que la captivité romaine fût tout autrement terrible que les invasions des Assyriens lorsqu'ils avaient envahi ces contrées, il y avait cependant dans la captivité actuelle une circonstance qui changeait tout, savoir la présence du Messie, de la vraie lumière, dans ces contrées mêmes.

L'Esprit de Dieu passe ici par dessus toute l'histoire de Jésus jusqu'à son ministère public commencé après la mort de Jean-Baptiste, et donne à Jésus sa position propre au milieu d'Israël : Emmanuel, fils de David, le bien-aimé de Dieu, reconnu Fils de Dieu, fidèle en Israël en présence de toute tentation du Diable. L'Esprit ensuite place Jésus dans sa position prophétique annoncée par Esaië, et le royaume est proclamé comme étant proche alors. Jésus s'entoure de ceux qui devaient le suivre définitivement dans son ministère et dans ses tentations, et qui, sur son invitation et en rompant tout autre lien, devaient lier leur sort et leur portion avec son sort et sa portion.

L'homme fort était lié, de sorte que Jésus pouvait piller ses biens et annoncer le royaume

avec les preuves de la puissance qui pouvait établir ce royaume.

Chapitre V, VI et VII. Deux choses sont alors mises en avant dans le récit de l'Évangile : 1° La puissance qui accompagne la proclamation du royaume, fait annoncé dans deux ou trois versets et sans autre détail. Le royaume est proclamé avec des actes de puissance qui attirent l'attention de tout le pays, de tout l'ancien territoire d'Israël ; il est mis devant leurs yeux, il est manifesté selon cette puissance. 2° Le caractère du royaume est annoncé (dans le sermon sur la montagne), ainsi que le caractère des personnes qui auront part à ce royaume.

Il est évident que dans toute cette partie de l'Évangile c'est la position du Sauveur qui est l'objet de l'enseignement de l'Esprit, et non les détails de sa vie. Ces détails viennent après, afin de montrer pleinement ce que Jésus était au milieu d'Israël, afin de montrer quels étaient ses rapports avec ce peuple, et la conduite et l'esprit qui ont amené la rupture entre le Fils de David et le peuple qui aurait dû le recevoir.

L'attention de tout le pays ayant été attirée par ses actes de puissance, le Seigneur propose à *ses disciples*, mais le peuple l'entendant, les

principes de son royaume. On peut distinguer dans ce discours les parties suivantes :

Le caractère de ceux qui doivent avoir part au royaume , et la portion qu'ils auront , chap. V, 1-12.

Leur position dans le monde , chap. V, 12-16.

Les rapports des principes du royaume avec la loi , chap. V, 17-48.

L'esprit dans lequel les disciples de Jésus doivent faire les bonnes œuvres , chap. VI, 1-18.

La séparation d'avec l'esprit du monde et d'avec ses soucis , chap. VI, 19-34.

L'esprit des rapports des disciples de Jésus avec les autres hommes , chap. VII, 1-6.

La confiance en Dieu qui leur convient , chap. VII, 7-12.

L'énergie qui doit les caractériser pour entrer dans le royaume, et le moyen pour eux de discerner ceux qui chercheront à les tromper , ainsi que la vigilance nécessaire pour ne pas se laisser tromper , chap. VII , 12-23.

Enfin l'obéissance pratique et réelle aux paroles du Seigneur , la vraie sagesse pour ceux qui l'écoutent , chap. VII , 23-29.

Il y a un autre principe encore qui caracté-

rise ce discours : c'est l'introduction du nom du Père. Jésus place ses disciples en rapport avec son Père comme étant leur Père ; il leur révèle le nom du Père pour qu'ils soient en relation avec Lui, et qu'ils agissent d'après ce qu'Il est.

La division que nous venons de donner peut aider d'une manière pratique à l'application du sermon sur la montagne. Quant aux sujets que renferme ce discours, on pourrait peut-être encore mieux le diviser ainsi :

Le chap. V, 1-16 contient le tableau complet du caractère et de la position du résidu qui reçoit les instructions du Seigneur, la position de ce résidu telle qu'elle devait être selon les pensées de Dieu. Ceci est complet en soi.

Dans les vers. 17-48 du chap. V, en établissant l'autorité de la loi qui aurait dû régler la conduite du fidèle jusqu'à l'introduction du royaume, le Seigneur annonce qu'il doit lui-même accomplir cette loi ainsi que les paroles des prophètes ; et il place ainsi le résidu sur un nouveau terrain, tout en déclarant que le mépris de cette loi privera ceux qui en seront coupables d'une place dans le royaume qui allait être établi. En même temps il expose, en renchérisant sur les exigences de cette loi, ce que devait être la conduite de ses disciples,

ce qui devait les caractériser sous ce rapport , leur règle de moralité , règle fondée sur la révélation du Père. Au lieu d'affaiblir ce que Dieu exigeait sous la loi, il veut non seulement qu'on observe la loi jusqu'à son accomplissement, mais que ses disciples soient parfaits *comme son Père* qui est aux cieux est parfait.

Au chap. VI, nous avons les motifs, le but, qui doivent gouverner le cœur dans le bien que l'on fait, dans la vie religieuse : les disciples devaient regarder vers leur Père. Ceci est individuel.

Le ch. VII s'occupe essentiellement de ce qui convient aux disciples de Jésus quant à leurs rapports avec les autres : ne pas juger ses frères, savoir discerner les profanes (vers. 1-6). Ensuite le Seigneur exhorte les siens à se confier en leur Père, lui demandant ce qu'il leur fallait ; il les engage à agir envers les autres d'après cette même grâce qu'on voudrait voir mise en pratique envers soi-même. Ceci est fondé sur la connaissance de la bonté du Père (vers. 7-12). Enfin le Seigneur exhorte les siens à l'énergie qui les fera entrer par la porte étroite et prendre coûte que coûte le chemin de Dieu ; car beaucoup aimeront à entrer dans le royaume, mais non par cette porte là.

Il les avertit à l'égard de ceux qui chercheront à les tromper en prétendant porter la Parole de Dieu ; car ce n'est pas seulement notre propre cœur , le mal proprement dit , qui est à craindre quand il s'agit de suivre le Seigneur , mais aussi les ruses et les agents de l'Ennemi. Or ceux-ci se trahiront par leurs fruits.

Le discours sur la montagne donne les principes du royaume, tout en supposant le rejet du roi ; il donne la position qui résultera, pour les siens, de ce rejet du roi, et leur montre qu'ils doivent penser à une récompense céleste. Ils seront mis en évidence devant tout le monde , comme cela est du reste le but de Dieu ; leur confession devra être assez franche pour que le monde rapporte leurs œuvres au Père ; ils devront agir non-seulement selon la spiritualité de la loi, mais selon le caractère du Père en grâce, et s'en rapporter à l'approbation du Père qui voit là où l'œil de l'homme ne voit pas. Ils devront avoir une pleine confiance dans le Père pour tous leurs besoins ; et sa volonté est la règle d'après laquelle on entre dans le royaume.

On peut remarquer que ce discours se rattache à la proclamation du royaume comme étant proche ; et que tous les principes de conduite

qui y sont présentés le sont, comme caractérisant le royaume, et donnant des conditions d'entrée dans ce royaume. Sans doute il en résulte que les principes qui sont donnés conviennent à ceux qui sont entrés dans le royaume mais le discours est prononcé au milieu d'Israël, pour mettre en évidence les principes fondamentaux du royaume, en rapport avec ce peuple, et en contraste moralement avec l'idée qu'Israël s'en était faite.

En examinant les béatitudes dont il est question dans les premiers versets, on trouvera que ces versets nous donnent en général le caractère de Christ lui-même. Ces béatitudes supposent deux choses: la possession de la terre d'Israël par les débonnaires; et la persécution du résidu fidèle qui annonçait les droits du vrai roi, le ciel étant proposé à ce résidu comme espérance pour soutenir son cœur. Ce sera là en effet la position du résidu aux derniers jours avant l'introduction du royaume; * et

* (Note). On peut remarquer ici que bien que le principe fondamental de la position et du caractère du résidu soit le même au temps du séjour de Jésus sur la terre et aux derniers jours, il y a une modification très importante à y apporter. Le Seigneur Jésus ici-bas, s'est associé en grâce au résidu repentant, et lui

moralement sa position était telle, en rapport avec Israël, au temps des disciples du Seigneur, la partie terrestre du royaume étant suspendue. En vue du ciel les disciples sont envisagés comme témoins au milieu d'Israël; mais, comme sel de la terre, seule chose conservatrice de la terre, ils sont en témoignage au monde. Les disciples ainsi sont envisagés comme étant en rapport avec Israël, mais en même temps comme témoins devant le monde de la part de Dieu, le royaume étant en vue, mais pas encore établi. Le rapport avec les derniers jours est évident; mais le témoignage des

a donné une part avec lui. Ainsi au baptême de Jean il va se faire baptiser avec eux; et étant baptisé, il est reconnu Fils de Dieu ici-bas; puis il révèle le cœur de son Père, tout ce qu'il était pour Lui dans ce monde. Or, dans ses rapports avec les Juifs, Jésus, aussi longtemps qu'il a été ici-bas, a usé de toute patience et agi en grâce. Il était en chemin, sa partie adverse devait se réconcilier avec lui avant d'être livrée au juge. Ses disciples, le résidu qui s'associait à lui, devaient marcher selon son esprit, souffrir pour la justice et avoir patience, bénir ceux qui les maudissaient, et faire du bien à ceux qui les persécutaient. Or Israël n'a pas voulu se réconcilier avec l'Éternel, lors même qu'après la mort de Jésus le pardon lui a été offert dans le témoignage du S^t-Esprit en vertu de l'intercession de Jésus sur la croix (Voyez

disciples dans ce temps là avait moralement le caractère dont nous venons de parler. Seulement l'établissement du royaume terrestre a été suspendu, et l'Église, qui est céleste, a été introduite. Le chapitre V, 25, fait évidemment allusion à la position d'Israël au temps de Christ : Israël, de fait, reste captif en prison jusqu'à ce qu'il ait reçu son plein châtiment ; alors il en sortira..

Le Seigneur parle et agit toujours comme homme obéissant, mû et dirigé par le S'-Esprit ; mais on voit de la manière la plus frappante dans l'Évangile de Matthieu, qui est celui

Luc XXIII, 34 et Actes III) ; Israël a été livré à l'officier, et, associé aux Gentils rebelles, aura le caractère d'adversaire aux derniers jours. Dans ce temps-là, la patience de Dieu n'aura plus de lieu à s'exercer ; ce sera le temps du jugement des adversaires. Le caractère que Jésus aura pris sera celui de Juge qui tire vengeance et délivre de l'oppresseur, de leurs ennemis qui sont aussi les siens, ceux qui s'attendent à l'Éternel. L'esprit du résidu se forme d'après cette nouvelle position, et demande la délivrance d'un état qui ne saurait être supporté, par le seul moyen qui reste, savoir par la destruction de ces ennemis. Sous ce rapport-ci, l'état du résidu à la fin est en contraste avec celui dans lequel le résidu se trouvait dans le temps du Seigneur..

qui agit ainsi ; et c'est ce qui donne au royaume des cieux son vrai caractère moral.

Jean pouvait annoncer le royaume des cieux comme changement d'économie, mais Jean était terrestre dans son ministère. Christ également pouvait annoncer cette même vérité (et ce changement d'économie était de toute importance), mais en Christ il y avait plus que cela, plus qu'un homme terrestre annonçant un changement d'économie sur la terre : Il était du ciel, le Seigneur qui venait du ciel, et en parlant du royaume des cieux, il parlait de la profonde et divine abondance de son cœur. Personne n'avait été dans le ciel sinon celui qui en était descendu, le fils de l'homme qui était dans le ciel (Jean III, 13). Ainsi, en parlant du ciel, Jésus disait ce qu'il savait, et rendait témoignage de ce qu'il avait vu ; et cette vérité, comme elle est présentée dans Matthieu, se réalisait de deux manières. Ce n'était plus un gouvernement terrestre selon la loi ; Jéhovah le Sauveur, Emmanuel était là ; et lui, pouvait-il être autre que céleste dans son caractère, dans l'esprit, dans les principes essentiels de toute sa vie ? De plus, lorsque Christ a commencé son ministère public et qu'il a été scellé du S^t-Esprit, le ciel lui a été ouvert ; il a

été identifié avec le ciel comme homme scellé du S'-Esprit sur la terre. Ainsi il était l'expression continuelle de l'esprit, de la réalité du ciel. Ce n'était pas là encore l'exercice de la puissance judiciaire faisant valoir ce caractère céleste contre tout ce qui s'opposait à sa manifestation en Christ, c'était la manifestation de ce caractère en patience, malgré l'opposition de tout ce qu'il rencontrait et l'incapacité des siens pour le comprendre.

Dans le sermon sur la montagne nous trouvons donc la description de ce qui convient au royaume du ciel, et l'assurance même, pour ceux qui souffriront sur la terre, d'une récompense dans le ciel. Cette description, comme nous l'avons vu, est au fond celle du caractère de Christ lui-même; c'est ainsi qu'un cœur céleste s'exprime sur la terre. Si le Seigneur enseignait ces choses, c'est parce qu'il les aimait, parce qu'il en était la réalité et qu'il les savourait, étant le Dieu du ciel, rempli, comme homme, du S'-Esprit sans mesure, son cœur étant parfaitement en rapport avec un ciel qu'il connaissait parfaitement. C'est pourquoi le Seigneur termine la description du caractère que devaient revêtir ses disciples par ces mots :
« Soyez donc parfaits comme votre Père qui

est dans les cieux est parfait » (V, 48). C'était au Père qui est dans les cieux que les disciples devaient regarder pour diriger toute leur conduite d'après ce qu'ils voyaient en Lui (ou dans ses voies avec les hommes, en grâce).

Plus nous comprenons la gloire divine de Jésus, plus nous comprendrons la manière dont il était en rapport avec le ciel comme homme ; et même nous saisirons ce qu'était pour Jésus le royaume des cieux au point de vue de ce qui convenait à ce royaume. Lorsque ce royaume sera établi plus tard en puissance, le monde sera gouverné d'après ces principes, quoiqu'ils ne soient pas, proprement dit, les principes du monde. Cependant le résidu aux derniers jours, je n'en doute pas, trouvant tout autour de lui contraire à la fidélité, et voyant toute espérance juive déchoir devant ses yeux, sera forcé de regarder plus haut et revêtira toujours davantage ce caractère ; s'il n'est pas céleste au moins il se rapprochera en beaucoup de choses de la conformité à Christ. *

* Ceux qui seront tués monteront dans le ciel ainsi que le témoignent Matthieu V, 12, et l'Apocalypse aussi ; les autres qui sont ainsi conformés à Christ, comme Juif souffrant, seront avec lui sur

Il y a deux choses qui se rattachent à la présence de la multitude sur la montagne où Jésus prononce le discours : premièrement le moment exigeait que le Seigneur donnât une vraie idée du caractère de son royaume puisque déjà Il attirait la foule après Lui ; sa puissance se faisant sentir , il importait de faire connaître son caractère. D'un autre côté cette foule qui suivait Jésus était un piège pour les disciples ; et le Seigneur leur fait comprendre le contraste complet qui existait entre l'effet que pouvait produire sur eux cette foule , et le véritable esprit qui devait les gouverner. Ainsi plein lui-même de ce qui était vraiment bon , il met immédiatement en avant ce qui remplis-

la montagne de Sion ; ils apprendront le cantique échanté en Haut, et accompagneront l'Agneau quelque part qu'il aille ici bas.

Nous pouvons encore faire remarquer ici que dans les béatitudes la promesse de la terre est faite aux débonnaires (V, 5), principe qui s'accomplira à la lettre aux derniers jours. Au vers. 12 du même chapitre il y a la promesse d'une récompense dans les cieux à ceux qui souffrent pour Christ , promesse vraie pour nous maintenant , et vraie en quelque sorte pour ceux qui mourront aux derniers jours, qui auront leur place là Haut , tout en ayant été du résidu juif.

sait son propre cœur, le vrai caractère du résidu pour ce qui regarde le fonds des motifs qui l'animaient. De fait malgré cela il y avait des infidélités et de l'incrédulité, ce qu'il n'y avait pas en Jésus ; mais le résidu revêt le caractère que Jésus avait en rapport avec Israël. Il en est ainsi souvent dans les Psaumes. Le Seigneur dit aux siens « vous êtes le sel de la terre » et aussi : « vous êtes la lumière du monde » (V, 13 et 14). Le sel de la terre est autre chose que la lumière du monde. La terre, il me semble, exprime ici ce qui déjà faisait profession de posséder la lumière de la part de Dieu. Ce qui était en relation avec lui en vertu de cette lumière, avait revêtu une forme devant ses yeux. Les disciples de Jésus-Christ en étaient le principe conservateur ; mais ils étaient la lumière du monde qui ne possédait pas cette lumière, et être la lumière du monde devrait être leur position malgré eux. C'était l'intention de Dieu qu'ils fussent la lumière du monde, et on n'allume pas une lumière pour la cacher.

Tout ceci suppose la possibilité de l'établissement du royaume dans ce monde, mais l'opposition de la plupart des hommes à cet établissement. Il n'est pas question de la ré-

demption du pécheur, mais de la réalisation d'un caractère, d'une réconciliation avec Dieu que le pécheur devait chercher pendant qu'il était en chemin avec Lui, de peur d'être livré au juge. C'est ainsi que Dieu s'est présenté au milieu d'Israël dans la personne de Jésus; il était en chemin avec eux; ils auraient dû se réconcilier avec lui; ils ne l'ont pas voulu, et ils sont livrés au Juge. En même temps les disciples sont placés individuellement en rapport avec le Père, et il leur est présenté quelque chose de plus excellent que leur position de témoignage pour le royaume. Les disciples devaient, eux, agir en grâce comme leur Père agissait; et leurs vœux devaient chercher un ordre de choses où tout répondrait moralement au caractère et à la volonté de leur Père. « Que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne »; c'est-à-dire que tout réponde au caractère du Père, que tout soit l'effet de sa puissance. « Que ta volonté soit faite sur la terre comme aux cieux », c'est l'obéissance parfaite (VI, 9-10). Toutes choses soumises à Dieu dans les cieux et sur la terre, ce sera là le résultat accompli, jusqu'à un certain point, par l'intervention de Christ dans le millénium, et absolument accompli, lorsque Dieu sera tout en tous. En atten-

dant la prière exprime la dépendance journalière, le besoin de pardon, le besoin d'être gardé de la puissance de l'Ennemi, de ne pas être criblé par lui comme dispensation de Dieu, (ainsi que Job et Pierre l'ont été), et d'être garanti du mal. C'est encore une prière en relation avec la position du résidu; elle passe par dessus l'économie de l'Esprit et même ce qui est propre au millénium, pour passer de l'état et des dangers du résidu jusqu'au royaume du Père. Il y a bien dans cette prière des principes toujours vrais, car nous sommes dans le royaume, et, sous le rapport spirituel, nous devons en manifester les traits; mais l'application spéciale et littérale de ce passage est bien telle que je l'ai indiquée. Les disciples sont mis en rapport avec le Père quant à son caractère, qui doit reluire en eux, en vertu de cette relation avec lui, et doit leur faire souhaiter l'établissement du royaume du Père, leur faire traverser les difficultés d'un monde opposé, en se gardant contre les ruses de l'Ennemi, et faisant la volonté du Père. C'était Jésus qui savait leur communiquer cette volonté du Père. Ainsi Jésus passe de la loi, reconnue comme venant de Dieu, à l'accomplissement de cette loi lorsqu'elle sera comme absorbée dans la vo-

lonté de Celui qui l'avait donnée, ou accomplie dans ses intentions par Celui qui *seul* pouvait le faire dans quelque sens que ce fût.

Chapitre VIII. Ici le Seigneur commence au milieu d'Israël sa vie patiente de témoignage, vie qui s'est terminée par le rejet de Christ de la part du peuple que Dieu avait si longtemps gardé pour lui. Le Seigneur avait annoncé le royaume, mis en évidence dans tout le pays la puissance de ce royaume, déclaré son caractère ainsi que l'esprit de ceux qui devaient y entrer. Mais les miracles de Jésus portent toujours, ainsi que tout l'Évangile, l'empreinte de sa position au milieu des Juifs. Il est Jéhovah, mais obéissant à la loi, faisant prévoir l'entrée des Gentils dans le royaume du Père, portant sur son cœur, avec une patience parfaite, le fardeau d'Israël, tout en montrant, comme effet de sa présence, la perversité de ce peuple.

Nous trouvons d'abord la guérison d'un lépreux ; le sacrificateur ne faisait que constater la guérison; l'Éternel seul guérissait le lépreux par sa bonté souveraine, (voyez Lévit. XIV). Ici c'est Jésus qui guérit le lépreux : « Si tu veux, dit le lépreux, tu peux » ; « Je veux, répond le Seigneur » (VIII, 2). Mais en même

temps Jésus montre dans sa personne ce qui repousse toute possibilité de souillure, ce qui est au dessus du péché, aussi bien que la plus parfaite condescendance envers celui qui est souillé. Il touche le lépreux en disant : « Je veux, sois purifié » (vers. 3). On voit la grâce, la puissance, la sainteté incorruptible de l'Éternel descendre, dans la personne de Jésus, à la plus grande proximité du pécheur. C'était bien l'Éternel qui te guérit. (Ex. XV, 26). En même temps Jésus, Juif soumis à la loi, se cache, et ordonne à celui qui venait d'être guéri, d'aller vers les sacrificateurs selon l'ordonnance de la loi et d'offrir son offrande.

Après la guérison du lépreux, nous trouvons (vers. 5 et suiv^s) un Gentil qui, par la foi, jouit en plein de l'effet de la puissance que cette foi attribuait à Jésus, donnant occasion au Seigneur de faire ressortir cette solennelle vérité que beaucoup de ces pauvres Gentils viendraient dans le royaume des cieux s'asseoir avec les pères, honorés des Juifs comme souches des héritiers de la promesse, tandis que les enfants du royaume seraient dans les ténèbres de dehors. En effet la foi de ce centenier reconnaissait une puissance divine en Jésus, puissance qui par la gloire de celui qui la possédait de-

vait, non pas abandonner Israël, mais ouvrir la porte aux Gentils, et enter sur l'olivier de la promesse des branches de l'olivier sauvage à la place de celles qui en seraient retranchées. La forme sous laquelle ces choses s'accompliraient dans l'Église n'était pas encore en question ; Jésus n'abandonne pas encore Israël. Il entre dans la maison de Pierre et guérit sa belle-mère ; il fait de même envers tous les malades qui se pressent le soir autour de la maison et les guérit ; les démons aussi sont chassés, de sorte que la prophétie d'Ésaïe s'accomplissait : « lui-même a pris nos faiblesses et a porté nos maladies » (Es. LIII, 4). Jésus se plaçait de cœur sous le poids de tout le malheur qui pesait sur Israël pour soulager Israël et le guérir.

Les trois cas de guérisons dont nous venons de parler montrent le caractère du ministère de Jésus d'une manière claire et frappante. Jésus se cache, car jusqu'au moment où il devait montrer le jugement aux Gentils, il n'élève pas sa voix dans les rues : c'est la colombe qui est sur lui. Les manifestations de sa puissance attirent les hommes auprès de Jésus ; mais Jésus ne s'y méprend pas ; il ne s'éloigne jamais dans son esprit de la place qu'il a prise.

Il est le méprisé et le rejeté des hommes , il n'a pas où reposer sa tête ; les renards et les oiseaux ont sur la terre plus de place que lui , que nous avons vu paraître, il y a un moment comme l'Éternel , reconnu au moins par les malheureux aux besoins desquels il ne refuse jamais de répondre. Aussi, pour suivre Jésus, fallait-il renoncer à tout, comme qui voudrait accompagner l'Éternel , l'Éternel qui ne serait pas venu sur la terre si tout n'était pas en question, ni sans que sa présence mît tout absolument à l'épreuve , l'Éternel qui ne serait pas venu sans un droit absolu, quoique ce fût en même temps dans un amour qui ne pouvait s'occuper que de sa mission et de la nécessité qui l'avait amené là. L'Éternel sur la terre était tout ou rien. Ce droit de Dieu présent avec les hommes , il est vrai, devait se faire sentir moralement dans ses effets , par la grâce qui , agissant par la foi, attachait le croyant à Lui par un lien ineffable. Autrement le cœur n'eût pas été moralement mis à l'épreuve ; mais il n'en était pas moins vrai pour cela qu'Il était lui-même présent devant eux. Les preuves aussi en étaient là : le vent et la mer auxquels au sens des hommes, le Seigneur semblait exposé, obéissent à l'instant à

sa voix ; répréhension frappante de l'incrédulité qui l'avait réveillé, et qui avait supposé possible qu'il fût englouti et avec lui les conseils et la puissance de Celui qui avait créé les vents et la mer!

Il est évident que l'orage dont il est question ici avait été permis pour mettre la foi des disciples à l'épreuve, et faire ressortir la dignité de la personne du Seigneur. Si l'Ennemi a été l'instrument pour mettre à l'épreuve la foi des disciples, il n'a réussi vis-à-vis du Seigneur qu'à lui faire manifester sa gloire ; au reste, c'est ce qu'il fait toujours.

Or la réalité de cette puissance et la manière dont elle opérerait ressortent d'une manière bien frappante de ce qui suit (VIII, 28 et suiv).

Le Seigneur débarque dans le pays des Gergéséniens. La puissance de l'Ennemi se déploie là dans toutes ses horreurs. Si l'homme que les démons possédaient et auquel l'Éternel était venu en grâce, ne connaissait pas l'Éternel, les démons connaissaient leur juge dans la personne du fils de Dieu. La crainte qu'ils avaient des tourments du jugement au dernier jour est appliquée dans l'esprit de l'homme à la présence actuelle du Seigneur.

« Es-tu venu pour tourmenter avant le temps ? »

Les démons agissent sur l'homme par la frayeur de leur puissance ; ils n'ont point de puissance si on ne les craint pas ; mais ce n'est que la foi qui ôte à l'homme cette frayeur (je ne parle pas des convoitises , mais de la puissance de l'Ennemi). Ici les démons désirent manifester la réalité de leur puissance, et le Seigneur le permet afin qu'on comprenne qu'il ne s'agit pas dans ce monde simplement de l'homme bon ou méchant, mais de ce qui est plus fort que l'homme. Les démons se jettent dans les pourceaux et ceux-ci périssent dans les eaux : triste réalité, réalité clairement démontrée ! Il ne s'agissait ni de simple maladie ni de convoitise , mais de démons ! Mais grâces en soient rendues à Dieu , il s'agissait aussi de quelqu'un , qui tout en étant homme dans le monde , était plus puissant que les démons. Ceux-ci reconnaissent forcément la puissance, de celui qui est là, et en appellent à cette puissance , sans idée de résistance. Jésus libère complètement l'homme que les démons dominaient de leur funeste empire ; devant lui leur force était nulle. Jésus aurait pu délivrer le monde de toute la puissance de l'Ennemi et de tous les maux de l'humanité ; il avait lié l'homme fort , il pillait ses biens. Mais la présence de Dieu, de Jéhovah gêne le monde

plus que la puissance de l'Ennemi ne peut dominer et dégrader le corps et l'esprit. L'empire de l'Ennemi sur le cœur, trop paisible, trop peu aperçu hélas ! est plus puissant que sa force. Sa force succombe devant la parole de Jésus ; mais la volonté de l'homme accepte le monde tel qu'il est, marchant sous l'influence de Satan. La cité, témoin de la délivrance du démoniaque et de la puissance de Jésus qui se trouve là, supplie le Seigneur de s'en aller : triste image de l'histoire du monde ! Le Seigneur est venu ici bas, capable de délivrer le monde, l'homme, de toute la puissance de l'Ennemi, mais le monde ne l'a pas voulu. L'homme était moralement éloigné de Dieu, et non pas seulement soumis à l'esclavage de la puissance de l'Ennemi. L'homme subissait le joug de l'Ennemi : il s'y était habitué ; il ne *voulait* pas de la présence de Dieu.

Je ne doute pas que ce qui est arrivé aux pourceaux ne soit une image de ce qui est arrivé aux Juifs impies et profanes qui ont rejeté le Seigneur Jésus.

Chapitre IX. Maintenant le Seigneur agit selon le caractère et d'après la puissance de Jéhovah comme il est présenté au Psaume CIII.

« C'est lui qui te pardonne toutes tes iniquités

toutes tes infirmités ». Le Seigneur se présente à Israël comme son vrai rédempteur et libérateur. Pour démontrer son titre à être ainsi en bénédiction à Israël et à lui pardonner toutes ses iniquités, qui élevaient une barrière entre Israël et son Dieu (car déjà l'incrédulité se réveille en opposition à la bénédiction que Jésus apportait), Jésus accomplit l'autre partie du verset 3 du Psaume CIII « et guérit l'infirmité. » Beau et précieux témoignage de bonté envers Israël, et démonstration de la gloire de celui qui se trouvait au milieu de son peuple !

Maintenant il nous reste à examiner une autre partie de l'enseignement de l'Évangile : le développement de l'opposition des incrédules, spécialement des docteurs et des *religionistes*, et le développement du rejet de l'œuvre et de la personne du Seigneur.

L'idée, le tableau de ce qui est arrivé nous a été déjà présenté dans le cas du démoniaque de Gergésa : la puissance de Dieu qui est présente pour délivrer entièrement le peuple de Dieu et le monde s'il la recevait, cette puissance est reconnue par les démons comme étant celle qui les jugerait et les chasserait plus tard, et est manifestée en bénédiction à tous les Gergéséniens ; mais ils la rejettent parce qu'ils ne veu-

lent pas la demeure d'une telle puissance au milieu d'eux ; ils ne veulent pas de la présence de Dieu.

Après cela vient, en commençant avec le Chap. IX, le récit des détails du rejet de la personne du Seigneur et le caractère de ce rejet.

Remarquez que le chapitre VIII, 1 - 27, nous décrit la manifestation de la puissance du Seigneur, cette puissance étant maintenant celle de Jéhovah sur la terre ; et depuis le verset 28, il nous montre l'accueil que cette puissance a trouvé dans le monde, et l'influence qui régnait dans ce monde, soit comme puissance, soit moralement dans le cœur des hommes.

Chapitre IX. Nous arrivons donc au développement historique du rejet de cette intervention de Dieu sur la terre : la foule voyant l'effet des paroles de Jésus sur l'homme paralytique glorifie Dieu qui avait donné une telle puissance à un homme. Jésus accepte la position que lui fait la foule comme homme. Il était homme, la foule le voyait homme et reconnaissait la puissance de Dieu, manifestée devant elle, sans savoir cependant réunir ces deux idées dans la personne de Jésus.

La grâce qui dédaigne les prétentions de

l'homme à la justice, est maintenant mise en évidence : Matthieu le péager est appelé, car Dieu regarde au cœur, et la grâce appelle les vases d'élection. Le Seigneur annonce la pensée de Dieu et sa propre mission (vers. 13) : il est venu appeler les pécheurs ; il veut la miséricorde. C'était Dieu en bonté, et non pas l'homme, avec sa prétendue justice, comptant ses mérites.

Jésus ensuite (vers. 14 et suiv.) donne deux raisons qui rendent impossible de concilier sa marche avec les exigences des pharisiens. Comment jeûner lorsque l'époux était là ? Quand le Messie sera loin, ses disciples en auront toute l'occasion ! Et puis Jésus montre qu'il est impossible d'introduire les nouveaux principes et la nouvelle puissance de sa mission dans les vieilles formes pharisaïques.

Invité à relever une jeune fille de son lit de mort. Jésus se rend à l'invitation ; et sur son chemin une pauvre femme, qui avait déjà employé inutilement tous les moyens de guérison, est guérie instantanément en touchant avec foi le pan de sa robe.

Ce récit nous donne les deux points de vue sous lesquels se présente la grâce qui s'est manifestée en Jésus : Christ est venu réveiller Is-

raël mort ; et le réveillera plus tard dans toute l'étendue de ce mot ; en attendant si, au milieu de la foule qui accompagnait Christ quelqu'un saisit Christ par la foi , il est guéri quelque désespéré que fût son état. Et ce fait, arrivé en Israël, est vrai pour le fond , de nous aussi : la paix en Jésus est une puissance qui ressuscite et qui guérit ; Jésus ouvrait les yeux , en Israël, à ceux qui le reconnaissaient Fils de David, et qui croyaient à sa puissance pour répondre à leur besoin ; il chassait les démons et rendait la parole aux muets (vers. 27 et suiv.).

Or Jésus ayant opéré ces actes de puissance en Israël, les pharisiens, les hommes du peuple les plus exacts en fait de religion, attribuent au prince des démons cette puissance qu'ils voient. Et c'est là l'effet de la présence du Seigneur sur les chefs du peuple, jaloux de la gloire de Jésus ainsi manifestée au milieu de ceux sur lesquels ils exerçaient leur influence. Mais cette opposition des pharisiens n'interrompt nullement Jésus dans sa carrière de bienfaisance. Il peut encore rendre témoignage au milieu du peuple ; malgré les pharisiens, sa patiente bonté trouve encore à s'exercer : il continue à prêcher et à guérir ; il a compassion du peuple qui est sans guide et moralement abandonné à lui-

même comme un troupeau sans berger. Il voit encore que la moisson est grande et qu'il y a peu d'ouvriers ; il voit encore toutes les portes ouvertes pour s'adresser au peuple ; et il passe par dessus la méchanceté des pharisiens. Aussi longtemps que l'accès auprès du peuple lui est donné de Dieu, il continue son travail d'amour.

Chapitre X. Cependant le Seigneur quoiqu'il ne cherchât pas sa propre gloire, avait la conscience de l'impiété qui gouvernait le peuple. Ayant recommandé à ses disciples de demander au Seigneur de la moisson, d'envoyer des ouvriers dans sa moisson, il commence à agir selon ce désir. Il appelle ses douze disciples, il leur communique le pouvoir de chasser les démons et de guérir les malades, et il les envoie aux brebis perdues de la maison d'Israël.

On voit, dans cette mission des Douze, combien les voies de Dieu envers Israël font le sujet de cet Évangile. Les disciples devaient annoncer à ce peuple, et à lui exclusivement, l'approche du royaume. Ils exerçaient la puissance qui leur était conférée, et cette puissance était un témoignage éclatant rendu à Celui qui était venu, et qui pouvait, non-seulement lui-même opérer des miracles, mais donner aux

autres le pouvoir d'en faire. Jésus donnait à cet effet à ses disciples l'autorité sur les démons ; et c'est bien là ce qui caractérise le royaume : l'homme guéri de tout mal, et le démon chassé. C'est pourquoi aussi les miracles sont appelés (Héb. VI, 5) : les miracles ou « puissances du monde à venir ». Les disciples devaient aussi dépendre entièrement de Celui qui les envoyait ; si les miracles étaient pour le monde une preuve de la puissance de leur maître, le fait que le maître ne les laisserait manquer de rien, devait être pour leur cœur une preuve de cette puissance.

L'ordonnance rapportée ici (vers. 9-10) de ne pas faire de provision, de ne prendre ni sac, ni bâton, a été abrogée pour le temps du ministère des disciples qui a suivi le départ de Jésus de ce monde (Voyez Luc XXII, 35-37). Ce qu'il leur ordonne ici, Matth. X, tient à sa présence comme Messie, comme l'Éternel lui-même sur la terre. Aussi la réception de ses messagers, ou leur renvoi, décidera du sort de ceux auprès desquels ils sont envoyés : les rejeter ce sera rejeter le Seigneur, Emmanuel, Dieu avec son peuple. Et en effet Jésus envoyait

* *Note.* — Car alors le démon sera lié, et l'homme délivré par la puissance de Christ.

ses disciples comme des brebis au milieu des loups ; leur disant qu'ils auraient besoin de la prudence des serpents, et qu'ils devaient montrer la simplicité des colombes : qualités qui ne se trouvent que rarement réunies, et qu'on ne rencontre que là, où par l'Esprit du Seigneur, on est sage pour ce qui regarde le bien, et simple pour ce qui regarde le mal. Si les disciples ne se donnaient pas garde des hommes (triste témoignage à rendre à ceux-ci !), ils ne pouvaient que souffrir ; mais battus de verges, amenés devant les conciles, les gouverneurs et les rois, toutes ces tribulations deviendraient pour eux un témoignage : c'était le moyen divin de présenter l'Évangile du royaume aux rois et aux grands, sans altérer le caractère de cet Évangile en l'accommodant au monde ou en mêlant les disciples de Jésus aux usages et à la fausse grandeur de ce monde. Au reste, de pareilles circonstances, en mettant les disciples en relation avec les grands de la terre, mettaient le témoignage beaucoup plus en évidence ; et pour accomplir ce témoignage, le Seigneur accorderait aux siens cette puissance et cette direction de l'Esprit de leur Père qui ferait de leurs paroles, non les leurs, mais celles de Celui qui les inspirait (vers. 19-20).

Ici de nouveau la relation des disciples de Jésus avec leur Père, relation qui caractérise si distinctement le sermon sur la montagne, devient la base de la capacité des disciples pour le service qu'ils devaient accomplir. Israël seul, nous l'avons dit, était le but de leur témoignage. * Or ce témoignage devait susciter une opposition qui romprait tout lien de famille, et réveillerait une haine qui n'épargnerait pas la vie des êtres qui auraient dû être les plus chers à chacun. Celui qui persévérerait au travers de tout serait sauvé (vers. 21-22). Le Seigneur (vers. 23 et suiv.) leur montre ensuite qu'ils ont à se hâter, qu'ils ne doivent pas résister à la persécution, mais, si l'opposition se réveille sous la forme de persécution, ils doivent s'en aller prêcher l'Évangile ailleurs, car avant qu'ils aient pu parcourir les villes d'Israël, le Fils de l'homme sera venu. Ce qu'ils devaient annoncer, c'était le royaume. Le Seigneur Emmanuel était là au milieu de son peuple, et les chefs du peuple avaient appelé le maître de la maison Beelzébut. Cette con-

* *Note.*— Seulement, Israël étant placé depuis Nébuchadnetzar sous le joug des Gentils, le témoignage parviendrait jusqu'aux chefs de ceux-ci, à leurs gouverneurs et à leurs rois (vers. 18).

duite n'avait pas arrêté le témoignage de Jésus, mais les circonstances de la mission des Douze, montrent dans quelles circonstances, Lui, Jésus, rendait son témoignage. Il en avertit ses disciples en les envoyant pour faire valoir aussi longtemps que possible ce dernier témoignage qui devait être rendu au milieu de son peuple bien aimé. Ce témoignage était rendu dans ce temps là ; et il est possible de le rendre, si les circonstances le permettent, jusqu'à ce que le Fils de l'homme arrive pour exécuter le jugement ; mais alors le maître de la maison sera levé pour fermer la porte ; le *aujourd'hui* du Ps. XCV ne sera plus.

Remarquez ici (vers. 23) l'expression de *Fils de l'homme*. Ce titre de Jésus exprime le caractère dans lequel, selon le chap. VII de Daniel, le Seigneur viendra avec une puissance et une gloire beaucoup plus grandes que celles du Messie, Fils de David, avec une puissance et une gloire qui se déploieront dans une sphère d'une étendue bien plus vaste que celle de la manifestation du Messie, Fils de David. Comme Fils de l'homme, Jésus est héritier de tout ce que Dieu destine à l'homme : et ainsi, par conséquent, à cause de l'état de l'homme, il faut que Jésus souffre pour posséder l'héritage. Jésus

était présent comme Messie, mais il faut qu'il soit reçu dans son vrai caractère d'Emmanuel, et que les Juifs soient ainsi moralement mis à l'épreuve. Jésus ne veut pas accepter le royaume, selon des principes charnels. Rejeté comme Messie Emmanuel, il renvoie à son avènement comme Fils de l'homme l'époque des évènements qui arrêteront le ministère de ses disciples en rapport avec Israël. En attendant, Dieu met en évidence d'autres choses cachées depuis la fondation du monde, la vraie gloire de Jésus Fils de Dieu, et l'Eglise unie à lui dans le ciel. Le jugement de Jérusalem, et la dispersion de la nation, ont suspendu le ministère qui avait commencé au moment dont l'évangéliste parle ici. Ce qui a rempli l'intervalle écoulé depuis lors, n'est pas le sujet du discours du Seigneur, dont nous nous occupons, et qui se rapporte uniquement au ministère qui avait les Juifs pour objet. Les conseils de Dieu à l'égard de l'Eglise, en rapport avec la gloire de Jésus à la droite de Dieu, seront traités ailleurs. Luc nous fournira dans son évangile, d'une manière *plus* détaillée, ce qui concerne le Fils de l'homme ; dans l'Evangile de Matthieu, le S^t-Esprit nous occupe du rejet d'Emmanuel.

Israël en possession de ses villes étant l'objet

du témoignage qui nous occupe ici , ce témoignage est nécessairement suspendu lorsqu'Israël n'est plus dans sa terre. Le témoignage rendu au royaume à venir par les Apôtres, au milieu d'Israël , après la mort du Sauveur , est un accomplissement de cette mission donnée par le Seigneur à ses disciples , pour autant qu'un tel témoignage a été rendu dans le pays d'Israël. En Israël , le royaume pouvait être annoncé comme devant être établi , Emmanuel étant sur la terre ; ou bien , ainsi que Pierre l'annonce au chap. III des Actes, le royaume pourrait être annoncé par le Christ revenant d'en haut ; et même le royaume pourrait être annoncé jusqu'à ce que Christ revint. Ainsi le témoignage peut être repris en Israël , si celui-ci se retrouve sur sa terre et si Dieu donne pour cela la puissance spirituelle qu'exige ce témoignage.

En attendant les disciples doivent partager la position de Christ lui-même : si l'on a appelé le maître de la maison Béalzéboul, à plus forte raison appellera-t-on ainsi ceux de sa maison. Les disciples ne devront pas craindre ceux qui les traiteront ainsi ; c'est la portion nécessaire de ceux qui sont pour Dieu, au milieu du peuple. Il n'y a rien de ce qui était caché

qui ne doit être révélé; les disciples aussi ne devront rien retenir, mais tout proclamer sur les toits, car tout sera mis en lumière. Leur fidélité à Dieu sous ce rapport les conduira à la récompense et à la joie d'être confessés par le Père, aussi ne devront-ils rien craindre en accomplissant cette tâche, si ce n'est Dieu lui-même, juste juge quand le monde ne sera plus. Du reste ils sont précieux à leur Père, à lui, qui tient compte de la mort d'un passereau : les cheveux de leurs têtes sont comptés (vers. 25-33). Enfin les disciples devaient être bien pénétrés de la conviction que le Seigneur n'était pas venu pour mettre la paix sur la terre ; non, au lieu de paix, ce serait la division, même au sein des familles ! Mais Christ devait être plus précieux aux siens qu'un père ou une mère, même que leur propre vie. Celui qui sauverait celle-ci au préjudice de son témoignage à Christ, perdrait sa vie : celui qui perdrait sa vie pour l'amour du nom de Jésus, la gagnerait. Ensuite celui qui recevrait ce témoignage à Christ, dans la personne des disciples, recevait Christ et celui qui l'avait envoyé ; Dieu étant reconnu dans la personne de celui qui lui rendait témoignage sur la terre, accorderait à tous ceux qui le recevraient une récompense selon le témoignage

qui lui était rendu. Celui qui reconnaissant ainsi le témoignage du Seigneur rejeté, ne donnerait qu'un verre d'eau, ne perdrait pas sa récompense. Dans un monde ennemi, celui qui reçoit le témoignage de Jésus, et accueille malgré le monde celui qui porte ce témoignage, confesse réellement Dieu comme celui qu'il reçoit. Confesser ainsi le Seigneur, c'est ce que nous pouvons faire. Le rejet du Christ faisait de cette confession une pierre de touche pour l'homme et dès cette heure, nous trouvons le jugement définitif de la nation.

Ce jugement se développe, non dans la cessation du ministère de Jésus, qui agissait malgré l'opposition de la nation, mais dans le rassemblement du résidu, et, ce qui est plus important encore, dans la manifestation d'Emmanuel ; il se développe dans le caractère des discours de Jésus, dans ses déclarations positives qui dépeignent l'état du peuple, et dans la marche du Seigneur, au milieu de circonstances qui devenaient pour lui l'occasion d'exprimer quelles étaient ses relations avec ce peuple.

Chapitre XI. Ayant envoyé ses disciples prêcher, Jésus continue l'exercice de son propre ministère. Le bruit de ses travaux parvient jusqu'à Jean dans la prison ; et Jean, dans le cœur

duquel il restait encore quelque chose des pensées et des espérances juives, quel que fût son don prophétique, Jean fait demander par ses disciples à Jésus, si Jésus est celui qui devait venir, ou s'il devait encore en attendre un autre. Dieu a permis cette question pour mettre en relief la place qui appartient à Christ, et celle de Jean. Christ étant la Parole de Dieu, dut être son propre témoin; il dut rendre témoignage à Lui-même ainsi qu'à Jean, et ne pas recevoir témoignage de Jean; c'est ce qu'il fit en présence des disciples de Jean. Christ avait délivré les hommes de tous leurs maux et prêché l'Évangile aux pauvres; et les envoyés de Jean devaient présenter à leur maître ce vrai témoignage de ce que Jésus est; Jean devait le recevoir. Ainsi l'homme était mis à l'épreuve; et heureux celui qui ne se scandalisait pas de la basse apparence du roi d'Israël! Dieu venu en chair, ne venait pas chercher la pompe de la royauté, quoiqu'elle lui fût due; mais il venait chercher la délivrance des hommes malheureux. Il faisait une œuvre qui révélait un caractère bien plus profondément divin, qui avait une source d'action bien autrement glorieuse que celle qui dépendait de la possession du trône de David, bien autrement glorieuse, dis-je, qu'une

délivrance qui aurait mis Jean en liberté et mis fin à la tyrannie qui l'avait jeté en prison. Christ se dévouant à l'exercice de ce ministère, descendant ici-bas pour porter les langueurs et pour se charger de la misère de son peuple, devenait ainsi une pierre d'achoppement pour un cœur charnel s'attendant à l'apparition d'un règne glorieux qui contenterait l'orgueil d'Israël. Mais Christ n'était-il pas ainsi plus vraiment divin, plus nécessaire à l'état du peuple tel que Dieu le voyait ? Le cœur de chacun devait donc ainsi être mis à l'épreuve, pour révéler s'il était de ce résidu qui discernait les voies de Dieu, ou s'il était du peuple orgueilleux qui ne faisait que rechercher sa propre gloire sans avoir sa conscience devant Dieu, ni le sentiment de ses besoins et de sa misère.

Ayant placé Jean sous la responsabilité de la réception du témoignage qui mettait tout Israël à l'épreuve, et distinguait le résidu de la nation en général, le Seigneur rend témoignage à Jean, en s'adressant à la foule, et en rappelant à cette foule de quelle manière elle avait suivi les discours de Jean ; il fait voir le point précis où Israël était arrivé dans les voies de Dieu. L'introduction du royaume faisait la différence entre ce qui précédait et ce qui suivait. De tous ceux

qui sont nés de femme, il n'y en avait pas eu un plus grand que Jean-Baptiste, pas un qui eût été aussi près du Seigneur, qui lui eût rendu un témoignage plus précis, plus complet, qui eût été autant séparé de tout mal, par la puissance de l'Esprit de Dieu, et séparé d'une séparation propre à l'accomplissement d'une pareille mission au milieu du peuple de Dieu. Mais Jean n'avait pas été dans le royaume; le royaume n'était pas encore établi. Or, être dans la présence de Christ, dans son royaume, jouissant de l'effet de l'établissement de sa gloire, valait mieux que tout témoignage établissant que ce royaume allait arriver. Toutefois, depuis le temps de Jean-Baptiste, il y avait eu un changement notable : depuis ses jours, le royaume était *annoncé*; il n'était pas établi, mais seulement prêché. Mais cette prédication n'était pas seulement une prophétie d'un royaume encore

* *Note.* Cet établissement de la gloire du Royaume n'est pas l'établissement de l'Église, mais des droits du roi, tels qu'ils se manifestent dans la gloire. Les bases de ce royaume étant posées, les chrétiens sont dans le royaume, quoique d'une manière toute particulière et exceptionnelle, parce qu'ils sont dans le royaume et les *souffrances* de Jésus-Christ, glorifié, mais caché en Dieu; ils partagent le sort du roi, et ils partageront sa gloire lorsqu'il régnera.

à venir, une prophétie rappelant le peuple à la loi telle que Moïse l'avait établie : le Baptiste allait devant le roi, et annonçait l'arrivée du royaume en sommant les Juifs de se repentir pour y entrer. Ainsi les prophètes et la loi parlaient de la part de Dieu jusqu'à Jean ; la loi était la règle, — les prophètes nourrissaient l'espérance et la foi du résidu.

L'énergie de l'Esprit poussait l'homme à faire son chemin à travers toutes les difficultés et toute l'opposition des chefs de la nation et d'un peuple aveugle, pour jouir coûte que coûte du royaume d'un roi rejeté par l'aveugle incrédulité de ceux qui auraient dû le recevoir. Il fallait, puisque le roi était venu dans l'humiliation et qu'il avait été rejeté, il fallait cette violence pour y entrer.

Si la foi pouvait réellement dans ces choses pénétrer la pensée de Dieu, c'était l'Elie qui devait venir. Ces choses n'étaient que pour la foi, pour celui qui avait des oreilles pour entendre et qui entendait. D'un autre côté, si le royaume avait paru dans la gloire et dans la puissance de son chef, la violence n'aurait pas été nécessaire pour y entrer, les enfans du royaume en auraient joui, comme de l'effet assuré de cette puissance ; mais Dieu voulait qu'ils fussent mis

à l'épreuve moralement. C'est ainsi encore qu'ils devaient recevoir Elie d'une manière spirituelle.

Le résultat de cette épreuve nous est donné immédiatement après, dans les paroles du Seigneur lui-même (vers. 16 et suiv.). Nous y voyons le vrai caractère de *cette génération*, et les voies de Dieu en rapport avec la personne de Jésus mise en évidence par le moyen même de son rejet. Les menaces de la justice et les attraits de la grâce étaient donc également perdus pour le peuple, comme génération. Les enfants de sagesse, ceux qui étaient vraiment enseignés de Dieu dans leur conscience, reconnaissaient la vérité du témoignage de Jean, et la bonté des voies de Jésus, si nécessaire pour les coupables. Jean, séparé de l'iniquité de la nation, avait, aux yeux de cette nation, un démon ; Jésus, bon pour les malheureux, s'accommodait, selon eux, aux mauvaises mœurs. Cependant l'évidence était assez forte pour fléchir le cœur d'une Tyr ou d'une Sodome ; et le juste reproche du Sauveur avertit la nation incrédule et perverse d'un jugement plus terrible que ce qui attend l'orgueilleuse Tyr et la Sodome corrompue.

Or, au fond, l'épreuve dont il est question

était une épreuve par laquelle passaient les hommes les plus favorisés, ceux qui avaient la loi et les prophètes. L'homme aurait pu demander pourquoi le message n'était pas envoyé à Tyr, ville prête à écouter, ou à Sodome pour qu'elle échappât aux flammes. La raison en est que l'homme, pour développer les conseils parfaits de Dieu, devait être mis à l'épreuve de toutes les manières. Si Tyr et Sodome avaient abusé des avantages dont un Dieu créateur et de providence les avait comblés, les Juifs devaient manifester ce que c'était que le cœur de l'homme jouissant de toutes les promesses, et dépositaire de tous les oracles de Dieu. Ce cœur s'enorgueillissait du don, et s'éloignait du donateur : aveuglé, il ne connaissait pas son Dieu et n'en voulait même pas.

Le Seigneur était sensible au mépris de son peuple bien-aimé ; mais homme obéissant sur la terre, il se soumet à la volonté de son Père qui, agissant en souveraineté, comme Seigneur des cieux et de la terre, manifestait, dans l'exercice de cette souveraineté, sa divine sagesse et la perfection de son caractère (vers. 25 et suiv.). Jésus accepte la volonté de son Père dans les effets pénibles de cette volonté, et ainsi soumis, voit le Père dans ses perfections.

Il convenait que Dieu révélât aux humbles tous les dons de sa grâce en Jésus, cet Emmanuel sur la terre, et qu'il cachât ces dons à l'orgueil qui prétendait les scruter et en juger. Le fait est que la personne de Jésus était trop glorieuse pour que l'homme la sondât ou la comprît, quoique les paroles et les œuvres de Jésus laissassent la nation sans excuse dans son refus de venir à lui pour connaître le Père.

Jésus, soumis à la volonté de son Père, tout sensible qu'il fût à ce qu'il y avait de pénible pour son cœur dans les effets de cette volonté, voit toute l'étendue de la gloire qui se déployait à la suite de son rejet. Toutes choses étaient mises entre ses mains de la part de son Père. C'est le Fils qui est manifesté à notre foi ; le voile qui couvrait sa gloire étant ôté maintenant qu'il est rejeté comme Messie, personne ne le connaît sinon le Père. Qui d'entre ces orgueilleux pouvait sonder ce qu'il était ? Celui qui avait été de toute éternité un avec le Père, et qui était devenu homme, dépassait dans la profondeur du mystère de son être, toute connaissance, sauf celle qui est dans le Père lui-même. L'impossibilité de connaître celui qui s'était anéanti pour être homme, soutenait devant

l'esprit incrédule de l'homme la certitude, la réalité de la divinité que cet anéantissement aurait pu cacher aux yeux de son incrédulité. L'incompréhensibilité d'un être, en forme fini, décelait l'infini qui se trouvait en lui; sa divinité était garantie pour la foi contre l'effet de son humanité sur l'esprit de l'homme.

Or si personne ne connaissait le Fils que le Père seul, le Fils, vrai Dieu, était capable de révéler le Père. « Personne n'a jamais vu Dieu; le Fils unique qui est au sein du Père l'a révélé »

Jean I, 18). Personne ne connaissait le Père que le Fils, et celui à qui le Fils voulait le révéler. Pauvre ignorance qui dans son orgueil le rejeta! Aussi était-ce selon le bon plaisir du Fils lui-même que cette révélation se faisait; et agir selon son bon plaisir est l'attribut distinctif de la perfection divine. Il était venu pour révéler le Père et il le faisait selon sa propre sagesse. Dépendre ainsi entièrement du Fils pour cette connaissance du Père, lui en être redevable, voilà la vérité des rapports de l'homme avec le Fils, quoique le Fils ait dû se soumettre à l'humiliation pénible de son rejet de la part de son peuple.

Ce principe du vers. 27, et aussi du vers. 28 qui en est la conséquence, cette vérité quant au

Christ, ouvre la porte aux Gentils, à tous ceux qui seront appelés. Le Fils révèle le Père à qui il veut ; il cherche toujours la gloire de son Père ; lui seul peut le faire connaître , lui à qui le Père , Seigneur du ciel et de la terre, a tout donné. Les Gentils sont embrassés dans les droits conférés par ce titre, même toute famille dans les cieus et sur la terre ; Christ exercera ces droits en grâce, en appelant qui il veut à connaître le Père lui-même.

Nous trouvons donc ici la génération perverse et incrédule ; nous trouvons un résidu de la nation justifiant la sagesse de Dieu manifestée en Jean et en Jésus ; puis le jugement des incrédules prononcé. Le rejet de Jésus dans le caractère dans lequel il s'était présenté à la nation, et sa parfaite soumission comme homme à la volonté de son Père à l'égard de ce rejet, donnent lieu à la manifestation à son âme de la gloire qui lui était propre comme Fils de Dieu. C'était une gloire que personne ne savait connaître, comme lui seul pouvait révéler celle du Père ; de sorte que le monde ignorait tout, sauf en tant que le Fils, selon son bon plaisir, voulait leur révéler le Père.

On voit aussi ici comment la mission des disciples au milieu d'un Israël qui rejetait le Christ,

comment cette mission continue, à la condition qu'Israël habite dans son pays jusqu'à l'arrivée du Christ comme Fils de l'homme, en gloire, juge et héritier de toutes choses, c'est-à-dire, jusqu'au jugement par lequel Christ prend possession de la terre de Canaan avec une puissance qui ne laisse aucune place à ses ennemis. Ce titre de Jésus, Fils de l'homme en gloire, comme juge et héritier de toutes choses est mentionné dans Jean V ; Dan. VII ; Ps. VIII, et LXXX.

Nous avons à remarquer encore, au chap. XI, comment la perversité de la génération qui avait repoussé le témoignage de Jean et du Fils de l'homme, venu en grâce et s'associant en bonté aux Juifs, comment cette perversité ouvre la porte au témoignage de la gloire du Fils de Dieu et à la révélation du Père par lui en grâce souveraine ; aussi était-elle une grâce qui pouvait faire connaître le Père d'une manière efficace à un pauvre Gentil comme à un Juif. Il ne s'agissait plus de la responsabilité de recevoir celui qui était envoyé, mais de la grâce souveraine qui communiquait à qui elle voulait. Jésus connaissait l'homme, le monde, la génération qui d'entre toutes celles qui avaient jamais été au monde, avait joui des plus grands avantages. Il n'y avait pas où poser le

pieu dans le boubrier fangeux de ce qui était éloigné de Dieu; au milieu d'un monde de mal, Jésus restait seul révélateur du Père et source de tout bien. Et qui invite-t-il? Que donne-t-il à ceux qui viennent? Seule source de bénédiction et révélateur du Père, il invite tous ceux qui sont travaillés et chargés. Peut-être ces hommes ne connaissaient-ils pas la vraie source de toute misère, savoir l'éloignement de Dieu, le péché; mais Jésus la connaissait, et seul il pouvait les guérir. Si c'était la conscience du péché, qui travaillait ces malheureux, tant mieux; le monde en tout cas ne contentait plus leur cœur; ils étaient misérables et par là les objets de l'affection du cœur de Jésus. De plus Jésus dit qu'il leur donnera du repos; sans en développer les moyens, il annonce seulement ici le fait. L'amour de Dieu qui, en grâce dans la personne du Fils, cherchait les misérables, donnera un repos, non pas seulement du soulagement ou des sympathies, mais du repos, à quiconque viendra à Jésus. C'était la parfaite révélation du nom du Père au cœur de celui qui en avait besoin, et cela par le Fils; c'était la paix, la paix avec Dieu. Il suffisait de venir à Jésus, Jésus se chargeait du reste.

Mais dans le repos ne se trouve pas seule-

ment la paix que donne la connaissance du Père en Jésus ; le repos renferme un second élément, car lors même que l'âme se trouve parfaitement en paix avec Dieu, ce monde présente au cœur bien des sujets de peines ; et alors il s'agit de la soumission, ou de la volonté propre. Christ, dans la conscience de son rejet, dans la peine profonde que lui faisait éprouver l'incrédulité des villes où il avait opéré tant de miracles, Christ venait de manifester la plus parfaite soumission à son Père et y avait trouvé un repos parfait pour son âme. Il invite à cette soumission et à ce repos, ceux qui l'écoutent, ceux qui éprouvent ce besoin du repos de l'âme, quiconque en a besoin. « Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi... » ! « prenez mon joug », c'est-à-dire le joug d'une soumission complète à la volonté de son Père. Nous apprenons de Lui, comment il faut se conduire dans les peines que la vie nous procure, car lui, il était doux et humble de cœur, content d'être à la dernière place par la volonté de son Dieu ; et on ne peut renverser ni abaisser celui qui est déjà au plus bas. Or Jésus, en grâce, par la volonté de son Père, a pris cette place ; on y trouve le repos de son âme.

Le rejet de la nation, son rejet de la part de

Dieu à la suite du mépris qu'elle a fait du Sauveur est manifesté très-clairement et en détail au chap. XII, ainsi que la cessation de tous les rapports du Seigneur avec cette nation, pour mettre en évidence, de la part de Dieu, un système entièrement différent, c'est-à-dire le royaume sous une forme toute particulière.

La première circonstance dans laquelle sa personne et le droit qu'il possédait de mettre fin à l'économie ont été mis en question, c'est lorsque ses disciples ont pris des épis et les ont broyés entre leurs mains. Les pharisiens lui reprochant la conduite de ses disciples, car c'était un jour de sabbat, il leur montre que le roi rejeté par la malice de Satan avait participé à ce qui n'était accordé qu'aux sacrificateurs. Le Fils de David dans un pareil cas pouvait bien jouir d'un privilège pareil; au reste Dieu agissait en grâce; et puis les sacrificateurs ne profanaient-ils pas le sabbat dans le service du temple, et celui qui était plus grand que le temple était là (vers. 5-6).

En outre, si les pensées de Dieu avaient été vraiment connues des pharisiens; s'ils eussent été pénétrés de l'esprit que sa Parole approuvait, et qu'il avait annoncé comme étant selon son cœur : « J'aime la miséricorde et non les

sacrifices », les pharisiens n'auraient pas condamné des personnes qui n'étaient nullement coupables. Au reste, le Fils de l'homme est Seigneur du sabbat. Il ne prend plus ici le caractère de Messie, mais le caractère de Fils de l'homme : ce nom rendait témoignage à un autre ordre de choses et à une puissance plus étendue que celle du Messie. Mais ce que le Seigneur disait à cette occasion a une grande portée, car le sabbat était le signe de l'alliance entre Jéhovah et la nation juive (Ex. XX, 12, 20) ; et le Fils de l'homme en disposait. C'en était donc fait de l'alliance quand le Seigneur touchait au sabbat.

La même question surgit dans la synagogue ; et le Seigneur persiste à agir en grâce et à faire du bien tout en montrant à ceux qui l'observaient qu'ils en feraient autant pour une de leurs brebis. Ceci, quelle qu'ait été la preuve de la puissance bienfaisante de Jésus, ne fait qu'exciter leur haine ; ce sont des enfants de meurtriers. Jésus se retire et de grandes troupes le suivent ; il les guérit, leur défendant d'en rien dire. Cependant en tout cela, sa marche n'était que l'accomplissement d'une prophétie qui dessine ici bien nettement la position du Seigneur (vers. 17 et suiv.) : le temps devait ve-

nir où Jésus ferait éclater le jugement en victoire ; mais en attendant il ne sortait pas d'une position d'humilité parfaite, dans laquelle la grâce et la vérité pouvaient se faire valoir à ceux qui les goûtaient et qui en avaient besoin. Dans l'exercice de cette grâce et dans son témoignage à la vérité, Jésus n'élevait point une voix, ne faisait aucun bruit qui faussât ce caractère d'humiliation, ni qui attirât l'attention des hommes et qui pût ainsi mettre obstacle à sa véritable œuvre, ou même faire soupçonner en lui la recherche de soi-même. Cependant l'Esprit de l'Éternel était sur lui comme étant le bien aimé de Dieu, celui en qui Dieu avait mis son affection ; et il annonçait le jugement aux Gentils, et les Gentils mettaient leur confiance en son nom.

On voit combien toutes les paroles du prophète s'appliquaient dans ce moment-là, à Jésus qui se tenant sur la réserve avec les Juifs, ne cherchant point à contenter leurs désirs charnels, était satisfait d'être dans l'ombre, si Dieu son Père était glorifié. Il glorifiait lui-même son Père parfaitement sur la terre en faisant du bien ; il devait bientôt être annoncé aux Gentils, soit dans l'exécution du jugement de Dieu, soit en se présentant à eux comme l'objet de leur

confiance (vers. 17-21). Ce passage d'Esaië XLII est placé ici par le S^t-Esprit pour dessiner clairement la position du Seigneur, avant que soient ouvertes devant nos yeux les nouvelles scènes que son rejet nous prépare.

Après avoir guéri les troupes, le Seigneur chasse un démon hors d'un homme aveugle et muet (vers. 22 et suiv.). Quel triste état que celui de cet homme; et c'était pourtant le vrai tableau de l'état d'Israël vis-à-vis de Dieu. Le peuple en admiration devant cette guérison, s'écrie : celui-ci n'est-il pas le fils de David? mais les *religieux* d'entr'eux, les pharisiens, entendant cela, jaloux du Seigneur et hostiles au témoignage de Dieu, déclarent que c'est par Béalzebul que Jésus chasse les démons. Ils scellent ainsi leur état, et se placent sous le jugement définitif de Dieu. Jésus démontre l'absurdité de leur accusation, leur disant que Satan ne détruirait pas son propre royaume, et que d'ailleurs leurs propres enfants, qui prétendaient chasser les démons, jugeraient leur iniquité. Si donc ce n'était pas par Béalzebul que Jésus chassait les démons (et les pharisiens admettaient que les démons avaient été chassés), c'était l'Esprit de Dieu qui opérait, et le royaume de Dieu était au milieu d'eux. Celui qui était

entré dans la maison de l'homme fort pour piller ses biens avait dû le lier auparavant (vers. 29).

La présence de Jésus mettait tout à l'épreuve; tout se concentrait en Lui, de la part de Dieu. Sa présence mettait en évidence que comme lors du déluge le monde était plongé dans le péché, tout ce qui était devant les yeux de Dieu ici-bas, tout ce que Dieu reconnaissait, et qui était dans ce monde de sa part, c'était Jésus seul. Lui ne pouvait rien trouver qui fut de Dieu; on devait venir à Lui, car Lui était de Dieu, seule ressource qui comme l'arche remplaçait la création déchuée. Emmanuel lui-même était là! Celui qui n'était pas avec *Lui* était contre lui; celui qui ne rassemblerait pas avec *Lui* disperserait (vers. 30); tout maintenant dépendait de lui seul. Il supporterait toute incrédulité à l'égard de sa personne: la grâce pouvait ôter cette incrédulité, Jésus pouvait pardonner tout péché; mais parler contre le S'-Esprit et le blasphémer, c'est-à-dire *reconnaître* l'exercice d'une puissance qui est celle de Dieu, et l'attribuer à Satan, cela ne pourrait être pardonné. Les pharisiens admettaient que le démon était chassé (vers. 24); et ce n'était qu'avec malice et de propos délibéré, avec la haine contre Dieu

et les yeux ouverts, qu'ils attribuaient cette puissance à Satan. Et pour ce blasphème, il n'y avait de pardon ni dans le siècle de la loi, ni dans celui du Messie. Le sort de ceux qui blasphémaient ainsi contre le S'-Esprit était décidé : c'est ce que le Seigneur leur fait comprendre. On reconnaissait l'arbre à son fruit, et ce fruit était essentiellement mauvais ; ceux à qui le Seigneur s'adressait, étaient une race de vipères ; Jean leur en avait dit autant ; leurs paroles les condamnaient (vers. 31-37).

Sur ces entrefaites des scribes et des pharisiens demandent un signe (vers. 38 et suiv.). Ce n'était que la méchanceté qui les poussait, car ils avaient vu assez de miracles ; et c'était provoquer l'incrédulité des autres. La demande des scribes et des pharisiens donne au Sauveur l'occasion de prononcer le jugement de cette méchante génération à qui il ne serait donné d'autre signe que celui de Jonas. Comme Jonas était resté trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson, ainsi le Fils de l'homme resterait trois jours et trois nuits au sein de la terre ; mais au jour du jugement les gens de Ninive condamneraient cette génération par leur conduite, car ils s'étaient repentis à la prédication de Jonas et celui qui était plus

grand que Jonas était là ! La reine du Midi aussi rendrait le même témoignage que ceux de Ninive contre cette génération perverse. Le cœur de la reine , attiré par le bruit de la sagesse de Salomon , l'avait conduite auprès de Salomon depuis les bouts de la terre, et celui qui était plus grand que Salomon était là ! Ces pauvres Gentils ignorants comprenaient mieux la sagesse de Dieu, et de sa parole, ou celle du prophète, ou celle du roi, que le peuple son affection, lors même que le grand roi et prophète fut là. Et c'est ici le jugement contre cette génération : le mauvais esprit (l'esprit d'idolâtrie) qui était sorti du peuple , ne trouvait pas de repos loin d'Israël , d'Israël, hélas , sa vraie maison , tandis qu'il aurait dû être celle de Dieu. Ce mauvais Esprit reviendrait avec sept esprits pires que lui ; ils trouveraient la maison vide, balayée, parée; ils y entreraient , et son dernier état serait pire que le premier (vers. 45).

Quel jugement solennel que celui-ci sur ce peuple ! Voir ceux au milieu desquels Jéhovah avait marché devenir la demeure du démon , d'une surabondance de démons ! Car il n'y a pas seulement sept démons, nombre complet , mais le mauvais esprit revient avec sept autres

esprits qui pousseraient le peuple à toute folie contre Dieu et contre ceux qui honoreraient Dieu; et ce n'est pas seulement le peuple qui serait ainsi poussé à sa propre destruction, mais celui-là aussi qui entraînerait le peuple dans la misérable idolâtrie à laquelle il avait échappé depuis le retour de la captivité de Babylone.

Jésus rompt publiquement les liens qui subsistent naturellement entre lui et le peuple, (vers. 46-50) en n'acceptant comme siens que ceux qui étaient formés par la Parole de Dieu, manifestés dans l'accomplissement de la volonté de son Père qui était aux cieux. Les parents qu'il reconnaissait étaient ceux qui étaient formés d'après le modèle du sermon sur la montagne. Ses actes et ses paroles, à dater de ce moment, rendent témoignage à l'œuvre nouvelle qu'il faisait réellement sur la terre. Il quitte la maison et s'assied au bord du lac; il prend une nouvelle position en dehors d'Israël pour annoncer à la multitude ce qui était réellement son œuvre. « Un semeur sortit pour semer. »

Chapitre XIII. Le Seigneur ne pense plus à chercher du fruit dans sa vigne. Il avait dû, selon les relations de Dieu avec Israël, chercher

ce fruit; mais le vrai service de Jésus, lui-même le savait bien, était non pas de trouver du fruit parmi les hommes, mais d'apporter à l'homme ce qui pouvait *produire* du fruit.

Il est important de remarquer que le Seigneur parle, dans la parabole du semeur, de l'effet évident et extérieur produit par son œuvre de semeur. La seule occasion où il exprime son jugement quant à la cause intérieure du résultat, c'est lorsqu'il parle de ceux qui n'ont pas de racine en eux-mêmes; et ici même il se borne à énoncer le fait. Les doctrines relatives à l'opération divine nécessaire pour avoir du fruit, ne sont pas traitées ici; c'est le semeur qui est en scène, et la récolte qui de fait est le résultat de son œuvre: la récolte, et non ce qui fait germer la semence dans la terre. Dans chacun des cas cités par le Seigneur, sauf le premier, un certain effet est produit.

Le Seigneur donc nous est présenté ici commençant une œuvre indépendante de toute relation précédente de Dieu avec les hommes, apportant avec lui la semence de la Parole qu'il sème dans les cœurs par son ministère. Là où cette Parole demeure, là où elle est comprise, où elle n'est ni étouffée, ni desséchée, elle produit des fruits pour la gloire du Seigneur et

pour le bonheur et le profit de l'homme qui porte du fruit.

Au verset 11 le Seigneur montre pourquoi il parle énigmatiquement à la foule; il fait la distinction entre le résidu et la nation elle-même. Celle-ci était sous le jugement d'aveuglement prononcé par le prophète Esaïe, et rappelé aux vers. 8-9; mais heureux les yeux des disciples qui voyaient l'Emmanuel, le Messie, objet des vœux et des désirs de tant de prophètes et d'hommes justes!

J'ajouterai ici quelques remarques sur le caractère des personnes dont le Seigneur parle dans la parabole qui nous occupe. Lorsque la Parole est semée sur le cœur, sans que le cœur la comprenne; lorsqu'elle ne produit aucune relation d'intelligence, de sentiment ou de communion avec Dieu, l'Ennemi l'ôte, la Parole ne reste pas sur le cœur. Celui qui l'a entendue n'en est pas moins coupable, car elle avait été semée sur le cœur et adaptée à tous les besoins, à la nature, et à l'état de l'homme.

Ensuite la réception de la Parole dont il est question au vers. 20 : « celui qui écoute la parole et qui la reçoit aussitôt avec joie », tend plutôt à démontrer que le cœur ne gardera pas la Parole, car dans ce cas il n'est guère pro-

bable que la conscience soit atteinte. Une conscience atteinte par la Parole rend l'homme sérieux, il se voit devant Dieu; par conséquent il en est rendu toujours sérieux, quelque soit l'attrait de la grâce de Dieu, ou l'espoir qu'inspire sa bonté. Si la conscience n'a pas été atteinte, il n'y a pas de racine, la Parole a été reçue pour la joie qu'elle donne au cœur; lorsqu'elle amène la tribulation, on l'abandonne.

Hélas! l'histoire de chaque jour est la meilleure et triste explication de la troisième classe! Il n'y a pas mauvaise volonté, il y a stérilité.

La vraie intelligence de la Parole n'est affirmée que de ceux qui produisent du fruit. La vraie intelligence de la Parole place une âme en rapport avec Dieu, car la Parole révèle Dieu, exprime ce qu'il est. Si je la comprends je le connais; et la vraie connaissance de Dieu c'est-à-dire du Père et de son fils Jésus, est la vie éternelle. Or quel que soit le degré de lumière, c'est toujours de Dieu ainsi révélé, dont la Parole semée par Jésus, donne la connaissance; et ainsi engendrés de la Parole, nous produisons dans ce monde, en diverses mesures, les fruits de la vie de Dieu. Il s'agit de l'effet produit « dans ce monde » par les semences de la vérité apportée par Jésus, et non

du ciel , ni de ce que Dieu fait dans le cœur, pour que la semence porte du fruit.

La parabole du semeur ne parle pas du royaume, mais du grand principe élémentaire du service de Christ dans l'universalité de son application.

Dans les six paraboles suivantes nous trouvons des similitudes du royaume ; et nous avons à nous souvenir que ce royaume est celui qui s'établit par le rejet du roi ; il a par conséquent un caractère particulier, c'est-à-dire, celui qu'il revêt pendant l'absence du roi. Puis dans l'explication de la première de ces paraboles nous trouvons quel est l'effet du retour du roi dans son royaume. Les trois premières de ces six paraboles nous présentent le royaume dans ses formes extérieures dans le monde ; elles sont adressées à la foule. Les trois dernières nous présentent le royaume suivant l'estimation qu'en fait le S^t-Esprit selon la vérité du caractère de ce royaume au point de vue de Dieu ; aussi sont-elles adressées aux disciples seuls. L'établissement public du royaume selon la justice et la puissance de Dieu , est aussi annoncé aux disciples dans l'explication de la parabole de l'ivraie.

Considérons premièrement la forme exté-

rieure que ce royaume, publiquement annoncé à la foule, devait prendre. Le roi, c'est-à-dire le Seigneur Jésus, était rejeté sur la terre; les Juifs s'étaient jugés en le rejetant; et la parole était employée pour accomplir l'œuvre de celui que le Père avait envoyé. Le Seigneur faisait connaître aussi qu'il établissait le royaume non par sa puissance, exercée en justice et en jugement, mais en rendant témoignage du royaume aux cœurs des hommes; le Seigneur faisait connaître que le royaume maintenant prenait un caractère se rattachant à la responsabilité de l'homme et à l'effet qui se produisait lorsque la parole de lumière était semée sur la terre, adressée aux cœurs des hommes et laissée comme système de vérité à leur fidélité et à leurs soins, Dieu prenant soin cependant toujours de conserver les siens et la vérité elle-même. Ces soins souverains de Dieu pour la conservation des siens et de la vérité ne font pas le sujet des paraboles qui nous occupent; je les mentionne pour ne pas laisser supposer que tout l'effet de l'œuvre du semeur dépendait absolument de l'homme. Dans ce cas, hélas, tout aurait été perdu.

La parabole de l'ivraie est la première dans l'ordre (vers. 24-30). Elle nous donne une

idée générale de l'effet des semailles quant au royaume, ou plutôt ce qui est résulté de ce que le royaume ici-bas a été confié pour le moment aux mains des hommes. Ce résultat a été que le royaume ici-bas n'a plus présenté, comme ensemble l'apparence d'une œuvre du Seigneur lui-même. Le Seigneur, lui, ne sème pas de l'ivraie; mais par la négligence et par l'infidélité des hommes, l'Ennemi a trouvé le moyen de semer cette ivraie. Remarquez que «l'ivraie» ne désigne ni les païens, ni les Juifs, mais du mal fait au milieu des chrétiens par Satan, par les mauvaises doctrines, par les mauvais docteurs et leurs sectateurs. Si Christ a semé, Satan, pendant que les hommes dormaient, a semé aussi: il y a eu des judaïsants, des philosophes, il y a eu des hérétiques qui tenaient des uns et des autres, ou qui s'opposaient à la vérité de l'Ancien Testament. Cependant Christ n'avait semé que du bon grain. Mais faudra-t-il arracher l'ivraie? car l'état du royaume dans ce monde pendant l'absence de Christ, dépend de la réponse à cette question, et elle sert à mettre au clair cet état. Or il y avait plus d'incapacité encore pour porter remède à l'introduction du mal, que pour prévenir ce mal qui était irrémédiable jusqu'à l'œuvre du roi dans

le temps de la moisson. Le royaume des cieux *sur la terre*, tel qu'il est entre les mains des hommes, ce royaume doit rester un système mélangé. Les hérétiques, les faux frères s'y trouvent, ainsi que le fruit de l'œuvre du Seigneur ; et cet état est un témoignage de l'incapacité de l'homme pour conserver ce qui est bon et pur.

L'expression, « au temps de la moisson », que nous trouvons au vers. 30, désigne l'espace de temps, dans lequel s'accomplissent les événements qui se rapportent à la moisson. Le Seigneur dit que c'est au temps de la moisson qu'il s'occupera premièrement (dans sa providence) de l'ivraie ; je dis « dans sa providence », car le Seigneur emploie les anges à ce service. L'ivraie sera liée en faisceau, prête à être brûlée. Comme nous l'avons dit, il est question dans cette parabole des choses extérieures du christianisme dans ce monde, de la corruption au milieu de la chrétienté, ou de la corruption qui y a pris naissance, ainsi que des actes préparatoires du jugement qui l'arrache. Les serviteurs ne sont pas capables de le faire ; le mélange que leur infirmité et leur négligence ont occasionné, ferait qu'en ôtant l'ivraie, ils arracheraient du bon grain ; il ne leur manque pas seu-

lement le discernement, mais encore la distinction pratique, s'ils venaient à mettre leur dessein à exécution. Une fois là; ils n'ont rien à faire avec l'ivraie; quant à sa présence dans ce monde, dans la chrétienté; le soin d'en purifier la chrétienté n'est pas de leur ressort. C'est là une œuvre de jugement sur ce qui n'est pas de Dieu, une œuvre qui appartient à celui qui sait l'exécuter selon la perfection d'une connaissance qui sait tout, et d'une puissance à laquelle rien n'échappe. Lui saura de deux hommes qui seront dans un même lit, en prendre un, et laisser l'autre (Luc XVII, 34). L'exécution du jugement sur les méchants dans ce monde n'est donc pas la part des serviteurs * de Christ. Le Seigneur accomplira ce jugement par les anges de sa puissance; ensuite il cache le bon grain dans son grenier. Le blé n'est pas lié en faisceaux, mais il est assemblé tout entier dans le grenier; le Seigneur le prend tout à lui. Voilà ce que dans la parabole de l'ivraie et du bon grain nous apprenons sur le sujet de cette partie de notre chapitre, sur l'apparence extérieure du royaume ici-bas; quoique

* (Note.) Je parle ici de ceux qui auront été ses serviteurs pendant son absence; car les anges sont ses serviteurs, ainsi que les saints du siècle à venir.

ce ne soit pas tout ce que cette parabole nous enseigne.

Pendant l'absence de Jésus, l'ensemble de l'effet de ce qu'il a semé sera gâté par l'œuvre de l'Ennemi qui avait semé aussi; mais à la fin le Seigneur liera en faisceau l'ivraie, tout ce que l'Ennemi a fait, c'est-à-dire la préparera dans ce monde pour le jugement; et puis il enlèvera l'Eglise. Ainsi se termine la scène, *ici-bas*, qui tient à son absence. Le jugement n'est pas encore exécuté; et avant d'en parler le Seigneur donne d'autres tableaux des formes que prendra le royaume pendant son absence.

Ce qui avait été semé comme un grain de senevé devient « un grand arbre » (vers. 31-32), expression qui est le symbole d'une grande puissance sur la terre. L'Assyrien, Pharaon, Nébuchadnezzar, nous sont présentés comme de grands arbres dans la Parole (Voyez Ezéch. XXXI, 3 et suiv.; XVII, 23-24; Dan. IV, 10 et suiv.). Telle devait être la forme du royaume qui commençait en petitesse par la Parole, semée par le Seigneur et plus tard par les siens; l'effet produit par cette semence devait revêtir peu à peu la forme d'une grande puissance qui serait en évidence sur la terre, et sous laquelle on viendrait s'abriter comme les oi-

seaux sous un arbre. C'est bien là ce qui est arrivé. Ensuite (vers. 33 et suiv.) non seulement ce serait une grande puissance sur la terre, mais le royaume aurait le caractère d'un système de doctrine et d'une profession de foi pratique et générale qui embrasserait tout le monde sur lequel son influence s'exercerait. La masse entière de la pâte serait levée. Je n'insiste pas ici sur le fait que le mot *levain* est toujours employé dans les Ecritures dans une acception mauvaise. Le S'-Esprit veut nous faire comprendre par cette expression qu'il ne s'agit pas de la puissance régénératrice de la Parole dans le cœur d'un individu qui par elle revient à Dieu ; qu'il ne s'agit pas non plus simplement d'une puissance agissant par la force extérieure, comme Pharaon, Nébuchadnezzer et les autres grands arbres de l'Écriture ; mais bien qu'il s'agit d'un système de doctrine qui, pénétrant partout, caractérisera la masse de la pâte. Ce n'est pas la foi proprement dite, ni la vie ; mais une religion : c'est la chrétienté. La profession d'une doctrine dans des cœurs qui ne supportent pas Dieu, ni la vérité, se lie toujours à l'état de corruption de la doctrine elle-même.

La parabole du levain termine les communications du Seigneur à la multitude. Tout main-

tenant est présenté aux troupes en parabole, car elles ne le recevaient pas, lui, leur roi; et il parlait des choses qui supposaient son rejet, et un caractère du royaume inconnu aux révélations de l'Ancien Testament. Ces révélations supposaient, ou bien le royaume en puissance, ou bien un petit résidu dans un état de souffrance au milieu des méchants et des incrédules qui n'accomplissaient pas la loi et n'écoutaient ni les prophètes, ni Christ : un résidu acceptant la parole du roi prophète qui avait été rejeté.

Après la parabole du levain, Jésus ne demeure plus avec la foule au bord de la mer; ce lieu propre à la position dans laquelle il se trouvait vis-à-vis du peuple après le témoignage rendu à la fin du chapitre XIII, et où il était venu en quittant la maison (XIII, 1). Maintenant Jésus entre dans la maison (vers. 36); et là dans l'intimité, avec les disciples seuls, il révèle le vrai caractère, le but du royaume des cieux, et le résultat de ce qui s'y faisait; il montre ce qui serait fait pour tout purifier sur la terre, lorsque l'histoire extérieure du royaume, pendant son absence, serait déjà terminée. La Parole nous expose ainsi ce qui caractérise le royaume pour l'homme spirituel, ce que celui-ci reçoit comme la vraie pensée de Dieu.

dans ce royaume, et le jugement qui ôtera du royaume ce qui lui était contraire; elle nous révèle l'exercice de puissance qui rendait le royaume extérieurement selon le cœur de Dieu.

Nous avons vu l'histoire extérieure du royaume finir avec ces deux choses : l'ivraie liée en faisceau sur la terre, prête à être brûlée, et le bon grain caché dans le grenier. L'explication de la parabole de l'ivraie du champ reprend historiquement le royaume à cette époque là; seulement le Seigneur fait comprendre et distinguer les diverses parties du mélange de l'ivraie et du grain, en attribuant chaque partie de ce mélange à son vrai auteur. Le champ est le *monde*. Il est clair que ce n'est pas dans l'Eglise que le Seigneur a commencé à semer; elle n'existait pas; aussi distingue-t-il ici Israël, du monde, et c'est de ce dernier qu'il parle. Il cherchait du « fruit en Israël »; il sème « dans le monde », parce que Israël après tous ses soins ne rapportait pas de fruit. Le champ c'est le monde. La Parole a été semée pour l'établissement du royaume par des semailles, au lieu d'un établissement de ce royaume par la puissance du roi. La bonne semence ce sont les enfants du royaume; ils appartenaient réellement au royaume selon

Dieu ; ils en sont les héritiers , tandis que les Juifs ne l'étaient plus, et qu'on ne devenait plus héritier par la naissance selon la chair : on devient enfant du royaume par la Parole. Or au milieu de ces enfants du royaume , pour gâter l'œuvre du Seigneur, l'ennemi introduit toutes sortes de personnes , fruits des doctrines qu'il avait semées au milieu de ceux qui étaient nés de la vérité. C'est là l'œuvre de Satan là où la doctrine de Christ a été introduite.

« La moisson c'est la fin du siècle » (la fin, non seulement le moment qui termine, mais les actes qui accomplissent les desseins de Dieu en le terminant (« *sunteleia* ») et les moissonneurs sont les anges » (vers. 39). On remarquera ici que le Seigneur n'explique pas historiquement ce qui s'est passé pendant le temps que l'œuvre dont nous venons de parler s'est accomplie ; mais il explique les termes qu'il a employés pour introduire le dénouement lorsque la moisson est arrivée. L'accomplissement de ce qui est historique dans la parabole est supposé ; et le Seigneur passe outre, pour donner à ses disciples le grand résultat en jugement de tout ce qui avait été fait, de tout ce qui avait produit l'état du royaume connu comme la chrétienté , en dehors du royaume

lui-même tel qu'il était pendant son absence en haut. Le bon grain , c'est-à-dire l'Eglise , est dans le grenier , et l'ivraie en faisceau sur la terre. Or le Fils de l'homme prendra tout ce qui constitue ces faisceaux, tout ce qui offense Dieu dans le royaume, et le jettera dans la fournaise où sont les pleurs et les grincements de dents (vers. 40-42). A la suite de ce jugement les justes brilleront dans le royaume de leur père, comme luit le vrai soleil de ce jour de gloire du siècle à venir (vers. 43). Christ aura reçu le royaume du Père, le royaume dont ceux-là étaient les enfants ; et ils y brilleront avec lui.

Ainsi pour la foule, le Seigneur expose le résultat sur la terre des semailles divines et des machinations de l'Ennemi. Il présente le royaume sous cet aspect ; puis, l'ivraie liée en faisceau , les liaisons des méchants entr'eux, en dehors de leur ordre naturel sur la surface du champ, et l'enlèvement de l'Eglise. Mais pour les disciples, pour les siens, le Seigneur s'explique autant que cela était nécessaire pour rendre clairs et sûrs aux siens les termes de la parabole. Ensuite vient le jugement, par le Fils de l'homme , des méchants qui sont jetés dans le feu ; la manifestation des justes dans la

gloire. Ces derniers évènements s'accomplissent lorsque le Seigneur, s'étant déjà levé *, avait mis fin à la forme extérieure du royaume des cieux sur la terre, les méchants étant liés en faisceau et les saints enlevés en haut.

Le Seigneur après avoir donné ainsi, pour la pleine instruction de ses disciples, l'explication de l'histoire publique du royaume et le résultat, en jugement et en gloire, de ses propres voies, il leur communique les pensées de Dieu à l'égard de ce qui se passait sur la terre pendant que les évènements extérieurs et terrestres du royaume se développaient ; il leur communique ce que l'homme spirituel devait y discerner. Le royaume des cieux était pour lui, pour celui qui avait l'intelligence du but du Seigneur, comme un trésor caché dans un champ (vers. 44). Un homme trouve le trésor, et il achète le champ pour posséder ce trésor. Le champ n'était pas son but, mais le trésor est dans ce champ ; et ainsi Christ a acquis le monde ; il le

* (Note.) Le Seigneur s'assied à la droite de Dieu jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour le marchepied de ses pieds. Or il vient pour recevoir les siens (Jean XIV) ; et le bon grain étant déjà dans le grenier, il a dû se lever pour les recevoir, et la forme extérieure du royaume selon la parabole se terminer.

possède de droit ; son but est le trésor qui est caché dans ce monde ; et le trésor ce sont les siens, toute la gloire de la rédemption qui se rattache à eux, en un mot l'Eglise, envisagée non pas dans sa beauté morale et dans un certain sens divine, mais comme objet spécial des désirs et du sacrifice du Seigneur, comme ce que son cœur avait trouvé dans ce monde selon les conseils et les pensées de Dieu.

Dans cette parabole il s'agit du puissant attrait de cette chose nouvelle pour celui qui l'a trouvée, attrait qui l'engage à acheter le champ où est caché le trésor, ce lieu et tout ce qui en dépend, pour posséder ce qui s'y trouve et qui l'attire. Les Juifs n'étaient pas une chose nouvelle ; le monde n'avait point d'attrait pour Christ ; mais ce nouveau trésor engageait celui qui en avait fait la découverte, à se défaire de tout pour l'obtenir. En effet Christ a tout quitté ; non-seulement il s'est anéanti pour nous racheter, mais il a renoncé à tout ce qui lui appartenait comme homme, comme Messie sur la terre ; il a renoncé à ses promesses, à ses droits royaux, à sa vie, pour prendre le monde qui cachait le trésor, le peuple de son affection.

La même idée, mais modifiée par d'autres, se retrouve dans la parabole de la perle de grand

prix (vers. 45-46). Un homme cherchait de belles perles ; il savait ce que c'était que de belles perles ; il avait le goût, le discernement, la connaissance de ce qu'il cherchait. C'est la beauté bien connue de la chose qui l'engage dans cette recherche. Quand il a trouvé une perle qui répond à ses pensées , il sait qu'il vaut la peine de tout vendre pour la posséder ; la perle a ce prix à ses yeux à lui qui sait *en* discerner la valeur ; aussi il achète la perle seule, rien avec elle. Ainsi Christ a trouvé *dans* l'Eglise , vue à part, une beauté, et à cause de cette beauté, un prix en vue duquel il a tout abandonné. C'est précisément ce qui a lieu à l'égard du royaume. L'état de l'homme, des Juifs même, était tel, que pour la gloire de Dieu il fallait tout abandonner pour posséder cette chose nouvelle ; car rien ne se trouvait dans l'homme que Christ pût prendre à lui. Non-seulement Christ trouve sa joie à tout vendre pour posséder cette chose nouvelle ; mais ce que son cœur cherche, ce qu'il ne trouve nulle part ailleurs, il l'a trouvé dans ce que Dieu lui a donné, dans le royaume. Christ n'a pas acheté d'autres perles ; rien ne l'a engagé à se défaire de ce qu'il avait, jusqu'à ce qu'il ait trouvé celle-ci ; mais en la voyant, il est décidé à tout

abandonner pour elle. Le prix qu'elle a, à ses yeux qui savent juger et qui cherchent avec discernement, le décide.

Je ne veux pas dire par là que le même principe ne s'applique pas à la conduite des enfants du royaume. Quand on a trouvé la perle de grand prix, quand on a trouvé ce que c'est que d'être enfant du royaume, on quitte tout pour en jouir ; on veut être de la perle de grand prix ; mais on n'achètera pas le champ (quelque chose qui n'est pas le trésor mais qui le renferme) pour avoir le trésor lui-même ; on est bien loin de chercher de belles perles, avant d'avoir trouvé celle de grand prix. Aussi les paraboles du trésor et de la perle, dans toute leur portée, ne s'appliquent qu'à Christ. Le but des paraboles, et de celles-ci en particulier, est de faire ressortir le contraste entre ce qui se faisait alors et l'état de choses qui avait précédé, savoir les rapports du Sauveur avec les Juifs.

Il nous reste encore à examiner l'une des sept paraboles de ce chapitre : celle du filet jeté dans la mer (vers. 47-50). Dans cette parabole les pêcheurs qui ont jeté le filet, le tirent dehors : il n'y a aucun changement de personnes dans la parabole elle-même quant à

ceux qui travaillent. Les personnes qui ont jeté le filet le tirent en haut sur le rivage, et font le triage en mettant les bons poissons dans des vaisseaux, ne s'occupant pas davantage des mauvais poissons. Placer les bons poissons dans des vaisseaux, c'est l'ouvrage de ceux qui ont tiré le filet; et ce travail ne se fait que lorsque le poisson est sur le rivage. Les pêcheurs font le triage, mais ils ne sont occupés que des bons poissons; ils connaissent les bons poissons; avoir de bons poissons est leur affaire; ils travaillent dans ce but. Sans doute d'autres poissons entrent dans le filet et y sont retenus avec les bons; mais ils ne sont pas de bons poissons pour cela. Les pêcheurs connaissent les bons poissons; ils n'ont pas à s'occuper d'autre chose. Tous les poissons ne sont pas bons; les bons sont mis à part; les autres sont laissés de côté. Cet acte des pêcheurs fait partie de l'histoire même du royaume des cieux: il n'y est pas question du jugement sur les méchants; ils sont laissés de côté lorsque les pêcheurs rassemblent les bons dans des vaisseaux. Être mis à part, être jetés dehors n'est le sort final, ni des bons, ni des méchants. Le sort final des uns n'est pas d'être mis à part sur le rivage, ni celui des autres d'être laissés là seulement; et

le jugement final des méchants ne se fait pas par la séparation des bons d'avec la masse, mais par la séparation des méchants d'avec les bons avec lesquels ils se trouvent entremêlés. Ceci aura lieu plus tard, à la venue du Fils de l'homme.

Ainsi le filet de l'Évangile a été jeté dans la mer des peuples, et a renfermé des hommes de toute sorte. Après ce rassemblement général qui a rempli le filet, les ouvriers du Seigneur, en s'occupant des bons, les rassemblent en un, les séparant des méchants. Il faut remarquer que ce rassemblement n'est pas le rassemblement primitif de l'Église, mais une similitude du royaume et qu'il s'agit ici du caractère que prend le royaume lorsque l'Évangile a rassemblé une masse de bons et de mauvais. A la fin, lorsque le filet a été tiré ramassant toutes sortes de poissons, les bons sont mis à part, parce qu'ils sont précieux; les autres sont laissés. Les bons sont réunis en divers vaisseaux : les saints sont réunis, non pas par les anges, mais par l'œuvre des pêcheurs, de ceux qui ont travaillé au nom du Seigneur.

L'exécution du jugement est une toute autre chose : les ouvriers, ceux qui ont travaillé au nom du Seigneur, n'ont rien à y faire. A la fin

du siècle les anges sortiront et sépareront les méchants d'avec les justes, et les jetteront dans la fournaise où il y a des pleurs et des grincements de dents (vers. 49-50). Il n'est rien dit ici des justes : aussi n'est-ce pas l'affaire des anges de mettre les justes dans les vaisseaux , mais celle des pêcheurs. Le Seigneur avait donné dans la parabole de l'ivraie le résultat public du témoignage du royaume pendant l'absence du roi , soit pendant l'existence de ce témoignage, soit après, lorsque les voies de Dieu en jugement sont manifestées. Cela n'est pas répété ici ; mais l'œuvre qui doit être faite à l'égard des justes lorsque le filet est plein, est ajoutée ; et le sort des méchants est donné une seconde fois pour distinguer l'œuvre qui se fait à leur égard d'avec celle qui s'opère par le moyen des pêcheurs rassemblant les bons en divers vaisseaux : encore ce sort des méchants est-il présenté sous un autre point de vue que précédemment. Dans la parabole de l'ivraie , c'est le jugement absolu et final qui détruit et consume ce qui reste sur le champ et qui avait été déjà rassemblé et séparé providentiellement du bon grain : les anges sont envoyés à la fin non pour séparer les méchants, mais pour les jeter dans le feu , purifiant ainsi le royaume.

Il s'agit donc , dans cette parabole , de la purification du royaume par l'excision des méchants déjà liés en faisceaux. Dans la parabole des poissons , le triage même se fait ; on sépare sur la terre les méchants d'avec les justes dans un triage qui sera accompli après l'enlèvement de ceux-ci : il y aura des justes sur la terre , et les méchants seront séparés d'avec eux. L'instruction pratique de cette parabole c'est la séparation des bons d'avec les mauvais, et le rassemblement en un, quoiqu'en divers vaisseaux , de ces bons par l'œuvre des ouvriers du Seigneur. Cela s'accomplit dans des actes répétés ; et en différens lieux il y aura des bons réunis en un. Il s'agit d'une série d'actes, d'une œuvre particulière qui marque la fin de l'administration du témoignage du royaume ici-bas.

Les paraboles que nous venons de parcourir contiennent des choses vieilles et des choses nouvelles (vers. 51-52). La doctrine du royaume par exemple, était une doctrine bien connue ; mais que le royaume dût prendre les formes décrites par le Seigneur, qu'il dût embrasser tout le monde sans distinction, le peuple de Dieu tirant son existence non pas d'Abraham mais de la Parole : voilà ce qui était bien nou-

veau. Tout était de Dieu. Le scribe avait bien connaissance du royaume, mais il ignorait entièrement le caractère qu'il prendrait comme royaume des cieux planté par la Parole dans ce monde, ce dont tout dépend ici.

Le Seigneur ensuite (vers. 53 et suiv.) reprend ses travaux au milieu des Juifs. Ils ne voient en lui que le fils du charpentier, ils connaissaient sa famille selon la chair. Le royaume des cieux n'existait pas pour leurs yeux ; il était révélé dans d'autres cœurs qui recevaient la communication des pensées divines. Les Juifs ne voyaient pas au-delà des choses dont le cœur naturel pouvait s'apercevoir, et la bénédiction du Seigneur s'arrêtait devant leur incrédulité (vers. 58).

Chapitre XIV. Ici notre Évangile reprend la suite historique de ses révélations, de manière à faire ressortir l'esprit qui animait le peuple juif. Hérode aimant sa puissance terrestre et sa propre gloire plus que la soumission au témoignage de Dieu, et lié par une fausse pensée d'honneur plus que par sa conscience, quoiqu'il reconnût en bien des choses, à ce qu'il paraît, la force de la vérité, avait décapité le précurseur du Messie, Jean-Baptiste, déjà mis en prison pour l'avoir repris fidèlement du

péché dans lequel il vivait avec Hérodiad.

Jésus est sensible à la portée de cet acte qui lui est rapporté ; accomplissant avec Jean le témoignage de Dieu dans la congrégation, il se sentait lié avec Jean, de cœur et dans son œuvre, car la fidélité au milieu du mal, lie étroitement les cœurs ; et Jésus avait daigné prendre une place où il s'agissait de fidélité (Voyez Ps. XI, 9-10). Apprenant la mort de Jean, il se retire dans un lieu désert ; mais tout en s'éloignant de la multitude d'Israël qui commençait ainsi, dans la personne et par ce crime d'Hérode (XVII, 12), à agir ouvertement dans le rejet du témoignage de Dieu, Jésus ne cesse pas d'être le soutien de tous les besoins de cette multitude, et de rendre ainsi témoignage que celui qui pouvait pourvoir divinement à ses besoins était là au milieu d'elle. Car la foule qui sentait ses besoins et admirait la puissance de Jésus, si elle n'avait pas la foi, le suit néanmoins dans le désert ; et Jésus touché de compassion guérit tous leurs malades. Le soir ses disciples l'engagent à renvoyer la multitude pour qu'elle se pourvoie de vivres ; il s'y refuse et rend un témoignage remarquable à la présence de celui qui devait rassasier de pain les pauvres de son peuple (Ps. CXXXII) :

Jéhovah le Sauveur qui établissait le trône de David, était là dans la personne de celui qui en était l'héritier (vers. 13-21).

Je ne doute pas que les « douze » corbeilles du reste des pièces de pain, dont il est question ici, ne se rapportent au nombre qui désigne toujours dans les Écritures la perfection de la puissance administrative. Il est à remarquer que le Seigneur s'attend à ce que ses douze disciples sachent servir d'instrument pour accomplir ses actes de bénédiction et de puissance, qu'ils administrent sur le principe de sa puissance à lui les bénédictions du royaume. « Donnez-leur, vous-mêmes à manger » (vers. 16). Jésus a en vue ici la bénédiction du royaume de l'Éternel, et ses disciples, les douze, comme en étant les ministres ; mais ses paroles renferment un principe de toute importance : on y trouve l'effet produit par la foi en toute intervention de Dieu en grâce. La foi à cette intervention doit savoir user de la puissance qui y opère, pour agir selon l'ordre de l'économie où elle opère, pour agir selon l'intelligence que l'économie fournit à la foi et qui varie naturellement selon l'économie. Nous retrouverons ce principe ailleurs où ce sujet est plus développé. Les disciples voulaient ren-

voyer la foule, ne sachant pas se servir de la puissance de Jésus dont ils auraient dû savoir user en faveur d'Israël, selon la gloire de celui qui se trouvait au milieu de ce peuple.

En continuant nous voyons (vers. 22 et suiv.) le Seigneur monter sur une nacelle et donner congé aux troupes, démontrant ainsi que si celui, qui par ses actes, avec une patience parfaite, pouvait ainsi bénir Israël, était au milieu de son peuple, il n'en était pas moins séparé de ce peuple par suite de leur incrédulité. Jésus fait monter ses disciples à bord pour les faire traverser la mer, seuls, sans lui ; il renvoie lui-même le peuple, et monte sur la montagne pour être seul et prier pendant que la nacelle où sont les disciples est ballotée sur les flots de la mer agitée par un vent contraire. La scène qui nous est présentée ici est le tableau vivant de ce qui est arrivé aux disciples de Jésus. Dieu en effet a fait partir les siens, et les envoie traverser seuls la mer agitée du monde au devant d'une opposition avec laquelle ils ont de la peine à lutter ; pendant ce temps Jésus prie seul en haut, ayant renvoyé le peuple juif qui l'avait entouré pendant la période de sa présence ici-bas.

Outre le caractère général de ce départ des

disciples, ce passage nous présente particulièrement ce qui est arrivé au résidu juif. Mais Pierre en particulier, sortant de la nacelle, et s'avancant au devant de Jésus, dépasse comme figure, la position de ce résidu ; il présente cette foi qui abandonnant la commodité terrestre du navire, va à la rencontre de Jésus qui s'est révélé à elle. Pierre marche sur la mer : entreprise hardie, mais basée sur la parole de Jésus qui lui dit : « Viens » (vers. 29). Mais remarquez que cette marche de Pierre sur les eaux n'a d'autre fondement que ce qu'il a exprimé par « si c'est toi Seigneur » (vers. 28), d'autre fondement que Jésus lui-même. Aucun appui, aucune possibilité de marcher si Christ est perdu de vue ; tout dépend de lui ; pour marcher, il y a un moyen, connu dans la nacelle : la foi seule qui regarde à Jésus marche sur l'eau ; l'homme, en tant qu'homme, enfonce par le fait qu'il est dans une pareille position. Cette foi seule qui puise en Jésus la force qui se trouve en lui, cette foi qui partant imite Jésus, cette foi seule peut se soutenir sur les eaux ; et il est doux d'imiter Jésus : on est plus près de lui, plus semblable à lui. Pierre sur les eaux nous représente la vraie position de l'Eglise, en contraste avec le résidu dans

son caractère ordinaire. Jésus marche sur l'eau comme sur la terre ferme ; lui qui a fait et l'eau et la terre telles qu'elles sont, peut bien disposer de leurs qualités à son gré ; il permet les orages pour éprouver notre foi ; il marche au milieu d'eux comme dans le calme. D'ailleurs ce n'est pas l'orage qui fait enfoncer celui qui voudrait marcher sur l'eau ; il enfonce par le calme comme dans l'orage. Celui qui peut marcher sur les eaux, y marchera dans l'orage comme par le calme, sauf le manque de foi qui lui ferait oublier le Seigneur. Souvent en effet les circonstances nous font oublier Jésus, là où la foi devrait nous rendre capables de dominer ces circonstances en marchant par la foi en celui qui est au-dessus de toutes choses.

Cependant, Dieu en soit loué, Celui qui marche sur les eaux est là pour soutenir la foi et la marche chancelante du pauvre disciple : cette foi du moins avait amené Pierre assez près de Jésus pour que celui-ci lui tendit la main et le soutint. La faute de Pierre est qu'il regarda à la mer, à l'orage qui ne faisait rien après tout, au lieu de regarder à Jésus, toujours le même, marchant sur la mer agitée, ce que la foi de Pierre aurait dû remarquer. Toutefois le cri de la détresse du cœur de Pierre met en acti-

vité la puissance de Jésus, comme la foi de Pierre aurait dû le faire; seulement c'était à sa honte comme étant un témoignage de son manque de foi, au lieu d'être dans la puissance de la communion du Sauveur et en marchant comme lui.

Jésus, étant monté dans la nacelle, le vent cesse; et il en sera ainsi lorsque Jésus rejoindra le résidu de son peuple dans ce monde. Alors aussi Jésus sera adoré comme Fils de Dieu par tous ceux qui sont dans la barque avec le résidu d'Israël; et là de nouveau il exercera la puissance qui chassera de la terre tout le mal que Satan y a fait. Cette histoire du départ des disciples, cette histoire de Pierre, de la nacelle sur la mer et de son arrivée de l'autre côté, est un beau tableau de ce résultat du rejet de Jésus que l'Évangile de Matthieu nous a déjà fait connaître comme devant arriver au milieu du peuple juif.

Chapitre XV. Ce chapitre nous présente le contraste moral entre la doctrine de Jésus et celle des Juifs. Le système juif est moralement rejeté de Dieu; et quand je parle du système, je parle de l'état moral des Juifs, formulé en système par l'hypocrisie qui cherchait à cacher l'iniquité tout en l'augmentant aux yeux de

Dieu devant lequel ils se présentaient ; ils se servaient du nom de Dieu pour descendre , sous prétexte de piété , au-dessous des règles de la conscience naturelle. C'est quand il en est là , qu'un système religieux devient le grand instrument de la puissance de l'Ennemi , et plus particulièrement lorsque ce dont ce système porte encore le nom , a été institué de Dieu. Le jugement que prononce le Seigneur sur ce système d'hypocrisie en en montrant le résultat , savoir le rejet des Juifs , donne lieu à un enseignement qui va bien plus loin , et qui en sondant le cœur de l'homme et en jugeant l'homme d'après ce qui sort de lui , montre que son cœur est une source de toute iniquité : il fait voir ainsi que toute vraie moralité a sa base dans la conviction et la confession du péché , car sans cette conviction et cette confession , le cœur est toujours faux et se flatte vainement. Le Seigneur remonte à la source de toute moralité , de tout vrai rapport entre Dieu et l'homme ; sortant des relations spéciales et temporaires de la nation juive avec Dieu dans le gouvernement qu'il exerçait au milieu d'elle , il aborde la morale vraie , et partant de tous les temps. Les disciples n'observaient pas la tradition des anciens (vers. 1-2) et les pharisiens les en accu-

sent ; le Seigneur ne s'occupe pas de l'accusation des pharisiens , mais il en profite pour présenter à leur conscience cette vérité, que le jugement dont le rejet du Fils de Dieu était l'occasion se légitimait aussi sur le pied des relations déjà subsistantes entre Dieu et Israël.

Les scribes et les pharisiens annulaient le commandement de Dieu par leurs traditions, et cela en un point capital et duquel dépendait même toute bénédiction sur la terre pour les enfants d'Israël. Jésus (vers.8-9) leur expose par leurs propres ordonnances , la profonde hypocrisie, l'égoïsme et l'avarice de ceux qui prétendaient conduire la nation et former son cœur à la moralité et au culte de l'Éternel , de ceux dont Esaïe avait déjà prononcé le jugement. Ensuite il montre à la foule (vers. 10 et suiv.) que devant Dieu il s'agit de ce que l'homme est , de ce qui sort de son cœur, du dedans de lui ; et il signale les tristes flots qui sortent de cette source corrompue.

Ce qui scandalisait les justes de ce monde, ce qui était inintelligible même pour les disciples, c'était la simple vérité à l'égard du cœur de l'homme tel qu'il est connu de Dieu. Rien de si simple que la vérité lorsqu'elle est connue , rien de si difficile , de si obscur pour le cœur

de l'homme qui ne la possède pas ; car cet homme juge d'après ses propres pensées, et la vérité ne se trouve pas en elles. Ici Israël et la vraie morale sont mis en contraste, l'homme est placé dans sa juste responsabilité et sous son vrai jour devant Dieu.

Jésus sonde le cœur ; mais agissant en grâce, il agit selon le cœur de Dieu et le manifeste en sortant des termes conventionnels des relations de Dieu avec Israël. Il quitte les confins d'Israël et ses disputes avec les docteurs de Jérusalem, pour visiter les endroits les plus en dehors des privilèges qui se rattachaient à Jérusalem. Il se rend dans le pays de Tyr et de Sidon (vers. 21), de ces villes qu'il avait citées lui-même (chap. XI, 21), comme exemples de ce qui était le plus éloigné de la repentance, de ces villes qu'il avait mis sur le même rang que Sodome et Gomorrhe.

Une femme vient de ces contrées de Tyr et de Sidon (vers. 22 et suiv.) ; elle était de la race maudite, selon les principes qui distinguaient Israël (Deut. VII, 1-2) ; elle était des peuples de Canaan. Cette femme vient demander l'intervention de Jésus en faveur de sa fille possédée d'un démon. En s'adressant au Seigneur pour lui demander cette grâce, elle se

sert du titre que la foi reconnaissait au Seigneur dans sa relation avec les Juifs , elle l'appelle : « Fils de David ». Et ceci donne lieu à un entier développement de la position du Sauveur, en même temps que des conditions sous lesquelles l'homme pouvait espérer d'avoir part à l'effet de sa bonté.

Le Fils de David n'a rien à faire avec une Cananéenne ; il ne lui répond pas ; les disciples, eux, voudraient bien qu'on lui accordât sa demande pour se débarrasser d'elle, pour en finir avec son importunité. Le Seigneur leur répond qu'il n'est envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël (vers. 24). C'est ce qui était , en effet , quels que fussent les conseils de Dieu manifestés à l'occasion de son rejet (Voyez Esaïe XLIX). Il était envoyé à Israël, selon les promesses de Dieu ; en tant qu'envoyé de la sorte , il ne pouvait être en rapport avec d'autres ; la femme s'adressait à lui dans ce caractère. Jésus était ministre de la circoncision pour la vérité de Dieu pour accomplir les promesses faites aux pères (Rom. XV, 8).

La femme ne se rebute pas ; en termes plus simples, et partant plus vrais et plus à propos, selon l'expression plus naturelle de son cœur,

elle demande la miséricordieuse intervention de celui dans la puissance duquel elle mettait sa confiance. Le Seigneur lui répond qu'il ne convient pas de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens (vers. 26). C'était là en effet une réponse conforme à la vraie position du Seigneur en tant que venu à Israël ; les promesses étaient pour les enfants du royaume ; le fils de David en était le ministre : pouvait-il comme tel effacer la distinction du peuple de Dieu d'avec toutes les nations ?

Mais la foi qui puise sa force dans ce besoin pour lequel il n'y a aucune ressource que dans le Seigneur lui-même, cette foi accepte l'humiliation de sa position, et pense qu'auprès du Seigneur il doit y avoir de quoi rassasier la faim de celui qui n'a pas de droit. Qu'avait fait le Seigneur dans sa dureté apparente ? Il avait amené la pauvre femme au sentiment et à l'expression de sa vraie place devant Dieu, c'est-à-dire à la vérité quant à elle-même. Est-ce à dire que Dieu n'était pas aussi bon qu'elle pensait, pas aussi riche en miséricorde envers celui qui ne s'appuyait que sur cette miséricorde ? Dire cela c'eût été renier le caractère et la nature de Dieu dont Jésus était l'expression, la vérité, et le témoin sur

la terre ; c'eût été se renier lui-même, et le but de sa mission. Jésus ne pouvait pas dire que son Dieu n'avait pas même une miette pour cette femme, pour une âme qui se présentait ainsi à lui. Il répond de tout cœur : « Femme, ta foi est grande; qu'il te soit fait selon que tu désires » (verset 28). Dieu sort des limites étroites de son alliance avec les Juifs pour agir dans sa souveraine bonté, selon sa nature même ; il en sort pour être Dieu en bonté, et non pas seulement Jéhovah en Israël. Mais cette *bonté* s'exerce envers une âme amenée à reconnaître, en présence de cette bonté, qu'elle n'a aucun droit à en profiter ; c'était là que l'apparente dureté du Seigneur l'avait conduite ; elle recevait tout de la grâce, étant elle-même indigne de tout.

C'est ainsi, et seulement ainsi, que chaque âme obtient la bénédiction : il ne lui suffit pas d'avoir le sentiment de ses besoins, car la Cananéenne avait ce sentiment depuis le commencement, et c'est ce qui la fait venir à Jésus. Elle ne reconnaît pas seulement que le Seigneur Jésus peut répondre à ses besoins, car elle vient à lui en le reconnaissant : il faut en présence de la seule source de bénédictions, et tout en y étant (terrible position !) se trouver

amené à sentir qu'on n'a pas le droit d'en jouir. Alors tout est grâce ; Dieu peut agir selon sa propre bonté ; et il répond à tout souhait que le cœur peut former pour son bonheur.

Nous voyons donc ici Christ, « ministre de la circoncision pour la vérité de Dieu, afin d'accomplir les promesses faites aux pères, et afin que les Gentils glorifient Dieu pour sa miséricorde », ainsi qu'il est écrit : Rom. XV, 8-9. En même temps cette vérité que les Gentils ont glorifié Dieu pour sa miséricorde, expose le véritable état de l'homme et la pleine et parfaite grâce de Dieu. Dieu a donné aux Gentils de le glorifier de sa grâce, quelle qu'ait été d'ailleurs sa fidélité à ses promesses ; et sa sagesse a été manifestée ainsi d'une manière admirable. On voit combien l'introduction en cet endroit de l'histoire de la Cananéenne développe et met en évidence cette partie de notre évangile : savoir la grâce qui commence à franchir les étroites limites du Judaïsme, et à poindre en rapport avec les Gentils. Elle n'apparaît pas encore, il est vrai, comme dispensation publique, mais en montrant que puisque Dieu était là, il était impossible, si la foi saisissait ce qu'il était en lui-même, qu'il se reniât ou qu'il se retraignît à ces limites en contredisant sa nature et ses droits.

Le commencement du chapitre expose l'état moral des Juifs ; les voies de Jésus envers la Cananéenne montrent la fidélité de Dieu à ses promesses et la bénédiction enfin accordée, la pleine grâce de Dieu en rapport avec la manifestation du véritable état de l'homme, manifesté par la conscience, la grâce s'élevant au dessus de la malédiction qui pesait sur l'objet de cette grâce, s'élevant au dessus de tout, pour se frayer un chemin jusqu'au besoin que la foi lui présentait.

Maintenant le Seigneur se retire de la contrée de Tyr et de Sidon (vers. 29 et suiv.) et se rend en Galilée, contrée où il était en relation avec le résidu méprisé des Juifs. Ce n'est ici ni Sion, ni le temple, ni Jérusalem ; mais Jésus est avec les pauvres du troupeau, le peuple étant assis dans de profondes ténèbres (voyez Esaïe VIII, IX). Ici ses compassions suivent le pauvre résidu et s'exercent encore en sa faveur ; il renouvelle les preuves, non-seulement de ses compassions, mais aussi de la présence de celui qui rassasiait de pain les pauvres de son peuple ! Cependant en accomplissant ce miracle il n'agit pas selon cette puissance administrative qu'il pouvait confier aux siens (ainsi que nous le voyons dans

Matthieu XIV, 15-19) ; mais selon sa propre perfection, et en agissant lui-même. Il suffit pleinement au résidu de son peuple : on remporta du reste des pièces de pain sept corbeilles pleines (vers. 37) ; et sans qu'il soit arrivé d'autres circonstances, Jésus part.

Chapitre XVI. Ce chapitre révèle quelque chose de plus que la simple grâce de Dieu : il révèle les conseils de cette grâce, en montrant que les orgueilleux du peuple de Dieu sont rejetés, que Dieu les abhorre (Zach. XI) comme ils l'abhorrent. Ignorant, par la perversité de leur volonté, les signes merveilleux et bienfaisants de sa puissance qu'il accordait sans cesse aux pauvres qui le cherchaient, les pharisiens et les sadducéens, frappés cependant malgré eux de ce qui se manifestait en lui, incrédules de volonté et de cœur, demandent un signe du ciel. Le Seigneur leur reproche cette incrédu- lité en leur montrant que s'ils savaient bien distinguer les signes du temps (vers. 2-3), il y avait des signes bien autrement frappants du temps par lequel ils passaient. C'était la gé- nération adultère et perverse qui était devant lui, « et les laissant, il s'en alla » (vers. 4). Et quand ses disciples, oublieux et insensibles, furent venus au rivage de delà, Jésus les pré-

vient contre les ruses de ces subtils adversaires de la vérité et de celui que Dieu avait envoyé pour faire connaître cette vérité (vers. 5-12). Israël comme peuple est délaissé dans ses chefs. Ensuite Jésus questionne ses disciples sur ce que les hommes disent de lui (vers, 13 et suiv.) Toutes les pensées des hommes n'étaient que des opinions, c'est-à-dire de l'incertitude : une incertitude tenant à l'indifférence morale, à l'absence de ces besoins de l'âme, qui ne se reposent que dans la vérité, dans le Christ qu'on a trouvé. Puis Jésus demande aux disciples ce qu'ils disaient eux-mêmes de lui. Pierre, à qui le Père a daigné se révéler, déclare sa foi, en lui répondant qu'il était « le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Point d'incertitude ici, point d'opinion, mais l'effet puissant de la révélation, faite par le Père lui-même, de la personne du Seigneur, révélation faite au disciple qu'il avait élu pour jouir de ce privilège.

Ici ressort d'une manière remarquable l'état du peuple, non à l'égard de la loi comme dans le chapitre précédent, mais à l'égard du Christ qui lui avait été présenté, et en contraste avec la révélation de sa gloire à ses disciples.

Dans le chapitre XV, la grâce envers celui

qui n'a d'espoir que dans la grâce, est mise en contraste avec la désobéissance et avec la perversion hypocrite de la loi, par laquelle les docteurs d'Israël cherchaient à couvrir cette désobéissance sous prétexte de piété.

Le chapitre XVI en jugeant l'incrédulité des pharisiens à l'égard de la personne de Christ, en mettant de côté ces hommes pervers, introduit la révélation de la personne de Christ comme fondement de l'Eglise qui devait remplacer les Juifs comme témoin de Dieu sur la terre ; et puis il annonce les conseils de Dieu à l'égard de l'établissement de cette Eglise. Il nous montre, conjointement avec ceci, l'administration du royaume tel qu'il s'établissait maintenant sur la terre.

Considérons premièrement ce qui est relatif à la révélation de la personne de Christ.

Pierre reconnaît Jésus pour le Christ, l'accomplissement des promesses de Dieu et des prophéties qui annonçaient la réalisation de ces promesses : il était celui qui devait venir, le Messie promis de Dieu.

Ensuite il était Fils de Dieu. Le Psaume II avait annoncé que malgré les complots des chefs pervers du peuple et l'inimitié orgueilleuse des rois de la terre, un roi serait consacré sur la

montagne de Sion; et celui qui devait être ainsi roi, c'était le Fils que Dieu aurait engendré. Les rois et les juges de la terre étaient appelés à se soumettre à lui, de peur d'être frappés du sceptre de sa puissance lorsqu'il prendrait les nations pour son héritage. Ainsi le vrai croyant attendait le Fils de Dieu, né dans le temps, sur cette terre; et Pierre reconnaît Jésus comme étant le Fils de Dieu. Nathanaël en avait fait autant : « Tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël » (Jean I, 49); et Marthe lui dit de même plus tard : « Oui, Seigneur, je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu qui devait venir au monde » (Jean XI, 27).

Pierre cependant, spécialement instruit du Père, ajoute ici un mot simple, mais puissant : « Tu es le Christ, le Fils du DIEU VIVANT. » Jésus n'est pas seulement celui qui accomplit les promesses et qui répond aux prophéties; c'est du Dieu vivant qu'il est le Fils, héritier de cette puissance de vie en Dieu, que rien ne peut vaincre ni détruire. Qu'est-ce qui peut surmonter la puissance de ce Fils, issu de « Celui qui vit » !

* (Note.) L'étude des Psaumes nous aura fait comprendre que ceci est en rapport avec l'établissement du résidu juif en bénédiction aux derniers jours.

Satan a l'empire de la mort ; c'est lui qui tient l'homme sous la domination de la mort, cette affreuse conséquence du péché ; et cela par le juste jugement de Dieu, qui fait la force de cette domination. L'expression du vers. 18, « les portes du Hadès », du lieu invisible, se rapporte à cet empire de l'Ennemi. C'est donc sur cette puissance de la résurrection qui laisse sans force cette dernière forteresse de l'Ennemi, que l'Eglise est fondée. La vie de Dieu ne sera pas détruite ; le Fils du Dieu vivant ne sera pas vaincu ; l'empire que Dieu fonde sur ce rocher de la puissance immuable de vie dans son Fils, ne sera pas renversé par l'empire de la mort : si l'homme a succombé et qu'il est tombé sous la puissance de cet empire, Dieu, le Dieu vivant n'y succombe pas. C'est sur ce fondement que Dieu bâtit son Eglise ; elle est l'œuvre du Christ et non du premier Adam, son œuvre accomplie selon la puissance que cette vérité révèle ; c'est dans la personne de Jésus, Fils du Dieu vivant, qu'est la force qui l'a accomplie, et sur laquelle la stabilité de l'Eglise repose ; et cette force la résurrection l'a démontrée. Aussi ce n'est pas pendant sa vie, mais lorsqu'il est ressuscité, que Jésus commence cette œuvre. La vie était en lui ; mais lorsqu'il a brisé les portes

du Hadès et qu'il est ressuscité, il commence par le St-Esprit, à bâtir ce que la puissance de la mort, déjà vaincue, ne pourra jamais détruire. C'est sa personne qui est en vue dans ce passage; et c'est sur sa personne que l'accomplissement des desseins de Dieu est fondé. La résurrection, nous l'avons dit, est la preuve qu'il est Fils du Dieu vivant (Rom. I, 4) et que les portes de Hadès ne peuvent rien contre lui; leur puissance y est détruite. Sans doute l'œuvre de la croix était nécessaire; mais ici il ne s'agit pas de savoir ce que le juste jugement de Dieu exige, mais de ce qui rend impuissante la force de l'Ennemi. Il était donné à Pierre de reconnaître la personne de celui qui vivait selon la puissance de la vie de Dieu; et cela par une révélation propre et directe qui venait d'en haut, de la part du Père. Sans doute Christ avait donné assez de preuves *de qui il était*: mais ici le Père avait directement révélé la vérité de la personne même de Jésus; et cette révélation dépassait toute question de relation avec les Juifs.

Sur ce fondement de la personne de Jésus, le Christ, fils du Dieu vivant, le Seigneur déclare qu'il bâtira son Eglise. Pierre, nommé ainsi par Jésus (comme nous le voyons Marc

III, 16; Jean I, 42, car Cephass signifie Pierre), reçoit ici une confirmation de ce titre, le Père lui-même lui ayant révélé le mystère de la personne de Jésus; et Jésus (de sa part) signale, par un nom qu'il lui donne, la fermeté, la solidité, la durabilité, la force pratique de son serviteur favorisé par la grâce.

Le droit de donner un nom est le droit d'un supérieur qui peut assigner à celui à qui il donne ce nom, sa place et son nom dans la famille ou dans la position où cet inférieur se trouve. Ce droit suppose le discernement, l'intelligence de ce qui se fait : Adam donne des noms aux animaux (Gen. I, 19-20); Nebuchadnezzar donne de nouveaux noms aux Juifs captifs (Dan. I, 7); Pharaon à Eliakim qu'il avait placé sur le trône (2 Rois XXIII, 34). Christ, lui aussi, prend cette place en disant à Pierre : *Le Père t'a fait cette révélation, et moi aussi je te donne une place et un nom qui se lie à cette faveur du Père. C'est sur ce que le Père t'a révélé que je m'en vais bâtir une Eglise, contre laquelle (fondée qu'elle est sur cette vie qui vient de Dieu) les portes de l'empire de la mort ne prévaudront jamais. Et moi qui bâtis, et qui bâtis sur ce fondement immuable, moi je te donne la place de « Pierre »*

dans ce temple vivant. Par le don de Dieu, tu tiens déjà par nature au bâtiment, pierre vivante et consciente de la vérité qui en est le fondement et qui fait de chaque pierre une partie de l'édifice. Pierre était par excellence tel par cette confession ; il l'était par anticipation selon l'élection de Dieu. Le Père lui fait la révélation dans sa puissance souveraine ; le Seigneur lui assigne sa place comme ayant, lui, droit d'administration et autorité dans la maison de Dieu, comme Fils. Voilà ce qui nous est dit à l'égard de l'Eglise, nommée ici pour la première fois, les Juifs ayant été rejetés à cause de leur incrédulité.

Un autre sujet se présente à la suite de celui-ci (au vers. 18) : savoir le royaume que Christ allait établir. Ce royaume, et cela dans les desseins de Dieu, devait avoir la forme du royaume des cieux ; mais le roi ayant été rejeté sur la terre, le royaume allait s'établir *maintenant* d'une manière spéciale. Tout rejeté d'ailleurs qu'il fût, le Seigneur tenait les clés de ce royaume, l'autorité lui en appartenait ; il devait les confier à Pierre, afin que lorsque lui, Christ, serait loin, Pierre ouvrit les portes du royaume, premièrement aux Juifs, et puis aux Gentils. Pierre devait avoir de l'autorité

aussi dans ce royaume, de la part du Seigneur, de sorte que ce qu'il établirait sur la terre de la part du Seigneur, vrai roi, quoique monté au ciel, serait confirmé dans le ciel, et que s'il déliait quelque chose sur la terre, ce qu'il faisait serait confirmé dans le ciel. En un mot Pierre avait l'autorité d'ordonner dans le royaume de Dieu sur la terre, ce royaume ayant maintenant le caractère de royaume des cieux, car son roi était dans le ciel.

Quatre choses donc sont signalées par le Seigneur dans le passage qui nous occupe :

1° la révélation faite par le Père à Simon ;
2° le nom donné à ce même Simon par Jésus qui allait bâtir son Eglise sur le fondement révélé dans ce que le Père avait communiqué à Pierre ;

3° l'Eglise bâtie sur le fondement de la personne de Jésus confessé Fils du Dieu vivant ;

4° les clés du royaume destinées à Pierre. Ces clés représentent l'autorité dans le royaume, donnée à Pierre comme administrant ce royaume de la part de Christ, et y ordonnant ce qui était sa volonté et qui serait ratifié dans le ciel.

Tout ceci se rattache personnellement à Si mon, en vertu de l'élection du Père qui l'avait choisi dans sa sagesse pour recevoir cette révélé-

lation, et en vertu de l'autorité de Christ qui lui avait conféré le nom qui le signalait comme jouissant personnellement de cette faveur.

Le Seigneur ayant ainsi communiqué les desseins de Dieu à l'égard de l'avenir, desseins qui s'accompliraient dans l'Eglise et dans le royaume, il n'y a plus de lieu à sa présentation comme Messie aux Juifs. Ce n'est pas qu'il abandonne ce témoignage plein de grâce et de patience envers le peuple, ce témoignage qu'il avait rendu pendant tout son ministère; non, ce témoignage continuera de fait, mais il faut que les disciples comprennent que ce n'est plus leur œuvre d'annoncer Jésus au peuple comme étant le Christ. « Alors il commanda expressément à ses disciples de ne dire à personne qu'il fut Jésus le Christ » (vers. 20).

Dès-lors aussi le Seigneur commence à faire comprendre à ses disciples qu'il devait souffrir, être mis à mort, et ressusciter (vers. 21 et suiv.). Or, quelque béni et honoré que fût Pierre par la révélation que le Père lui avait faite, son cœur tenait encore charnellement à la gloire humaine de son maître, et pour dire vrai à la sienne propre; il était loin de monter à la hauteur des pensées de Dieu. Hélas! il n'est pas le seul; car autre chose est d'être convaincu des

vérités les plus élevées et d'en jouir même sincèrement comme vérités, ou bien d'avoir le cœur formé à des sentiments et à une marche ici-bas qui soient en rapport avec ces vérités. Ce n'est pas la sincérité dans la foi qui fait défaut ; mais ce qui manque c'est d'être mort au monde, c'est d'avoir la chair, le moi mortifiés. Pierre naguère honoré par la révélation de la gloire de Jésus, d'une manière toute particulière le dépositaire de l'administration du royaume confiée au Fils, ayant une place éminente dans l'état de choses qui devait suivre le rejet de Christ par les Juifs, Pierre fait maintenant l'œuvre de l'Adversaire à l'égard de la soumission parfaite de Jésus. Il s'oppose à la soumission de Jésus à la souffrance et à l'ignominie qui devaient introduire la gloire, cette gloire révélée à Pierre, et qui devait donner au royaume son caractère propre dans les circonstances nouvelles dans lesquelles il devait subsister. Pierre (hélas, la chose était simple !), Pierre savourait les choses de l'homme et non pas celles de Dieu. Mais Jésus, dans sa fidélité, le repousse, et fait comprendre à ses disciples que la croix est le chemin arrêté, nécessaire, le seul chemin (vers 23-24). Jésus passait par ce chemin-là ; et qui voulait le suivre, devait y.

passer aussi. Qu'eût-il servi d'affleurs de sauver sa vie et de tout perdre, de gagner le monde et de perdre son âme ; car c'est de cela qu'il s'agissait maintenant, et non pas de la gloire extérieure du royaume.

Après avoir examiné le chapitre XVI comme étant l'expression de la transition du système messianique à l'établissement de l'Eglise fondée sur la révélation de la personne de Christ, je désire faire remarquer aussi les caractères d'incrédulité qui s'y développent, soit au milieu des Juifs, soit dans les cœurs des disciples eux-mêmes. Il nous sera utile d'observer un peu les formes de cette incrédulité.

D'abord l'incrédulité prend la forme plus grossière de la demande d'un signe du ciel (vers. 1) ; les pharisiens et les sadducéens s'unissent pour montrer leur insensibilité à tout ce que le Seigneur avait fait ; ils veulent que leurs sens naturels, c'est-à-dire leur incrédulité soient satisfaits ; ils ne veulent pas croire Dieu, soit en écoutant ses paroles, soit à cause de ses œuvres ; ils voudraient que Dieu contentât leur propre volonté, une volonté qui ne serait pas la foi, ni l'œuvre de Dieu. Ils avaient de l'intelligence pour les choses humaines bien moins clairement manifestées ; ils n'en avaient

aucune dans les choses de Dieu. Aussi ne leur sera-t-il accordé d'autre signe qu'un Sauveur perdu pour eux, comme Juifs sur la terre; et ce signe de Jonas dont il est parlé au vers. 4 se rattache au sujet de tout le chapitre XVI. Il faudra qu'ils se soumettent bon gré, mal gré, à ce que l'incrédulité qu'ils manifestaient fût jugée selon son vrai caractère par le Seigneur; le royaume ne leur sera plus offert dans la personne du Messie, présent sur la terre selon les promesses; et le Seigneur les quitte.

Ensuite nous retrouvons, et cela dans les disciples, cette même inattention pour la puissance manifestée dans les œuvres de Jésus. Mais ici ce n'est plus l'opposition de la volonté incrédule, mais la préoccupation des choses présentes qui soustrait l'homme à l'influence des signes déjà donnés: c'est la faiblesse, non pas la mauvaise volonté. Toutefois les disciples sont bien coupables; et Jésus leur dit « gens de petite foi », non pas « hypocrites » et « génération méchante et adultère ».

En troisième lieu nous voyons l'incrédulité se manifester sous la forme d'une opinion oiseuse, opinion montrant que le cœur et la conscience de ceux dont il est question ne s'intéres-

sent pas à un sujet qui devrait les dominer, et qui est tel que si le cœur se plaçait vraiment en face de lui et de son importance, on ne pourrait demeurer tranquille avant d'avoir acquis une entière certitude pour ce qui le regarde. L'âme n'a pas de besoins, et partant point de discernement. Une seule chose répond à de certains besoins; et là où ils existent, on ne se repose qu'en la trouvant, car la révélation de Dieu qui a créé le besoin ne laisse pas l'âme tranquille jusqu'à ce qu'elle possède avec toute certitude ce qui l'a réveillée. Là où il n'y a pas de besoins, on reste dans les probabilités, on prend quelque opinion selon son caractère naturel, son éducation, ses circonstances; et ainsi on trouve assez de quoi réveiller la curiosité: les pensées sont occupées, et on en juge. La foi a des besoins; elle a en principe, l'intelligence de son objet, objet qui répond à ces besoins: l'âme s'exerce jusqu'à ce qu'elle trouve ce qu'il lui faut, et Dieu est avec elle dans ces exercices. Il en est ainsi de Pierre, le Père lui révèle son Fils; et on reconnaît l'état de son âme lorsqu'il dit: « Seigneur, à qui irions-nous? tu as les paroles de la vie éternelle; et nous croyons et nous sommes sûrs que tu es le

Christ, le Fils du Dieu vivant » (Jean VI, 68-69).^{*} Heureux l'homme à qui Dieu révèle de telles vérités ! chez qui il réveille de pareils besoins ! Il peut y avoir lutte, beaucoup à apprendre, beaucoup à mortifier ; mais le conseil de Dieu lui est communiqué ; il a la vie qui tient à l'accomplissement de ces conseils en Celui que Dieu a envoyé.

Nous avons vu l'effet de cette œuvre de Dieu dans le cas de Pierre ; et chaque chrétien a sa place à lui dans le temple dont Simon était une pierre si éminente. S'ensuit-il donc que le cœur soit en pratique à la hauteur de la révélation qui lui a été faite ? Non ; la chair après tout peut n'être pas mortifiée dans les choses mises en question pour le cœur par la position dans laquelle cette révélation de la part de Dieu place celui qui l'a reçue. En effet la révélation

^{*} (Note.) — Dans l'épître de Pierre on retrouve constamment toutes ces pensées. Les expressions « espérance vivante », « pierre vivante », appliquées à Christ et ensuite aux chrétiens, sont encore en rapport avec ce que nous étudions ici, le salut par la vie en Jésus Fils du Dieu vivant. Nous trouvons dans cette épître (1 Pierre I, 9), ces expressions : « recevant la fin de notre foi, le salut des âmes ». Voyez aussi tous les versets par lesquels Pierre introduit ses instructions.

faite à Pierre impliquait le rejet du Christ ici-bas, amenait nécessairement l'humiliation de Christ et sa mort. Ce dont il s'agissait, c'était de substituer la révélation du Fils de Dieu, de l'Eglise et du royaume céleste, à la manifestation du Messie sur la terre; et qu'est-ce que cela signifiait, sinon que Jésus devait être livré aux Gentils, être crucifié, et ensuite ressusciter. Or Pierre n'en était pas là moralement : son cœur charnel au contraire profitait de la révélation qui lui avait été faite et des paroles que le Seigneur lui avait adressées pour s'élever à ses propres yeux : il voyait la gloire personnelle de Jésus sans en saisir les conséquences morales. Il se met à reprendre le Seigneur lui-même et à le détourner du chemin de l'obéissance et de la soumission; mais le Seigneur toujours fidèle le traite en adversaire. Hélas ! que de fois nous avons joui, joui sincèrement d'une vérité, et manqué aux conséquences pratiques qui en découlaient pour nous sur la terre. Un Sauveur céleste, glorifié, qui édifie l'Eglise, veut la croix sur la terre; mais la chair n'entend pas cela : elle élèvera son Messie au ciel si l'on veut; mais prendre son parti de l'humiliation qui se rattache à lui sur la terre, ce n'est pas ce qu'elle entend par un Messie glo-

rieux. La chair doit être mortifiée pour que nous marchions dans l'humiliation qui, ici-bas, est inséparable maintenant de cette gloire ; il faut pour cela la force de Christ par l'Esprit. Mais un chrétien qui n'est pas crucifié au monde n'est qu'une pierre d'achoppement pour qui-conque cherche à suivre Christ.

Telles sont les formes d'incrédulité qui précèdent la vraie confession de Christ, et cette forme qui se trouve, hélas, lorsqu'on a sincèrement confessé et connu Christ. La chair n'est pas mortifiée de manière à faire marcher l'âme à la hauteur de ce qu'elle a appris de Dieu ; et l'intelligence spirituelle s'obscurcit dans la pensée des conséquences dont cette chair ne veut pas.

Mais si la croix est la porte du royaume, la gloire ne tardera pas à se révéler ; et si le Messie est rejeté par les Juifs, un titre d'une portée bien autrement grande, est révélé, un titre dont la gloire se déploie devant nos yeux : le Fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père, « car il est Fils de Dieu, et rendra à chacun selon ses œuvres » (vers. 27) ; et même il y en a de ceux qui se tenaient là, qui ne goûteront pas la mort (car on en parlait) avant de voir une manifestation de la gloire du royaume, qui appartenait au Fils de l'homme.

On peut remarquer ici le titre de « Fils de Dieu » posé comme base de l'œuvre qui devait se déployer dans ce monde et porter des fruits éternels. Le titre de Messie est abandonné, en tant que témoignage rendu dans ce temps-là, et remplacé par le titre de Fils de l'homme, qui avait une gloire propre, et que Jésus prend en même temps que celui de Fils de Dieu. Jésus devait venir dans la gloire de son Père, comme Fils de Dieu, et dans son royaume comme Fils de l'homme.

Il est intéressant de rappeler ici l'instruction qui nous est donnée au commencement du livre des Psaumes. L'homme juste distingué de la congrégation des méchants ayant été présenté dans le Ps. I, nous trouvons au Ps. II la révolte des rois de la terre et des principaux du peuple, contre l'Éternel, et contre son Oint, c'est-à-dire son Christ. Or là-dessus le propos arrêté de l'Éternel est déclaré : « Celui qui habite dans les cieus se rira d'eux ; Adonai (le Seigneur) s'en moquera », et « j'ai sacré mon roi sur Sion ». Le décret de l'Éternel est : « L'Éternel m'a dit : Tu es mon Fils ; je t'ai engendré * aujourd'hui » ; et les rois de la terre,

* (Note.) — Ici Christ est envisagé comme Fils, né sur la terre dans le temps, non pas comme Fils

et les juges, sont appelés à baiser le Fils. Dans les Psaumes suivants toute cette gloire s'obscurcit ; la détresse du résidu à laquelle Christ a part est racontée. Puis au Ps. VIII, Christ est salué Fils de l'homme, héritier de tous les droits conférés à l'homme par les conseils souverains de Dieu : le nom de Jéhovah devient excellent sur toute la terre. Ces psaumes ne dépassent pas la partie terrestre des vérités dont nous nous occupons, pour ce qui regarde la personne et des titres de Jésus, sauf dans le passage « le Seigneur se moquera d'eux du ciel » (Ps. II, 4). Mais ici, dans Matthieu, le rapport du Fils avec Dieu, sa venue avec ses anges (pour ne rien dire de l'Eglise), nous sont présentés ; nous voyons que le Fils de l'homme viendra dans la gloire du ciel. Ce n'est pas à dire que son séjour dans le ciel soit la vérité annoncée dans ce passage ; mais le Fils de l'homme arrivant pour établir son royaume sur éternellement au sein du Père. Or Pierre, comme nous l'avons vu, est allé plus loin dans sa confession ; car sans recevoir la pleine révélation de cette dernière vérité, il voit Christ Fils selon la puissance de la vie divine en sa personne, en cette personne sur laquelle l'Eglise par conséquent pouvait être bâtie : Mais ici nous considérons ce qui se rapporte au royaume.

la terre est revêtu de la gloire du ciel la plus élevée. Il vient dans son royaume ; le royaume arrive sur la terre, mais il arrive avec la gloire du ciel. C'est ce que le chapitre suivant va nous montrer selon la promesse du verset 28 de celui-ci.

Chapitre XVII. Cette promesse de ne pas goûter la mort avant de voir le royaume du Fils de l'homme, cette promesse, dans tous les Evangiles qui en parlent, est suivie immédiatement de la transfiguration (comp. Marc IX, 1 et suiv.; Luc IX, 27 et suiv.). Et non-seulement cela, mais Pierre dans sa seconde épître (chap. I, 16), en parlant de cette scène, déclare qu'elle était une manifestation de la puissance et de la venue du Seigneur Jésus-Christ ; il dit que la parole prophétique leur avait été confirmée par la vue de sa majesté ; de sorte que les apôtres savaient de quoi ils parlaient en annonçant « la puissance et la venue du Seigneur », ayant vu sa majesté de leurs propres yeux. C'est dans ce sens effectivement que le Seigneur parle ici de sa venue, ainsi que nous l'avons vu : c'était une vue momentanée de sa gloire, telle qu'elle serait lorsqu'il reviendrait pour confirmer la foi de ses disciples en vue de sa mort qu'il venait de leur annoncer.

Jésus conduit Pierre, Jacques et Jean, sur une haute montagne, et là il est transfiguré devant leurs yeux ; sa figure était resplendissante comme le soleil, et ses vêtements blancs comme la lumière ; Moïse et Élie paraissent aussi, s'entretenant avec lui. Pour le moment nous laisserons le sujet de leur entretien qui est d'un profond intérêt, afin de nous en occuper seulement quand nous étudierons Luc. Cet évangéliste en effet parle de ce sujet et ajoute à ce qui nous est rapporté ici quelques circonstances présentant cette scène sous certains rapports à un autre point de vue.

Ici le Seigneur paraît en gloire, et Moïse et Elie avec lui : Moïse, législateur des Juifs ; et Elie, prophète presque aussi remarquable, qui chercha à ramener au culte de l'Éternel les dix tribus apostates, Elie qui désespérant du peuple s'en retourna à Horeb d'où la loi était sortie, Elie qui ensuite monta au ciel sans passer par la mort.

Ces deux personnages éminents par excellence dans les rapports de Dieu avec Israël, comme fondateur et restaurateur du peuple selon la loi, ces deux hommes paraissent avec Jésus. Pierre frappé de cette apparition, content de voir son maître associé à ces colonnes du

système Juif, à de si grands serviteurs de Dieu, Pierre ignorant la gloire du Fils de l'homme et oubliant la révélation qu'il avait reçue de la gloire de sa personne comme Fils de Dieu, Pierre désire faire trois tabernacles et placer Jésus, Moïse et Elie au même niveau comme des oracles. Mais la gloire de Dieu se manifeste, le signe connu en Israël comme demeure, (*Shecinah*), * de cette gloire ; " et la voix du Père se fait entendre. La grâce a placé les Elie et les Moïse dans une même gloire avec le Fils de Dieu, et les a associés avec lui ; mais si la folie de l'homme, dans son ignorance, veut placer Elie et Moïse avec Jésus, comme ayant une autorité égale sur le cœur du fidèle, il faut que le Père aussitôt revendique les droits de son Fils. Il ne s'écoule pas un instant avant que la voix du Père proclame la gloire de la personne de son Fils, sa relation avec lui, comme Fils ; il fait comprendre aux disciples que Jésus est l'objet de toute son affection, qu'il trouve en lui tout son bon plaisir. C'est lui que les disciples doivent écouter. Moïse et

* (*Note*). — Le signe de la présence de l'Eternel en Israël était la nuée, et Dieu y demeurait.

** (*Note*). — Pierre instruit par le St-Esprit l'appelle la gloire excellente.

Elie ont disparu : Jésus reste seul là comme celui qui doit être glorifié, qui doit enseigner ceux qui écoutaient la voix du Père. Le Père lui-même le distingue, le présente à l'attention des disciples, non comme digne d'être aimé d'eux, mais comme faisant ses propres délices : lui-même trouvait en Jésus son bon plaisir. Ainsi les affections du Père nous sont présentées comme réglant les nôtres en leur offrant un objet commun. Quelle position pour de pauvres êtres comme nous ! quelle grâce ! En même temps la loi et toute pensée de sa restauration sous l'ancienne alliance, étant passées, et Jésus glorifié comme Fils de l'homme, le Fils du Dieu vivant reste le seul dispensateur de la connaissance et des pensées de Dieu. Les disciples effrayés en entendant la voix de Dieu, se prosternent ; mais Jésus pour lequel cette gloire et cette voix étaient naturelles, encourage ses disciples ainsi qu'il le faisait toujours ici-bas, leur disant : « Levez-vous, et n'ayez point de peur » (vers. 7). Ils étaient avec lui, qui était l'objet de l'affection du Père ; pourquoi donc s'effrayer ? Leur plus tendre ami était la manifestation de Dieu sur la terre : la gloire était à lui : Moïse et Elie avaient disparu ainsi que la gloire qu'ils n'étaient pas en-

core capables de supporter. Jésus leur reste, Jésus naguère présenté à leurs yeux éblouis dans la gloire qui lui était donnée du Père, et dans les droits de sa glorieuse personne dans ses relations avec le Père : Jésus leur reste, le même qu'ils l'avaient toujours connu. Mais cette gloire ne devait être le sujet de leur témoignage que lorsque lui, le Fils de l'homme serait ressuscité d'entre les morts. Maintenant il était Fils de l'homme dans l'humiliation, dans la souffrance ; la résurrection, cette grande preuve qu'il était Fils de Dieu en puissance (Voyez Rom. I, 4) devait avoir lieu plus tard, et alors il irait prendre, quant à sa personne, cette position de gloire dont ses disciples venaient d'être les témoins. Le témoignage à cette gloire aurait lieu aussi en son temps, quand il aurait vaincu, et qu'ayant quitté le monde d'ici-bas qui le rejetait, il aurait, selon la puissance qui avait remporté la victoire, pris possession de la *gloire* à laquelle le témoignage devait être rendu.

Mais une difficulté se présentait à l'esprit des disciples du Seigneur, difficulté tirée des doctrines des scribes à l'égard d'Elie. Elie, disent ceux-ci, devait venir avant la manifestation du Messie ; et en effet la prophétie de Malachie IV, 5-6, donnait lieu à cette attente. Les dis-

ciplés demandent à Jésus : Pourquoi donc les scribes disent-ils qu'Elie doit venir « auparavant » c'est-à-dire avant la manifestation du Messie, tandis que nous venons de voir que tu es toi-même ce Messie et que pourtant Elie n'est pas venu? Jésus leur confirme les paroles du prophète en ajoutant qu'Elie rétablirait toutes choses (vers. 11) ; et il ajoute : « A vous je dis qu'Elie est déjà venu, et ils lui ont fait tout ce qu'ils ont voulu : ainsi aussi le Fils de l'homme souffrira de leur part » (vers. 12). Les disciples comprirent qu'il parlait de Jean-Baptiste, qui était venu dans l'esprit et la puissance d'Elie, selon ce que le S'-Esprit avait annoncé à Zacharie son père (Luc I, 17). Mais ce passage exige quelques observations.

D'abord lorsque le Seigneur dit (Matth. XVII, 11) : « En vérité Elie vient premièrement », il ne fait autre chose que confirmer ce que les scribes disaient d'après la prophétie de Malachie, et leur donner raison. Ensuite à la fin du même verset 11, le Seigneur déclare l'effet de la venue d'Elie : « Elie rétablira toutes choses ». Or le Fils de l'homme doit venir, selon ce que Jésus avait dit : « Vous n'aurez pas parcouru les villes d'Israël jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit venu » (Matth. X, 23).

Et si toutefois le Fils de l'homme était là s'entretenant avec eux, c'est que cette venue du Fils de l'homme dont il parlait, c'était sa venue en gloire, lorsqu'il sera manifesté Fils de l'homme en jugement selon Daniel VII. C'est ainsi que tout ce qui avait été dit aux Juifs sera accompli ; et les paroles de Jésus à ses disciples dans l'Évangile de Matthieu sont en rapport avec cette attente de la venue du Fils de l'homme. Cependant Jésus a dû être présenté à la nation, et il a dû souffrir ; la nation a dû être mise à l'épreuve par la présentation du Messie selon la promesse. Ainsi que Dieu l'avait prédit par les prophètes, il a été rejeté des hommes ; et ainsi de même Jean-Baptiste l'a précédé, selon Esaié XL, dans l'esprit et la puissance d'Elie comme la voix de celui qui crie dans le désert : Jean a été rejeté comme devait l'être le Fils de l'homme.

Le Seigneur donc dans les paroles dont nous nous occupons (vers. 11-12) annonce à ses disciples, en rapport avec la scène qu'ils venaient de contempler et avec toute cette partie de notre Évangile, que le Fils de l'homme tel qu'il était maintenant présenté aux Juifs, devait être rejeté ; mais que ce même Fils de l'homme serait manifesté en gloire, tel qu'ils

l'avaient vu momentanément sur la montagne. Elie en effet devait venir, comme disaient les scribes, mais Jean-Baptiste avait rempli cette fonction d'Elie en puissance pour la présence du Fils de l'homme tel qu'il était maintenant manifesté à Israël. Cette présence du Fils de l'homme (les Juifs étant laissés, ainsi qu'ils devaient l'être, à leur propre responsabilité) ne devait aboutir qu'à son rejet, et au rejet d'Israël jusqu'aux jours dans lesquels Dieu commencerait de nouveau ses relations avec son peuple toujours bien-aimé quelle que fût sa condition, jusqu'aux jours auxquels Dieu rétablirait toutes choses. Et cette œuvre glorieuse, Dieu devait l'accomplir en introduisant son premier né dans le monde. L'expression de « rétablir toutes choses » se rapporte ici aux Juifs, et dans un sens moral; dans les Actes par contre, chap. III, elle désigne l'effet de la présence du Fils de l'homme lui-même.

La présence passagère du Fils de l'homme sur la terre a été le moment de l'accomplissement d'une œuvre dont dépend la gloire éternelle, d'une œuvre dans laquelle Dieu a été pleinement glorifié, d'une œuvre dont la gloire même extérieure du Fils de l'homme n'est que le fruit, en tant que cette gloire dépend de son

œuvre et non de sa personne divine, d'une œuvre enfin dans laquelle, moralement, il a été lui-même parfaitement glorifié en glorifiant parfaitement Dieu. Toutefois sous le rapport des promesses faites aux Juifs cette présence passagère du Fils de l'homme n'était que le dernier pas dans l'épreuve à laquelle la grâce a soumis ce peuple. Dieu savait bien qu'ils rejetteraient son Fils, mais il n'a pas voulu les tenir pour définitivement coupables jusqu'à ce qu'ils l'eussent fait. Dieu ainsi, dans sa sagesse divine, tout en accomplissant plus tard ses promesses immanquables, présente aux Juifs, avec toutes les preuves nécessaires, Jésus son Fils, leur Messie; il leur envoie Jean-Baptiste selon l'Esprit et la puissance d'Elie, comme le précurseur de ce Messie. Ensuite, selon la Parole, le Fils de David naît à Bethléem avec tous les signes qui auraient dû convaincre ce peuple. Mais les Juifs étaient aveuglés par leur orgueil et leur propre justice; ils ne voulaient pas de lui.

Néanmoins malgré cette résistance incrédule, en grâce, il convenait que Jésus s'adaptât quant à sa position, à l'état misérable de son peuple. Jésus était ainsi aussi l'antitype de David rejeté dans son temps (voir 1 Sam. XIX et suiv., et un grand nombre des Psaumes): il partageait

la misère de son peuple. Si les gentils opprimaient ce peuple, lui, le roi des Juifs devait s'associer à leur détresse, tout en donnant les preuves de ce qu'il était, et en les recherchant avec affection. Une fois qu'il est rejeté, tout devient pure grâce ; les Juifs n'ont plus droit à rien selon les promesses, et ils sont réduits à recevoir tout de cette grâce comme le ferait un pauvre gentil. Dieu ne manquera pas à ses promesses ; et sa sagesse concilie, par le moyen du rejet du Christ, sa fidélité à ses promesses et la réception des Juifs par pure grâce comme de pauvres pécheurs : c'est le sujet de Romains XI.

Or le Fils de l'homme qui reviendra sera ce même Jésus qui s'en est allé ; les cieux le recevront jusqu'au rétablissement de toutes les choses dont les prophètes ont parlé ! Mais celui qui devait le devancer dans sa présence passagère devait nécessairement être un autre que celui qui sera son précurseur lors de sa manifestation en gloire. Aussi le premier était-il conforme à la manifestation du Fils de l'homme, sauf la différence qui découlait nécessairement du fait que la personne du Fils de l'homme ne pouvant être qu'une, il y avait dans ses deux apparitions une unité de personne, tandis que

cela ne pouvait avoir lieu à l'égard de Jean-Baptiste et d'Elie. Et ainsi comme Jésus a manifesté toute la puissance du Messie, tous ses droits à tout ce qui appartenait à ce Messie, sans prendre encore la gloire extérieure, son temps (Jean VII) n'étant pas encore venu : ainsi Jean (répondant littéralement à Esaïe XL et même à Malachie III, les seuls passages qui lui soient appliqués) a accompli moralement et en puissance la mission d'Elie pour préparer le chemin devant Jésus, selon le vrai caractère de la venue du Seigneur telle qu'elle s'accomplissait alors. C'est pourquoi Jean dit qu'il n'était pas Elie ; et le Seigneur a dit : « *Si vous voulez recevoir cela, c'est ici Elie qui devait venir* » (Matth. XI, 14) ; c'est pourquoi aussi Jean ne s'applique jamais Malachie IV, 5-6, mais s'annonce comme l'accomplissement d'Esaïe XL, 3-5, et cela dans tous les évangiles quel que soit leur caractère particulier.

Mais poursuivons l'étude de notre chapitre XVII. Pendant que le Seigneur avait été sur la montagne, un pauvre père avait amené son fils lunatique et possédé, aux disciples (14 et suiv.). Ici se développe un autre caractère de l'incrédulité de l'homme, du croyant même : l'incapacité à se servir de la puissance qui est

mise, pour ainsi dire, à sa disposition dans le Seigneur. Christ, Fils de Dieu, Messie, Fils de l'homme, avait vaincu l'Ennemi, avait lié l'homme fort et avait le droit de le chasser. Comme homme obéissant malgré ses tentations dans le désert, Christ avait vaincu l'Ennemi ; il avait ainsi, comme homme, le droit de le déposséder de son empire sur l'homme quant à ce monde. Et c'est ce que Christ a fait : en chassant les démons et en guérissant les malades, il délivrait l'homme de la puissance de l'Ennemi.

« Dieu, dit Pierre (Actes XI, 38), a oint Jésus de Nazareth du S'-Esprit et de puissance, qui a passé de lieu en lieu faisant du bien et guérissant tous ceux qui étaient sous l'empire du diable ». Or cette puissance aurait dû être mise à profit par les disciples ; ils auraient dû par la foi savoir user de la puissance que Christ avait ainsi manifesté sur la terre, et savoir profiter de la victoire qu'il avait remportée. « Mais ils ne l'ont pu guérir », nous dit la Parole (vers. 16). A quoi bon alors apporter cette puissance ici-bas, si les disciples n'avaient pas la foi pour s'en servir ? La puissance était là, l'homme pouvait en profiter pour une délivrance complète de toute l'oppression de l'Ennemi ; mais la foi manquait pour cela, les croyants même

ne l'avaient pas ; et il y avait plus de foi dans celui qui amenait l'enfant que dans les disciples. La présence de Christ devenait ainsi inutile sur la terre quand les siens même ne savaient pas en profiter ; et tous subissent cette sentence du Sauveur : « O race incrédule et perverse » (vers. 17). La gloire céleste de Jésus, manifestée sur la montagne, avait montré qu'il devait quitter ce monde ; il va donc les quitter, et l'incrédulité du peuple, ici-bas, va amener l'accomplissement de ce qui avait été ainsi démontré par la manifestation de sa gloire céleste.

Remarquons ici que ce qui met fin à une intervention particulière de Dieu, n'est pas le mal dans le monde ; le mal n'a fait qu'amener cette intervention en grâce : Christ était venu à cause de l'empire que le démon exerçait sur les hommes. Il s'en va parce que ceux qui l'ont reçu ne savent pas se servir de la puissance qu'il a apportée avec lui ou qu'il accorde pour les délivrer ; il s'en va parce qu'ils ne savent pas se servir des avantages dont ils jouissent. C'était la foi qui manquait. Cependant remarquons encore qu'aussi long-temps que cette dispensation de Dieu continue, Jésus ne manque pas de répondre en bénédiction à la foi individuelle,

quoique *les siens* ne sachent pas le glorifier par l'exercice de la foi ; et enfin que pour pouvoir profiter de la puissance de Jésus , il faut être dans sa communion par l'énergie pratique de la foi.

Jésus bénit donc le pauvre père selon ses besoins, et plein de patience, reprend le cours des instructions qu'il donnait à ses disciples à l'égard de son rejet et de sa résurrection comme Fils de l'homme. Ceux-ci aimant le Seigneur, mais incapables de porter leurs idées au-delà des circonstances du moment, sont troublés : toutefois son rejet (savoir la croix) et sa résurrection, étaient l'accomplissement de la rédemption, et la gloire de Christ.

Avant d'aller plus loin cependant, et de leur enseigner ce qui convenait aux disciples d'un maître ainsi rejeté et à la position dans laquelle ils allaient se trouver, Christ présente aux siens, et de la manière la plus touchante, sa gloire divine qu'ils auraient dû comprendre ; en même temps il se place avec eux, avec une condescendance et une tendresse parfaites, ou plutôt il les place dans la puissance de ses propres droits sur la terre (vers. 24-27).

Ceux qui recevaient les didrachmes pour le service du temple viennent à Pierre et lui

disent : « Votre maître ne paie-t-il pas les didrachmes ? » Pierre toujours prêt à se mettre en avant, oublieux de la gloire qu'il avait vue et de la révélation que le Père lui avait faite, Pierre, revenant au train habituel de ses propres idées, voulait bien que son maître fût bon Juif; et sans le consulter, il répond affirmativement à celui qui l'interrogeait. Le Seigneur alors prévient Pierre, et lui montre la connaissance *divine* qu'il a de ce qui se passe loin de lui. En même temps il parle de Pierre comme de *Lui-même*, le désignant comme étant ainsi que Lui-même, enfant du Roi du temple. Ensuite le Seigneur commande à la création, car il peut tout comme il sait tout; il fait apporter par un poisson, dernier être chez qui on aurait pensé trouver ce qu'il fallait, précisément ce statère dont on avait besoin; et il s'associe de nouveau Pierre en disant : « prends-le et le leur donne pour moi et pour toi ». Il avait dit « *afin* que nous ne les scandalisions pas » : et maintenant « donne-le pour moi et pour toi ». Merveilleuse et divine condescendance ! Celui qui sonde les cœurs et dispose de la création tout entière, le Fils du Souverain du temple place ses pauvres disciples dans cette même relation de *filis* avec son Père divin, avec le Dieu qui

y était adoré. Il se soumet aux exigences auxquelles devaient être soumis les étrangers; mais il place son disciple dans tous ses droits à lui comme fils. Le rapport entre cette touchante expression de la grâce divine et le sujet de ces chapitres ressort bien clairement : les paroles de Jésus à Pierre démontrent toute la portée du changement qui avait lieu dans la position de son vrai temple par le rejet de Jésus, ministre de la circoncision pour confirmer les promesses faites aux pères, et son entrée à travers la mort dans la gloire céleste.

Il est intéressant de remarquer que la première épître de Pierre est fondée sur la doctrine à l'égard de Christ renfermée dans le chap. XVI; et sa seconde épître sur la position qu'il prend dans le chap. XVII de Matthieu que nous venons d'étudier.

Au chapitre XVI, Pierre instruit du Père avait confessé le Seigneur comme Fils du Dieu vivant; et le Seigneur avait dit que sur ce rocher il bâtirait son Eglise, et que celui qui avait la puissance de la mort ne prévaudrait pas sur elle. Ainsi aussi Pierre dans sa première épître déclare que lui et les autres disciples avaient été régénérés pour avoir une espérance vivante par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les

morts : or c'est par cette résurrection que la puissance de la vie du Dieu vivant a été manifestée. Ensuite Pierre appelle Christ *la pierre vivante*, en venant à laquelle, comme des pierres vivantes, nous sommes édifiés pour être un temple saint au Seigneur.

Dans sa seconde épître, Pierre rapporte d'une manière particulière la gloire de la transfiguration comme preuve de la venue et du royaume du Fils de l'homme ; aussi parle-t-il dans cette seconde épître du jugement du Seigneur.

Chapitre XVIII. Ici les grands principes qui conviennent au nouvel ordre de choses introduit par le rejet du Sauveur ici-bas et sa gloire en haut, sont communiqués aux disciples. Il en résultait un rassemblement de ceux qui croyaient en lui, indépendant du Judaïsme, et qui avait Jésus lui-même pour source et pour centre.

Examinons un peu ces douces et précieuses instructions du Seigneur. Elles peuvent être envisagées de deux manières, et révèlent, soit les voies de Dieu à l'égard de ce qui devait remplacer le Seigneur sur la terre comme témoignage rendu à la grâce et à la vérité, soit le caractère qui est en soi le vrai témoignage à rendre. Ce chapitre suppose Christ rejeté et

absent; la gloire du chap. XVII n'étant pas encore venue. Le récit, dans ce chap. XVIII, se reportant ainsi au-delà du chapitre précédent, se lie à ce qui nous est rapporté dans le chap. XVI, sauf en tant que les derniers évènements du chap. XVII sont un témoignage pratique de ce que Christ a abdiqué ses vrais droits jusqu'à ce que Dieu les fit valoir.

Le Seigneur parle des deux sujets qu'embrasse le chapitre XVI, il parle du Royaume et de l'Eglise. Il montre d'abord que ce qui conviendra au royaume ce sera l'esprit de confiance et de petitesse, l'esprit doux d'un petit enfant qui ne sait pas faire valoir ses droits contre un monde rempli d'indifférence pour lui. On devra devenir comme un enfant. Dans l'absence de leur Seigneur rejeté, ce qui conviendra aux siens, ce sera de devenir comme des enfants (vers. 1-4). Quiconque recevra un petit enfant au nom de Jésus, recevra Jésus lui-même; et d'un autre côté quiconque mettra une pierre d'achoppement sur le chemin d'un de ces petits qui croient en Jésus * sera sous le poids

* *Note.* — Ici le Seigneur distingue « un petit qui croit ». Dans tout le reste du passage il parle d'un petit enfant, en faisant de son caractère comme tel le modèle de celui du chrétien dans le monde.

du jugement le plus terrible (vers. 5-6). Hélas! le monde mettra de ces pierres d'achoppement devant ces petits; il cherchera à détourner et à faire broncher les faibles enfants de Dieu; mais malheur au monde à cause de cela! Quant aux disciples, le Seigneur veut que si ce qu'ils ont de plus cher leur tourne en piège, ils l'arrachent et le coupent (vers. 8-9). Et il ajoute pour leur consolation, que si « ces petits » ne savaient pas s'ouvrir leur chemin dans ce monde, ils étaient néanmoins l'objet de la *faveur spéciale* du Père, comme ceux qui par un privilège particulier voyaient la face du roi (vers. 10). Non pas qu'il n'y ait pas du péché en eux, mais le Père ne méprisait pas ce qui était loin de lui. Le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu; et la volonté du Père n'est pas qu'un seul de ces petits périsse (vers. 11-14). Le Seigneur, je n'en doute pas, parle ici des « petits » tels que celui qu'il tenait entre ses bras; mais il enseigne ainsi aux siens, d'un côté l'esprit d'humilité, de confiance et d'abandon; et de l'autre cet esprit du Père qu'ils devaient imiter pour être de vrais enfants du

(Note.) — Comme doctrine, l'état de péché de l'enfant et son besoin du sacrifice de Christ sont clairement constatés ici.

royaume. Il les instruit à ne pas chercher à imiter cet esprit de l'homme qui veut maintenir sa place et se faire valoir ; mais de supporter le mépris , de se faire petit , et en même temps d'imiter (ce qui est la vraie gloire) le Père qui pense aux humbles et les admet près de lui. Le Fils de l'homme était venu pour ceux qui étaient perdus , qui étaient méprisables. Voilà l'esprit du royaume : c'est cet esprit de grâce dont il est parlé à la fin du chapitre , depuis le vers. 39 , et plus spécialement depuis le vers. 43.

Mais l'Eglise plus particulièrement devait occuper la place de Christ sur la terre, quant au support et à la douceur. Ce même esprit que Christ avait manifesté, convenait aux disciples ; et c'est par lui qu'ils devaient gagner leurs frères. « Que si ton frère a péché contre toi , va et reprends-le entre toi et lui seul ; s'il t'écoute , tu as gagné ton frère » (vers. 15). Si celui qui a péché contre son frère écoute, alors la chose est ensevelie dans le cœur de celui qu'il a offensé ; mais si les moyens ordonnés n'accomplissent rien, on doit placer la chose devant l'assemblée, et si le coupable ne se soumet pas, celui qui a fait le tort sera tenu pour un étranger, comme le serait un païen pour Israël.

L'Église remplace Israël ; et la question du *dehors* ou du *dedans* se rapporte dorénavant à elle. Le ciel ratifiera ce que l'assemblée liera sur la terre ; et le Père aussi exaucera la requête de deux ou trois qui seront d'accord pour demander quelque chose ; car Christ est là où deux ou trois sont assemblés en son nom. Ainsi, soit pour les décisions à prendre, soit pour les prières, ils sont comme Christ sur la terre, car Christ est là lui-même avec eux. Chose sérieuse ! immense paix accordée à deux ou trois vraiment réunis en son nom ! La grandeur même du privilège fait que la prétention d'en jouir devient, quand la réalité n'y est pas, le sujet d'une tristesse profonde.

Un autre élément du caractère du royaume est manifesté ici (vers. 21 jusqu'à la fin), en Dieu et dans le Christ, savoir la bonté qui pardonne. En ceci aussi les enfants du royaume devront être des imitateurs de Dieu et pardonner toujours. Il s'agit bien entendu toujours de torts qui nous seraient faits à nous-mêmes et non de la discipline publique : on devait aller jusqu'au bout, en agissant dans l'esprit de grâce, ou plutôt ne pas trouver de limites à cette action, ainsi que Dieu nous a tant pardonné. En même temps que ceci, je crois que

les dispensations de Dieu envers les Juifs sont dépeintes ici : les Juifs ont tué le Fils de Dieu, pour ne rien dire de la violation de la loi ; Christ a intercédé pour eux en disant : « Père ! pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » (Luc XXIII, 34). En réponse à cette prière de Jésus sur la croix, le pardon provisoire (voyez vers. 27) a été prêché par le S'-Esprit par la bouche de Pierre (Act. III); mais les Juifs ont refusé ce pardon. Lorsqu'il s'agissait de faire grâce aux pauvres gentils qui sans doute leur devaient les cent deniers, ils s'y sont opposés ; et ainsi ils ont été livrés au châtement jusqu'à ce que l'Eternel puisse dire « ils ont reçu le double de leur péché » (vers. 30-35).

En un mot donc l'esprit du royaume n'est pas la force, mais la petitesse. Mais dans cet état de petitesse on est près du Père ; et étant près du Père, ayant goûté sa faveur, on ne cherche pas à être grand dans ce monde, on y est facilement petit et humble. On est imbu de l'esprit de grâce, on chérit les petits, on pardonne à ceux qui nous ont fait tort : on est près de Dieu et on ressemble à Dieu dans ses voies. Le même esprit de grâce règne soit dans l'Eglise, soit dans ses membres ; seulement en sus, et par dessus, l'Eglise représente Christ

sur la terre; et c'est à elle que se rapportent les règles des vers. 16-20, fondées sur l'acceptation d'un peuple comme appartenant à Dieu. Deux ou trois, réellement réunis au nom de Jésus, agissent avec son autorité, et jouissent de ses privilèges auprès du Père; car Jésus lui-même est là au milieu d'eux.

Chapitre XIX. Ce chapitre poursuit le sujet du chapitre précédent, savoir l'esprit qui convient au royaume des cieux. Le Seigneur s'est rapproché de la Judée; et une *question* des pharisiens donne lieu à l'exposition de sa doctrine sur le mariage. Abandonnant la loi qui tenait à la dureté de leurs cœurs, il remonte à l'institution de Dieu d'après laquelle un seul homme et une seule femme doivent s'allier pour n'être qu'un aux yeux de Dieu. Il établit ou rétablit plutôt le vrai caractère et l'autorité du lien indissoluble du mariage: je dis indissoluble, car l'exception pour le cas de l'infidélité n'en est pas une, la personne coupable ayant déjà rompu le lien. En même temps si Dieu en donne la force spirituelle, il vaut encore mieux rester seul (vers. 10-12). Dans les versets suivants le Seigneur renouvelle ses instructions à l'égard des petits enfants en leur témoignant son affection; et exprimant ici, il me

semble , plutôt la valeur qu'il attachait à l'absence dans le caractère d'un enfant, de tout ce qui lie au monde , à ses distractions , et à ses convoitises. Au chap. XVIII , il s'agissait du caractère intrinsèque du royaume.

Après cela Jésus montre (en rapport avec l'introduction du royaume dans sa personne) ce qu'est , pour celui qui vraiment ne cherche qu'à plaire à l'Éternel , le dévouement absolu ; ce que c'est que de tout sacrifier pour le suivre ; Jésus montre que l'esprit du monde, les passions charnelles, les richesses , sont en tout point opposés à cet esprit là. La loi de Moïse mettait un frein à ces passions sans doute ; mais elle les suppose et les supporte sous quelques rapports. Selon la gloire du monde l'enfant n'avait aucun prix : il ne pouvait être pour rien dans cette gloire ; mais il était précieux au Seigneur. La loi promettait la vie éternelle à celui qui l'observait ; le Seigneur la rend simple et pratique dans ses exigences, ou plutôt rappelle ces exigences dans leur simplicité. Les richesses n'étaient pas défendues par la loi : bien que les obligations morales entre hommes fussent maintenues par elle, ce qui liait le cœur au monde n'était pas jugé par elle. Selon le gouvernement de Dieu le bien-être était rattaché à l'o-

béissance. Christ juge tout ce qui corrompt le cœur et qui agit sur son égoïsme en le séparant ainsi de Dieu; il dit au jeune homme : « Vends ce que tu as et le donne aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel; puis viens et suis-moi » (vers. 21). Hélas ! le cœur du jeune homme ne savait renoncer à ses possessions, à lui-même, à ses aises ! Et le Seigneur ajoute : « Un riche entrera difficilement dans le royaume des cieux » (vers. 23-24) ! Cela est tout simple; il s'agit du royaume de Dieu, du royaume des cieux, où le moi, le monde, n'ont point de place. Les disciples qui ne comprenaient pas qu'il n'y a pas de bonne volonté dans l'homme; s'étonnent de ce que l'homme ainsi favorisé soit encore éloigné du salut; et ils demandent au Seigneur : « Qui peut donc être sauvé » (vers. 25) ? Alors toute la vérité se révèle : « Quant aux hommes c'est impossible » ! on ne saurait vaincre les convoitises : elles sont l'homme lui-même sous le rapport moral et quant à sa volonté et ses affections. Comment blanchirait-on le nègre ou ôterait-on les taches du léopard ? la couleur du nègre, les taches du léopard sont dans leur nature. Mais Dieu, et son nom en soit béni, Dieu est tout-puissant.

Ces instructions de Jésus à l'égard des ri-

chesses portent Pierre à demander (vers. 27) quelle serait la portion de ceux qui avaient renoncé à tout pour suivre Jésus ; et nous sommes ramenés ainsi à la gloire du chap. XVII. Jésus lui répond qu'il y aura une régénération ; que l'état des choses sera entièrement renouvelé sous la domination du Fils de l'homme ; dans ce temps-là « vous aussi serez assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël ». Les disciples auront la première place dans l'administration du royaume terrestre ; au reste chacun aura la sienne ; quoi qu'on ait quitté et à quoi qu'on ait renoncé pour l'amour de Jésus, on en recevra le centuple et la vie éternelle (vers. 28-29). La décision d'ailleurs n'en sera pas établie sur les apparences : « plusieurs qui sont les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers » (vers. 30).

Chapitre XX. Il était à craindre en effet que le cœur charnel de l'homme ne prît un tel encouragement (présenté sous forme de récompense pour tout son travail et pour tous ses sacrifices) dans un esprit mercenaire, et prétendît faire son compte avec Dieu. C'est pourquoi dans la parabole par laquelle le Seigneur continue son discours, il établit clairement le principe de la grâce et de la souveraineté de

Dieu envers ceux qu'il appelle, et dans ce qu'il donne. Le Seigneur fait dépendre de cet appel de Dieu et de sa grâce, ses dons à ceux qu'il introduit dans sa vigne. On peut remarquer que lorsqu'il répond à Pierre, il était question de la conséquence d'avoir, sur l'appel de Jésus, tout quitté pour le suivre. Le motif de cet abandon de tout, c'était Christ lui-même ; il dit : « Vous qui m'avez suivi » ; et il parle de ceux qui ont tout quitté pour l'amour de lui, « à cause de mon nom ». Voilà le motif ! La récompense est un encouragement lorsque nous sommes déjà dans le chemin pour l'amour de Christ ; et quand il est question de récompense dans le Nouveau-Testament il en est toujours ainsi. Celui qui a été appelé à la onzième heure dépendait de cet appel pour entrer dans le travail ; et si son maître, dans sa bonté, a voulu lui donner autant qu'aux autres, ceux-ci auraient dû s'en réjouir. *Mais ils s'en tiennent à la justice ; et il leur est répondu qu'ils ont reçu ce dont le père de famille était convenu avec eux (vers. 13-14)*. L'ouvrier de la onzième heure, le dernier, jouissait de la grâce de son maître ; mais qui le connaissait ? Un Paul pouvait entrer tard dans l'œuvre, Dieu l'ayant appelé alors, et servir néanmoins

de témoignage plus puissant à la grâce que ceux qui travaillaient depuis l'aube du jour de l'Evangile.

Le Seigneur poursuit son sujet avec ses disciples et monte à Jérusalem où le Messie aurait dû être reçu et couronné. Il monte à Jérusalem pour être rejeté et mis à mort, mais pour ressusciter ensuite; et quand les fils de Zébédée viennent lui demander les deux premières places dans le royaume, il leur répond qu'il peut les conduire aux souffrances, mais que, quant aux meilleures places dans son royaume, il ne les donne que selon les conseils du Père, à ceux pour lesquels le Père les a préparées (vers. 17 et suiv.). Merveilleux anéantissement de lui-même! il travaille pour le Père, pour nous; et il ne dispose de rien! il peut donner le partage de ses souffrances à l'homme qui veut le suivre; la gloire sera donnée selon les conseils du Père! Quel privilège de n'avoir d'autre motif d'action que de suivre Jésus et de partager ses souffrances; et quelle purification de nos cœurs charnels que de ne plus agir que pour un Christ souffrant, en partageant sa croix et en nous en remettant à Dieu pour la récompense!

Jésus prend aussi cette occasion pour faire

comprendre les sentiments qui conviennent aux siens et dont ils avaient vu la perfection en lui. Dans le monde on cherchait l'autorité ; mais l'esprit de Christ était un esprit de service , et faisait prendre la dernière place par dévouement absolu pour les autres : beaux et parfaits principes dont la perfection a été manifestée en Christ dans toute sa splendeur ! Tout abandonner ; dépendre avec confiance de la grâce de celui que nous servons ; et par la disposition qui en résulte prendre la dernière place , et être ainsi serviteur de tous : voilà ce qui convient à ceux qui ont part au royaume tel que l'a établi maintenant le Seigneur rejeté du monde ; voilà ce qui convient à ceux qui le suivent !

La partie de l'évangile qui nous occupe se termine à la fin du verset 28 de notre chapitre ;

* (*Note.*) — La manière dont les fils et la mère de Zébédée recherchent la première place au moment même où le Seigneur se dispose à prendre la dernière sans réserve, est digne de remarque ; et que d'exemples pareils ne voyons-nous pas, hélas ! Mais dans tout cela on reconnaît aussi d'autant plus clairement la manière absolue dont le Seigneur s'est dépouillé de tout, ainsi que les principes du royaume céleste. Ces principes sont une abnégation parfaite , le contentement dans le dévouement absolu , fruit de l'amour qui agit dans l'oubli de soi-même, débonnai-

au verset 29 commence la dernière manifestation de Jésus à Israël, comme Fils de David, l'Éternel, le vrai roi d'Israël, le Messie. Il commence sa carrière à Jéricho, le lieu où Josué est entré dans le pays, le lieu où la malédiction a reposé si long-temps. Il ouvre les yeux aux aveugles de son peuple, qui croient et le reçoivent comme Messie, tout rejeté qu'il fût. Ces aveugles le saluent par deux fois comme Fils de David (vers. 30-31) ; et il répond à leur foi en leur ouvrant les yeux, après quoi, figure du vrai résidu de son peuple qui l'attendra, ils le suivent.

Chapitre XXI. Jésus disposant de tout ce qui appartient à un peuple de franche volonté, fait son entrée à Jérusalem en roi et souverain conformément au témoignage de Zacharie. Mais tout en entrant à Jérusalem comme souverain, et en rendant ainsi le dernier témoignage à la ville bien aimée qui allait le rejeter pour

reté qui découle de ce qu'on ne se recherche pas : on ne s'élève pas contre le mépris, on est doux et humble de cœur. L'amour produit en même temps et l'esprit de service envers les autres, et l'humilité qui est contente de cette position. Le Seigneur a accompli ce service d'amour jusqu'à la mort, donnant sa vie en rançon pour plusieurs.

être ruinée, il y entre en roi débonnaire. La puissance de Dieu agit sur le cœur des masses ; et elles saluent Jésus comme roi, Fils de David, se servant des expressions du Ps. CXVIII qui célèbre le sabbat millennial amené par le Messie alors reconnu du peuple. Les troupes jettent leurs vêtements pour dresser le chemin du roi glorieux mais débonnaire ; elles arrachent les branches des arbres pour lui rendre témoignage ; et Jésus est conduit en triomphe jusqu'à Jérusalem, tandis que la foule s'écrie « Hosannah (sauve maintenant) au Fils de David ; béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ; Hosannah, dans les lieux très-hauts » (vers. 9) ! Qu'il eut été heureux ce peuple si les cœurs de ceux qui saluaient ainsi Jésus avaient été changés pour conserver spirituellement ce témoignage qu'ils rendaient ! Mais quoiqu'il en fût, Dieu dans sa souveraineté disposait leurs cœurs pour le témoignage qui nous est rapporté ici ; Dieu ne pouvait permettre que son Fils fût rejeté sans que ce Fils reçût ce témoignage. Une fois dans Jérusalem le Roi, tout en gardant sa position d'humilité et de témoignage, va tout passer en revue. En apparence ce sont les différentes classes du peuple qui viennent pour le juger ou pour l'embarras-

ser ; mais de fait elles viennent se présenter devant lui pour recevoir toutes, les unes après les autres, leur jugement de la part de Dieu par le moyen de Jésus.

C'est une scène frappante que celle qui se déroule ici devant nos yeux. Le vrai juge, le Roi, l'Éternel se présentant pour la dernière fois devant son peuple rebelle avec le témoignage le plus éclatant rendu à sa puissance et à ses droits ; et eux venant pour le troubler et pour le condamner, amenés par leur malice même à défiler les uns après les autres devant lui. Ils passent devant lui en exposant leur véritable état pour recevoir leur jugement de sa bouche, sans qu'il quitte même un instant (si ce n'est en purifiant le temple avant que la scène dont nous parlons ici ne commence) la position de témoin fidèle et vrai en toute débonnairété sur la terre.

Il y a deux parties à distinguer dans ce récit. La première nous présente le Seigneur dans son caractère de Messie, et de l'Éternel. Il fait chercher l'ânesse comme Seigneur (vers. 5) ; il entre dans la ville, selon la prophétie, comme Roi (vers. 7-11) ; il purifie le temple avec autorité (vers. 12-13) ; aux objections des sacrificateurs, il oppose le Ps. VIII

qui parle de la manière dont l'Éternel se faisait glorifier et s'assurait ses justes louanges de la bouche des petits enfants (vers. 15-16) ; là aussi il guérit Israël (vers. 14). Dans la seconde (vers. 47 et suiv.) nous voyons le Seigneur les quitter et ne plus loger dans la ville ; et le lendemain , par une figure remarquable , il montre la malédiction qui va tomber sur le peuple. Israël était le figuier de l'Éternel , mais il encombrait la terre ; aux yeux il offrait beaucoup de feuilles , mais il ne portait point de fruit. Le figuier jugé par le Seigneur périt incontinent : figure de ce pauvre peuple qui ne portait aucun fruit pour celui qui prenait soin de lui.

Israël en effet avait bien toutes les formes de la piété , il était zélé pour la loi et pour les ordonnances ; mais il ne portait point de fruit pour l'Éternel ; et en tant que placé sous la responsabilité d'en porter , c'est-à-dire sous l'ancienne alliance , il n'en portera jamais. Le rejet qu'il a fait de Jésus a mis fin à tout espoir ; Dieu agira en grâce sous la nouvelle alliance , mais il ne s'agit pas de cela ici. Le figuier représente Israël tel qu'il était ; et pour lui tout était fini. Je ne doute pas que ce que le Seigneur dit ici aux disciples (vers. 20-22) , tout en étant un grand

principe général, ne se rapporte aussi à ce qui devait arriver à Israël par leur ministère : envisagé comme corps sur la terre, comme nation, Israël disparaîtrait, et serait perdu au milieu des gentils; les disciples étaient ceux qui étaient agréés de Dieu selon leur foi.

Nous avons vu le Seigneur entrer dans Jérusalem en roi, comme l'Eternel, le roi d'Israël, et puis le jugement prononcé sur le peuple; ensuite viennent les détails du jugement sur les diverses classes qui composaient ce peuple. Les chefs d'abord, ceux qui auraient dû le diriger, s'approchent du Seigneur et mettent en question son autorité (vers. 23 et suiv). En l'abordant ainsi ils se posaient en chefs de la nation, et ils auraient dû être reconnus capables de prononcer sur les prétentions de ceux qui se présentaient à elle; sinon pourquoi s'occupaient-ils de Jésus? Le Seigneur dans sa parfaite sagesse leur fait une question qui met leur capacité à l'épreuve. Leur communiquer les fondements de son activité, eut été inutile; il était trop tard; ils l'auraient lapidé, s'il leur avait dit la vérité à cet égard, aussi leur répond-il en leur demandant : « Le baptême de Jean d'où était-il » (vers. 25)? Et s'ils ne pouvaient pas répondre au sujet de la mission

de Jean-Baptiste, pourquoi s'enquérir de sa mission à lui ? Reconnaître la mission de Jean-Baptiste, c'était reconnaître Jésus ; la nier, c'était perdre leur influence auprès du peuple : de la conscience, il n'en était pas question ! Ils avouent leur incapacité ; et alors Christ décline leur compétence comme chefs et gardiens de la foi du peuple : ils s'étaient jugés eux-mêmes.

Là-dessus, depuis le verset 28 jusqu'au chap. XXII, 14, le Seigneur met leur conduite et les voies de Dieu à leur égard, clairement devant leurs yeux.

Tout en ayant la prétention de faire la volonté de Dieu, ils ne la faisaient pas ; tandis que ceux qui étaient manifestement méchants s'étaient repentis et avaient fait cette volonté. Eux, le voyant, étaient restés endurcis ; et ensuite non-seulement la conscience naturelle n'avait pas été atteinte chez eux, ni par le témoignage de Jean, ni par la vue du repentir d'autrui ; mais quoique Dieu eût employé tous les moyens propres à leur faire rapporter du fruit digne de ses soins, il n'avait trouvé chez eux que perversité et rébellion : les prophètes avaient été rejetés, son Fils allait l'être lui-même, ils voulaient avoir l'héritage du Fils pour eux-mêmes (vers. 38). Ils reconnaissaient en même temps

que la conséquence d'un pareil crime serait nécessairement leur destruction, la destruction des méchants, et que la vigne serait donnée à d'autres (vers. 41). Jésus leur applique la parabole qu'il vient de leur dire; il leur cite le Ps. CXVIII (vers. 22-25), annonçant que la pierre rejetée par ceux qui bâtaient deviendrait la maîtresse pierre du coin. Il leur déclare qu'ensuite celui qui tombera sur cette pierre (c'est ce que la nation faisait dans ce moment-là) sera brisé; mais que celui sur lequel cette pierre tombera (ce sera le sort de la nation rebelle aux derniers jours) sera réduit en poussière (vers. 44). Les souverains sacrificateurs et les pharisiens « comprirent qu'il parlait d'eux »; mais ils n'osaient pas le saisir, car le peuple le tenait pour un prophète. Voilà l'histoire d'Israël même jusqu'aux derniers jours, l'histoire d'Israël envisagé sous sa responsabilité.

Chapitre XXII. Ici à son tour, la conduite des Juifs à l'égard des invitations de la grâce nous est présentée; la parabole est donc une similitude du royaume. Dieu veut honorer son Fils en célébrant ses noces. En premier lieu les Juifs déjà invités, sont conviés au festin des noces; mais ils ne veulent pas y venir: et ceci

a été fait du vivant du Christ. Puis, tout étant préparé, Dieu envoie de nouveau pour les engager à venir (vers. 3) : c'est la mission des apôtres auprès de la nation lorsque l'œuvre de la rédemption a été accomplie. Les Juifs méprisent le message ou tuent les messagers (vers. 4-6), et la conséquence en est que ces méchants et leur ville sont détruits (vers. 7). C'est encore le jugement qui est tombé sur Jérusalem.

Ensuite (vers. 8 et suiv.) les malheureux, les gentils, ceux du dehors, sont introduits dans le festin; et la salle des noces est garnie; mais ici une autre chose se présente. Nous avons trouvé, il est bien vrai, le jugement de Jérusalem dans la parabole qui nous occupe (vers. 7); mais cette parabole est une similitude du royaume, et elle nous donne ainsi aussi le jugement de celui qui est entré pour y prendre part. Il faut ce qui convient aux noces; et pour un festin de noces, il faut une robe de noces; si Christ doit être glorifié, il faut que tout soit selon sa gloire. On peut entrer extérieurement dans le royaume, faire profession du christianisme; mais si l'on n'est pas revêtu de la robe de noces, de ce qui convient aux noces, on sera mis dehors; et c'est de Christ lui-même qu'il faut être re-

vêtu. De l'autre côté tout est préparé, rien n'est demandé : ce n'était pas au convié d'apporter quoi que ce fut ; le roi fournissait tout ; mais il fallait que le convié fut pénétré de l'esprit de ce qui se faisait. Celui qui eût pensé à ce qui convenait aux noces, aurait sûrement senti le besoin de paraître dans une robe de noces ; ou bien il aurait oublié l'honneur du fils du roi. Le cœur de celui dont parlent les vers. 11 et suiv. était étranger à l'esprit du festin et à la gloire de celui qui en faisait honneur ; et l'homme lui-même allait être traité comme un étranger, et jeté dehors par le jugement du roi quand il prend connaissance des conviés qui sont entrés.

Ainsi la grâce aussi a agi envers Israël, et Israël est jugé pour le refus qu'il a fait de l'invitation du grand Roi aux noces de son Fils ; ensuite l'entrée des gentils est annoncée ; et l'abus de la grâce par ceux qui prétendent en profiter, est jugée : et ici se termine l'histoire du jugement d'Israël en général, ainsi que du caractère que prendra le royaume.

Maintenant les diverses classes des Juifs se présentent chacune à leur tour pour surprendre le Seigneur, quoiqu'il dit. D'abord ce sont les pharisiens et les Hérodiens, ceux qui favorisaient l'autorité des Romains et ceux

qui y étaient opposés. Le précieux Sauveur leur répond avec la parfaite sagesse qui se révélait dans tous ses discours, dans toutes ses actions. La question de ces hommes manifestait leur méchanceté et une absence totale de conscience de leur part. C'était leur propre péché qui les avait placés sous le joug romain, dans cette position contraire en effet à celle où aurait dû être le peuple de Dieu sur la terre. Ainsi, *en apparence*, Christ a dû, ou se rendre suspect aux autorités, ou bien renoncer à la prétention d'être le Messie et par conséquent le libérateur. Mais qui est-ce qui avait amené cette difficulté pour le peuple, pour Christ lui-même ? C'était leur propre péché ; et le Seigneur montre qu'ils avaient accepté eux-mêmes le joug : le denier qu'ils lui présentaient en portait l'empreinte. Qu'ils rendissent donc cette monnaie du tribut à ceux auxquels elle appartenait, et qu'ils rendissent aussi, ce qu'ils ne faisaient pas, à Dieu qui était à Dieu ! Le Seigneur laisse les disciples des pharisiens et les Hérodiens sous le joug où ils étaient forcés de reconnaître qu'ils s'étaient placés ; et il leur rappelle les droits de Dieu dont ils se souciaient peu.

Ce sont ensuite les sadducéens qui arrivent auprès de lui, et qui lui font des questions sur

la résurrection , pensant en démontrer l'absurdité. Or de même que l'état de la nation avait été mis en évidence dans l'entretien de Jésus avec les pharisiens, ainsi l'incrédulité de la nation est mise en scène ici (vers. 23 et suiv.). Les sadducéens ne pensaient qu'aux choses de ce monde ; voulant nier l'existence d'un autre monde ; mais le Seigneur fait voir que, quelque fût l'état de dégradation et d'assujettissement dans lequel le peuple se trouvait, le Dieu d'Abraham , d'Isaac et de Jacob ne changeait pas. Les promesses faites aux pères restaient assurées , et les pères étaient vivants pour en jouir plus tard. C'étaient la parole et la puissance de Dieu qui étaient en question , et le Seigneur les maintient avec puissance et clarté , fermant la bouche aux sadducéens. Les gens de loi frappés de sa réponse font une question (vers. 36) qui donne occasion au Sauveur d'extraire du contenu de la loi ce qui aux yeux de Dieu en est l'essence , présentant ainsi la perfection de la loi , et ce qui , quel que soit le moyen d'y parvenir , fait le bonheur de ceux qui y marchent. La grâce seule s'élève au-dessus de cette perfection selon la loi et de ses conséquences. Avec la déclaration de la perfection , les questions cessent (voyez vers. 46) : tout est jugé , tout

est mis en évidence à l'égard de la position du peuple et des sectes d'Israël, et le Seigneur peut constater les pensées parfaites de Dieu à son égard, soit au sujet de l'état du peuple, des promesses de Dieu, ou du fond de la loi. C'était à Jésus maintenant de poser une question pour faire ressortir sa position à lui. Il propose aux pharisiens de concilier le titre de Fils de David avec celui de Seigneur que David lui-même lui a donné, et cela en rapport avec l'ascension de ce Messie pour siéger à la droite de Dieu jusqu'à ce que Dieu mît tous ses ennemis pour le marche-pied de ses pieds et qu'il établît son trône en Sion. Or c'était là la clé de la position de Christ dans ce moment-là, et ce qui expliquait cette position toute entière. Incapables de lui répondre, personne n'ose plus lui faire de question. En effet si les Juifs avaient pu comprendre ce Ps. CX, ils eussent confondu toutes les voies de Dieu à l'égard de son Fils dans ce moment-là où ils allaient le rejeter. Ceci terminait nécessairement ces entretiens du Seigneur avec les Juifs en montrant la vraie position de Christ, qui tout en étant Fils de David devait monter en haut pour recevoir le royaume, et en attendant rester assis, selon les droits de sa glorieuse personne, à la droite de Dieu, Sei-

gneur de David aussi bien que Fils de David :

Il y a une autre chose intéressante à remarquer ici ; le Seigneur dans ses entretiens et ses discours aux diverses classes du peuple , constate l'état des Juifs à l'égard de leurs relations avec Dieu sous tous les rapports, et montre la position qu'il prenait lui-même. Il fait voir d'abord la position nationale des Juifs vis-à-vis de Dieu, sous le rapport de leur responsabilité selon la conscience naturelle et les privilèges qui leur appartenaient ; et il montre que le résultat en sera leur retranchement et leur remplacement par d'autres dans la vigne du Seigneur (chap. XXI , 22-46). Ensuite le Seigneur expose la condition des Juifs en rapport avec la grâce du royaume, ainsi que l'introduction des pécheurs, des gentils ; et ici aussi le résultat, c'est le retranchement et la destruction de la ville. * Puis les Hérodiens, les amis des Ro-

* (Note.) — Depuis le verset 26 du chap. XXI jusqu'à la fin, nous trouvons la responsabilité de la nation envisagée comme jouissant de ses anciens privilèges, privilèges selon lesquels elle aurait dû porter du fruit. : n'en ayant point produit, une autre nation lui est substituée. Mais ce n'est point pour n'avoir pas porté du fruit que Jérusalem tombe sous le jugement qui accomplira sa destruction : la mort de Jésus, du dernier de ceux qui avaient

mains, et les pharisiens, leurs ennemis, prétendus amis de Dieu, font ressortir la vraie position des Juifs vis-à-vis de la puissance impériale des gentils, et de Dieu.

Quand les sadducéens à leur tour paraissent devant le Seigneur, le Seigneur fait voir dans son entretien avec eux la certitude des promesses faites aux pères, et les relations de Dieu avec eux à l'égard de la vie et de la résurrection; puis il montre aux scribes la vraie portée de la loi; et enfin la position que lui, le fils de David, prenait d'après le Ps. CX, position qui se rattache à son rejet par les conducteurs de la nation dont il était entouré.

Chapitre XXIII. Ce chapitre montre claire-

été envoyés pour chercher du fruit, devait amener le jugement sur ses meurtriers; mais la destruction de Jérusalem (de la *ville*) est la conséquence du refus du témoignage envoyé pour les appeler en grâce, du témoignage du royaume adressé *dans ce* but aux Juifs. Il s'agit d'abord du jugement sur les vigneron, sur les docteurs et les chefs du peuple; mais le jugement exécuté à cause du rejet du témoignage du royaume va plus loin. Les uns méprisent le message, les autres maltraitent les messagers, et la grâce étant ainsi rejetée, la *ville* est brûlée et ses habitants sont retranchés (Comparez chap. XXIII, 36.).

ment jusqu'à quel point les disciples sont considérés en rapport avec la nation en tant que peuple juif, quoique le Seigneur juge les conducteurs qui séduisaient le peuple et déshonoraient Dieu par leur hypocrisie. Jésus dit à la multitude et à ses disciples (vers. 2) : « Les scribes et les pharisiens siègent dans la chaire de Moïse » ; et il veut qu'ainsi expositeurs de la loi, on les suive en ce qu'ils disaient selon cette loi, bien que leur propre conduite ne fût que l'hypocrisie.

Ce qui est important ici, c'est la position des disciples qui est effectivement la même que celle de Jésus : ils sont en rapport avec ce qui est de Dieu dans la nation ; c'est-à-dire avec la nation en tant que peuple reconnu de Dieu ; ensuite avec la loi comme ayant de l'autorité de la part de Dieu. En même temps le Seigneur juge, et les disciples aussi doivent en pratique juger la marche de la nation, en tant que représentée publiquement par ses chefs ; ils doivent soigneusement éviter la marche de ces chefs tout en continuant à faire partie de la nation.

Après avoir reproché aux pasteurs de la nation leur hypocrisie, le Seigneur signale la manière par laquelle ils condamnaient eux-mêmes

les actes de leurs pères en bâtissant les sépultures des prophètes que ces pères avaient tués. Ils étaient donc les enfants de ceux qui avaient tué les prophètes, et Dieu les mettra à l'épreuve en leur envoyant des scribes, des prophètes et des justes (vers. 34), et ils combleront leur iniquité en mettant à mort ces envoyés et en les persécutant, se condamnant ainsi eux-mêmes de leur propre aveu, afin que tout le sang des justes répandu depuis le sang d'Abel jusqu'à celui du prophète Zacharie fût redemandé à cette génération (vers. 35-36). Affreuse culpabilité en effet ! Une culpabilité que l'homme pécheur placé sous la responsabilité, n'avait fait qu'accumuler toujours depuis le commencement de son inimitié contre le témoignage de Dieu en tout temps et quel qu'il fût ; une culpabilité rendue tous les jours plus grande par une conscience qui s'endurcissait davantage chaque fois qu'elle s'obstinait contre ce témoignage. La vérité était d'autant plus en évidence que ses témoins avaient souffert : rejeter et persécuter encore une fois les témoins de la vérité était un écueil visible à éviter dans la marche du peuple ; mais il persévérait à mal faire, à rejeter le témoignage, et chaque pas en avant dans cette voie était la preuve d'un endurcisse-

ment croissant. Tout s'était accumulé sur la tête de cette génération réprouvée.

On doit remarquer ici le caractère donné aux apôtres et aux prophètes chrétiens : ce sont des « scribes », des « sages », des « prophètes » envoyés aux Juifs, à la nation toujours rebelle ; et cela fait ressortir très-clairement à quel point de vue ils sont envisagés dans ces chapitres.

Mais la nation, Jérusalem la bien-aimée de Dieu, est coupable et jugée. Christ, ainsi que nous l'avons vu, depuis la guérison de l'aveugle près de Jéricho, se présente comme l'Eternel. Que de fois il aurait voulu rassembler les enfants de Jérusalem ; et ils ne l'ont pas voulu (vers. 37-39) ! et ainsi leur maison restera désolée jusqu'à ce que, convertis de cœur, ils se servent des expressions du Ps. CXVIII, et saluent par leurs désirs l'arrivée de celui qui vient au nom de l'Eternel ; en recherchant la délivrance de ses mains et en la lui demandant : la paix viendra *après*, le désir *avant* son apparition.

Les trois derniers versets nous présentent ainsi assez clairement la position des Juifs ou de Jérusalem comme centre du système juif devant Dieu. Je la résume ici à cause de son importance pour l'intelligence de cette partie de

l'Évangile. Depuis longtemps et bien des fois Jésus, l'Éternel, le Sauveur aurait voulu rassembler les enfants de Jérusalem comme une poule ses poussins sous ses ailes, mais ils ne l'avaient pas voulu. Leur maison demeurera abandonnée et dans la désolation, mais pas pour toujours. Après avoir tué les prophètes et lapidé ceux qui leur avaient été envoyés, les Juifs avaient crucifié leur Messie et rejeté et tué ceux qu'il leur avait envoyés pour leur annoncer la grâce même après son rejet. Ils ne le verront donc plus jusqu'à ce qu'ils se repentent et que le désir de le voir soit produit dans leur cœur, de sorte qu'ils soient préparés à le bénir et le bénissent dans leurs cœurs, et en fassent confession. Le Messie qui allait les quitter ne sera plus vu d'eux jusqu'à ce que la repentance amène leur cœur à lui qu'ils rejetaient dans ce moment-là. Alors ils le verront : le Messie venant au nom de l'Éternel, sera manifesté à son peuple d'Israël. C'est l'Éternel leur Sauveur qui paraîtra ; l'Israël qui l'avait rejeté le verra comme tel ; et le peuple rentrera ainsi dans ses relations avec Dieu.

Voilà le tableau moral et prophétique d'Israël, les disciples en tant que Juifs étant considérés comme en faisant partie.

Chapitres XXIV et XXV. Nous avons déjà vu que le rejet du témoignage du royaume en grâce, est la cause du jugement qui tombe sur Jérusalem et sur ses habitants. Or le chap. XXIV nous donne d'abord la position de ce témoignage au milieu du peuple, l'état des gentils, et la relation entr'eux et le témoignage rendu par les disciples ; puis l'état de Jérusalem à la suite de son rejet du Messie et du mépris du témoignage ; enfin le bouleversement universel qui doit arriver à la fin de ces temps-là, et qui sera terminé par l'apparition du Fils de l'homme et le rassemblement des élus d'Israël des quatre vents. Ce passage remarquable mérite toute attention ; il est à la fois une prophétie et un enseignement adressé aux disciples pour les diriger dans la marche qu'ils auraient à suivre au milieu des choses qui allaient arriver.

Jésus quitte le temple, et il le quitte pour toujours : acte solennel, qui, on peut le dire, exécutait le jugement : la maison était maintenant désolée. Mais le cœur des disciples demeurait encore enchaîné à ce temple par leurs anciens préjugés ; ils attirent l'attention de Jésus sur les magnifiques bâtiments qui en formaient l'ensemble ; et Jésus leur répondant, leur annonce sa destruction totale. Puis retirés sur la mon-

tagne avec lui, les disciples demandent à Jésus quand ces choses arriveront, et quel sera le signe de sa venue et de la fin du siècle (vers. 3). Ils joignent ensemble comme une seule époque et un seul tout, la destruction du temple, la venue de Jésus, et la fin du siècle. La fin du siècle, il faut le remarquer ici; c'est la fin de la période pendant laquelle Israël était assujéti à la loi sous l'ancienne alliance, période qui devait cesser pour faire place au Messie et à la nouvelle alliance. Puis, il faut le remarquer encore, il s'agit du gouvernement de la terre de la part de Dieu et des jugements qui s'exerceront à la venue de Jésus qui mettra fin au siècle d'alors. Les disciples confondaient ce que le Seigneur avait dit de la destruction du temple avec cette époque de la venue de Jésus en jugement; et de fait, cette position d'Israël et le témoignage qui s'y rapportait, ont été interrompus par la destruction de Jérusalem. C'est pourquoi la destruction de Jérusalem se présente à l'esprit en rapport avec la prophétie dont nous nous occupons et dont elle n'est certainement pas l'accomplissement. Le Seigneur n'est pas encore venu; ni la grande tribulation; mais l'état de choses auquel le Seigneur fait allusion jusqu'à la fin du vers. 14, subit une interruption vio-

lente et judiciaire, de sorte qu'il y a, sous ce point de vue, un rapport entre les deux événements, entre la destruction de Jérusalem et la venue du Seigneur. Le Seigneur traite le sujet à son point de vue à lui, c'est-à-dire au point de vue du témoignage que les disciples auraient à rendre en rapport avec les Juifs ; pendant son absence ; et puis au point de vue de la fin du siècle. Il n'ajoute rien sur la destruction de Jérusalem qu'il avait déjà annoncée ; le temps de sa venue était tenu caché à dessein. De plus la destruction de Jérusalem par Tite mettait fin, de fait, à la position à laquelle l'enseignement du Sauveur s'adressait proprement : il n'y avait plus de témoignage reconnaissable au milieu des Juifs. Quand cette position sera reprise, l'applicabilité du passage reprendra aussi ; mais depuis la destruction de Jérusalem jusqu'à ce moment-là, il ne s'agit que de l'Église.

Le discours du Seigneur se divise en trois parties : l'état général des disciples et du monde pendant le temps du témoignage ; la période caractérisée par le fait que l'abomination de désolation est placée dans le lieu saint ; enfin la venue du Sauveur, et le rassemblement des élus d'Israël.

Voici ce qui caractérise le temps du témoignage des disciples : de faux Christ, de faux prophètes au milieu des Juifs, la persécution de ceux qui rendent témoignage et qu'on traduit devant les gentils. Mais il y a des détails plus précis encore à l'égard de ces temps : il y aura de faux Christ en Israël, il y aura des guerres, des famines, des pestilences, des tremblements de terre ; mais toutefois les *disciples* ne devront pas s'inquiéter, la fin ne sera pas encore, les guerres ne seront qu'un commencement de douleurs (vers. 5-8). Et outre ces choses plus particulièrement extérieures, le Seigneur en annonce d'autres qui mettront les disciples davantage à l'épreuve : ce seront des choses plus intérieures. Les disciples seront livrés pour être affligés, tués, haïs de tous les gentils ; et la conséquence en sera que parmi ceux qui feront profession d'être disciples, il y en aura qui seront scandalisés par ces choses ; ils se trahiront l'un l'autre, les faux prophètes surgiront et tromperont beaucoup de gens ; et parce que l'iniquité abondera, l'amour de plusieurs se refroidira (vers. 9-12). Triste scène en vérité, mais qui donne lieu à l'exercice d'une foi éprouvée : « Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé » (vers. 13). Voilà pour la sphère

propre du témoignage en particulier. Ce que le Seigneur dit n'est pas limité absolument au témoignage en Canaan ; mais Canaan est le point de départ aussi bien que le centre moral auquel tout le témoignage se rapporte.

Ensuite (vers. 14) l'évangile du royaume sera prêché dans tout le monde comme témoignage à toutes les nations ; et alors la fin viendra, la fin du siècle. Or quoique le ciel soit la source d'autorité lorsque le royaume sera établi, Canaan et Jérusalem en sont néanmoins les centres terrestres ; de sorte que l'idée du royaume, tout en s'étendant à tout le monde, tourne nos idées vers la terre d'Israël. Aussi le Seigneur dit-il : « *Cet Evangile du royaume sera prêché...* » Ce n'est pas ici la proclamation de l'union de l'Eglise avec Christ, ni la rédemption dans sa plénitude, comme elle a été prêchée et enseignée par les apôtres après l'ascension ; mais c'est le royaume qui allait être établi, comme Jean-Baptiste et le Seigneur lui-même l'avaient annoncé sur la terre. Cette prédication de l'établissement de l'autorité de Christ monté au ciel, sur toutes choses, se fera par tout le monde pour mettre la soumission des disciples à l'épreuve et pour fournir l'objet de la foi à tous ceux qui avaient des oreilles pour

écouter. Voilà donc l'histoire générale de ce qui se fera jusqu'à la fin du siècle, à part la prédication de l'Eglise proprement dite. La destruction de Jérusalem et le refus des Juifs de recevoir l'Évangile ont fait que Dieu a suscité un témoignage spécial par le ministère de Paul, sans pour cela annuler la vérité du royaume qui va venir. Ce qui suit démontre que l'établissement de ce royaume n'aura lieu qu'à la fin, et que le témoignage parviendra à toutes les nations avant qu'arrive le jugement qui terminera le siècle.

Mais il y aura un moment où tout témoignage, si ce n'est celui de la souffrance, doit cesser dans une certaine sphère, savoir à Jérusalem et dans le voisinage; et cela aura lieu depuis le moment que l'abomination qui causera la désolation sera placée dans le lieu saint (vers. 15). Le Seigneur nous renvoie ici à Daniel pour que nous comprenions de quoi il parle; et Daniel nous place définitivement dans les derniers jours, dans le temps où Michel se tiendra pour le peuple de Daniel, pour les Juifs qui sont sous la domination des gentils; dans les jours auxquels il y aura un temps de trouble tel qu'il n'y en a jamais eu et qu'il n'y en aura jamais de semblable, et auquel le résidu sera

délivré (Dan. XII, 1). A la fin du chapitre précédent ce temps est appelé « le temps de la fin » (Dan. XI, 40), et la destruction du roi du nord sans main est prophétiquement déclarée. Or le prophète annonce (Dan. XII, 11-12) que treize cent trente-cinq jours avant la pleine bénédiction (et bien heureux celui qui y participera !) le sacrifice continué sera ôté et l'abomination qui cause la désolation sera placée; il annonce en outre que de ce moment-là il y aura 1290 jours (c'est-à-dire un mois de plus que les 1260 jours dont il est question dans l'Apocalypse et pendant lesquels la femme chassée de devant le serpent est nourrie dans le désert; un mois de plus aussi que les trois temps et demi de la fin du chap. VII de Daniel, vers. 25. Après cela, comme on le voit ici, le jugement arrive et le royaume est donné aux saints (Dan. VII, 26-27).

Ainsi il est bien constaté que le passage (Matth. XXIV, 15) se rapporte aux derniers jours et à la position des Juifs dans ce temps-là. Les faits passés au temps où nous sommes, confirment cette pensée; car ni 1260 jours, ni 1260 ans après le temps de Tite, ni 50 ans plus tard aucun événement n'est arrivé qui puisse être l'accomplissement des 1290 et 1335

jours de Daniel. Ces nombres d'années là sont passés depuis longtems déjà si nous comptons depuis le temps de Tite : Israël n'a pas été délivré, Daniel (comp. Dan. XII, 15) n'a pas trouvé sa portion à la fin de ces jours. Il est également clair qu'il s'agit ici, dans le passage qui nous occupe, de Jérusalem et du voisinage; car ceux qui sont en Judée sont appelés à s'enfuir aux montagnes (Matth. XXIV, 16); les disciples qui se trouveront en Judée devront prier que leur fuite n'arrive pas un jour de sabbat (vers. 20). Mais si c'est là un témoignage de plus qu'il s'agit des Juifs, c'est aussi un témoignage des tendres soins que le Seigneur prend des siens, en s'occupant, au milieu de ces événements sans pareils sur la terre, du temps même qu'il ferait au moment de leur fuite.

D'autres circonstances, si toutefois elles sont encore nécessaires, démontrent qu'il s'agit ici du résidu juif, et non de l'Eglise. Nous savons que les fidèles doivent être enlevés pour aller à la rencontre du Seigneur en l'air, et qu'ils reviendront avec lui (1 Thess. IV, 17 et 14). Or au temps dont le Seigneur parle dans le passage de Matthieu qui nous occupe, il y aura de faux Christs sur la terre, et l'on dira : « il est ici dans le désert », « il est là dans le cabinet »

(vers. 24-26). Mais pour les saints qui seront enlevés et reviendront avec le Seigneur, il ne s'agit en aucune manière de l'existence de faux Christs sur la terre, puisque les saints iront dans le ciel pour être là avec Christ avant qu'il ne vienne sur la terre. Il est facile de comprendre par contre que les Juifs, qui attendent une délivrance terrestre, soient en butte à de pareilles tentations, et qu'ils soient trompés par le moyen de ces Christs prétendus, s'ils ne sont pas gardés par Dieu lui-même. On voit donc que cette partie de la prophétie qui nous occupe, s'applique aux derniers jours, aux trois dernières années et demie à la fin desquelles le jugement éclatera par l'arrivée du Fils de l'homme comme un éclair. Le Seigneur viendra subitement (comme un éclair, comme l'aigle sur sa proie) là où l'objet de son jugement se trouvera (vers. 27-28). A la suite de la tribulation de ces trois dernières années et demie tout le système hiérarchique de gouvernement sera ébranlé et renversé de fond en comble (vers. 29); alors paraîtra le signe du Fils de l'homme *dans le ciel*, et toutes les tribus verront le Fils de l'homme venant dans les nuées du ciel avec puissance et une grande gloire (vers. 29-30). Ce signe du

Fils de l'homme est la réponse à la seconde partie de la demande du verset 3 : « quel sera le signe de ton avènement et de la fin du monde » ? Le Seigneur avait donné à ses disciples les avertissements nécessaires pour diriger leur conduite ; mais le monde ne verra aucun signe, quelque clairs que soient ces signes pour ceux qui comprennent ; le signe ne paraîtra qu'au moment de l'apparition du Seigneur. *L'éclat de la gloire de Celui que le monde avait méprisé fera voir à ce monde qui est celui qui vient ; et ce sera d'un côté d'où le monde ne l'attendait pas.* Moment terrible, quand au lieu d'un Christ qui répond à leur orgueil sur la terre, le Christ qu'ils ont méprisé apparaîtra dans le ciel !

Le Fils de l'homme, ainsi venu et manifesté, enverra chercher tous les élus d'Israël des quatre coins du monde (vers. 31). C'est là ce qui termine l'histoire que le Seigneur nous a donnée des Juifs et même d'Israël, en réponse à la question des disciples. Dans cette histoire, le Seigneur développe les voies de Dieu à l'égard du témoignage au milieu du peuple qui l'avait rejeté ; il annonce le temps de la profonde détresse de ce peuple, et le jugement qui éclatera par Son arrivée au milieu de cette

scène, dénouement de l'histoire de ce pauvre monde : le bouleversement dans les puissances grandes et petites étant complet.

Le Seigneur ainsi donne l'histoire du témoignage au milieu du peuple juif et l'histoire de ce peuple lui-même, depuis le moment de Son départ jusqu'à Son retour; mais il passe par dessus tout le temps pendant lequel il n'y aura plus ni peuple, ni temple, ni Jérusalem; et c'est ce qui rend importante la prise de Jérusalem. Il n'est pas directement question ici de cet événement; le Seigneur ne l'a pas décrit dans ce qu'il dit; mais la prise de Jérusalem a mis fin à l'ordre de choses auquel le discours du Seigneur s'applique, à cet ordre de choses qui ne reprend pas son application jusqu'à ce que Jérusalem et les Juifs soient de nouveau en scène. Le Seigneur l'annonce au commencement. Les disciples en effet pensaient que la venue du Seigneur aurait lieu en même temps que la destruction de Jérusalem; et aux questions qu'ils lui avaient faites, Jésus répond de manière à ce que son discours leur soit utile jusqu'à cet événement (la destruction de Jérusalem); mais une fois arrivés à « l'abomination de désolation », nous sommes transportés aux derniers jours.

Les disciples devaient comprendre les signes que le Seigneur avait donnés. La destruction de Jérusalem, je l'ai déjà dit, arrêtait, par le fait même, l'application du discours de Jésus : La nation juive fut alors mise de côté ; mais le verset 34 a un sens beaucoup plus étendu, et qui lui est plus propre : les Juifs incrédules subsisteront comme tels jusqu'à ce que tout soit accompli. Dieu cache sa face jusqu'à ce qu'il voie qu'elle sera la fin des Juifs, car c'est une génération méchante et perverse, des enfants en qui il n'y a pas de foi. Ce que ces paroles annonçaient est bien arrivé : les voilà une race à part jusqu'à aujourd'hui, une génération qui subsiste telle quelle, comme un monument de l'infailibilité des voies de Dieu et des paroles du Seigneur (Comparez le chap. XXXII du Deutéronome 5-20, qui a particulièrement en vue ce jugement sur Israël.

Enfin le gouvernement que Dieu exerce à l'égard de ce peuple est tracé jusqu'à sa fin : le Seigneur est là et il rassemblera les élus dispersés d'Israël (vers. 31). Et comme ce vers. 31 du chap. XXIV raconte le rassemblement d'Israël à la suite de l'apparition du Fils de l'homme, le vers. 31 du chap. XXV annonce ses voies en jugement envers les gentils. L'histoire pro-

phétique que nous venons de poursuivre jusqu'ici continue donc au vers. 31 du chap. XXV, qui se lie à la fin du verset 50 du chap. XXIV. Le Fils de l'homme paraîtra comme un éclair à l'égard de l'apostasie qui sera comme un cadavre devant lui ; mais quand il viendra solennellement pour prendre sa place terrestre en gloire, cet événement ne passera pas comme un éclair : le Fils de l'homme s'assiera sur le trône de sa gloire et les nations seront assemblées autour de lui, assis sur son trône de jugement, pour être jugées selon leur conduite à l'égard des messagers du royaume qui sont allés leur annoncer ce royaume. Ces messagers sont « les frères » dont il est question ici (chap. XXV, vers. 40) ; ceux des nations qui les avaient reçus, sont les « brebis » (vers. 32-33) ; ceux qui avaient négligé leur message sont les « boucs » (vers. 32, et 41 et suiv.). Cette scène est donc celle du jugement des nations sur la terre selon leur conduite envers les messagers du royaume, « le jugement des vivants », au moins pour ce qui regarde les nations, jugement aussi final que celui des morts. Il ne s'agit pas ici du jugement guerrier du Christ, qui fait le sujet du chap. XIX de l'Apocalypse ; mais d'une séance du tribunal suprême de Christ

ayant droit de gouverner la terre, d'une séance comme celle dont il est question au chap. XX, vers. 4, de l'Apocalypse ; je parle du principe ou plutôt du caractère du jugement. Ces « frères » dont il est question sont, je n'en doute pas, des Juifs tels que les disciples, c'est-à-dire qui se trouveront dans une position semblable quant à leur témoignage ; et les gentils qui auront reçu leur message seront acceptés *comme* s'ils avaient traité Christ de la même manière. Son Père leur avait préparé la jouissance du royaume ; et ils entrent dans cette jouissance en puissance de vie éternelle, tout en étant sur la terre, car Christ y était venu.

J'ai passé pour le moment par dessus tout ce qui se trouve entre le chap. XXIV, 31 et le chap. XXV, 31, parce que la fin de ce dernier chapitre complète tout ce qui concerne le gouvernement et le jugement de la terre. Mais il y a une classe de personnes dont *l'histoire*, dans ses grands traits moraux, trouve sa place entre les deux versets que je viens d'indiquer : ces personnes sont les disciples de Christ en dehors du témoignage au milieu d'Israël, les disciples auxquels il a confié son service et une position en rapport *avec lui* pendant son absence. Cette position et ce service sont en

rapport avec Christ lui-même, et non en rapport avec Israël, en quelque lieu que le service soit accompli.

Quelques versets cependant de cette partie du discours du Seigneur (depuis le chap. XXIV, 31 au chap. XXV, 31) dont je n'ai pas encore parlé, s'appliquent plus particulièrement à l'état de choses au milieu d'Israël et aux disciples qui s'y trouvaient; et je m'en occupe ici parce que toute cette partie de ce discours est pour ainsi dire une exhortation du Seigneur, une adresse aux disciples au sujet de leurs devoirs pendant son absence. Les versets 36 à 44 du chap. XXIV nous parlent de l'attente continue qu'imposait aux disciples au milieu d'Israël l'ignorance du moment auquel le Fils de l'homme paraîtrait.

Dans le verset 45, le Seigneur s'adresse plus directement et d'une manière plus générale en même temps, à leur conduite pendant son absence, non en rapport avec Israël, mais avec les siens, les gens de sa maison. Il leur avait confié la tâche de donner aux gens de sa maison une nourriture convenable dans sa saison; et c'est là la responsabilité du ministère, dans l'Église; au retour du Seigneur le jugement sera prononcé sur la fidélité de ses serviteurs dans

l'intervalle entre son départ et ce retour. La fidélité sera approuvée en ce jour-là ; d'un autre côté l'oubli pratique de sa venue amènera la licence et l'arbitraire.

Il ne s'agit pas ici d'un système intellectuel. « Le serviteur disait *en son cœur* : mon maître tarde à venir » ; sa volonté y était engagée. La manifestation de ses tendances charnelles était le résultat de ce propos de son cœur « *mon maître tarde à venir* ». Ce n'était plus le serviteur dévoué aux gens de la maison, attendant de cœur l'approbation du maître quand il reviendrait ; mais on assumait une autorité arbitraire à laquelle le service confié prêtait l'occasion : dans la conduite c'était la mondanité. On mangeait et on buvait avec les ivrognes ; on s'unissait au monde pour partager ses mœurs, et l'on battait à son gré ceux qui étaient des compagnons de service (vers. 49). Voilà l'effet de l'oubli de la venue de Jésus pendant *son absence* : à la place du service fidèle, on trouve la tyrannie et la mondanité. Et ce tableau n'est-il pas exact ? Qu'est-il arrivé à ceux qui ont été dans une position qui les appelait à servir dans la maison de Dieu ?

Voici maintenant les conséquences et d'un service fidèle, et de la conduite de celui qui se

sera élevé et se sera laissé conduire par l'esprit du monde. Le fidèle serviteur qui par amour et dévouement pour son maître se sera voué au bien de Sa maison, sera, au retour du maître, établi sur *tous ses biens*. Celui qui aura été fidèle dans le service dans la maison, sera établi sur toutes choses par le Seigneur, quand il prendra en main sa grande puissance et agira en roi. Toutes choses sont remises à Jésus par le Père ; ceux qui dans l'humilité auront été fidèles dans son service pendant son absence seront établis sur tout ce qui est dans sa maison, c'est-à-dire sur toutes choses, car toutes les choses qui existent ne sont autre chose que les biens de Jésus. De l'autre côté celui qui se sera élevé en maître pendant l'absence du Seigneur et se sera laissé conduire par l'esprit du monde et par la chair en s'unissant avec le monde ne sera pas traité seulement comme le monde : son maître viendra à un moment tout-à-fait inattendu ; et il sera puni positivement comme un hypocrite. Quelle leçon pour ceux qui s'attribuent une place de serviteurs dans l'Eglise ! Et il est à remarquer ici qu'il n'est pas dit que ce serviteur mange et qu'il s'enivre, mais seulement qu'il boit avec les ivrognes : il s'allie au monde et suit ses habitudes.

Du reste tout méchant què soit le cœur du mauvais serviteur, voici l'aspect général que prendra le royaume dans ce jour-là : l'époux tardera en effet, et les conséquences qu'on en pourra attendre de la part du cœur de l'homme ne manqueront pas de se réaliser. Mais l'effet de ce retard de l'époux sera de mettre en évidence une différence fondamentale entre un grand nombre de ceux que le royaume renferme et les autres qui y sont placés aussi (chap. XXV, 1-13). Les professants pendant l'absence du Seigneur sont présentés ici comme des vierges qui sortent à la rencontre de l'époux pour l'éclairer dans son chemin vers la maison.

L'époux dont il est question ici n'est pas l'époux de l'Eglise ; personne ne va à la rencontre de celui-ci pour ses noces avec l'Eglise en haut. L'Épouse non plus n'est pas en scène ici ; la parabole ne s'en occupe pas ; et si on voulait l'introduire, cette épouse serait Jérusalem sur la terre. L'Eglise, je le répète, n'est pas en scène dans ces chapitres en tant qu'Eglise ; il s'agit de la responsabilité individuelle pendant l'absence de Jésus. Ce qui caractérise les fidèles à cette époque, c'est qu'ils sortent du monde, du judaïsme, de tout, pour aller à la rencontre de Jésus qui vient ; tandis que le résidu juif au

contraire attend Jésus là où ce résidu se trouve. Si cette attente de l'époux est réelle, la pensée de ce qui sera nécessaire lors de son arrivée (la lumière, l'huile) caractérisera celui qui sera gouverné par elle : si cette attente au contraire n'est pas réelle, il suffira au cœur d'être en attendant dans la compagnie des professants, et de porter des lampes avec eux. Les vierges prennent toutes leur position ; cependant elles sortent ; elles quittent la maison pour aller à la rencontre de l'époux ; il tarde ; et *toutes* s'endorment (vers. 5). C'est bien aussi ce qui est arrivé : toute l'Eglise professante a perdu la pensée du retour du Sauveur, même les fidèles qui ont l'Esprit ; aussi sont-ils tous entrés en quelque lieu où la chair trouve plus de repos. « Et comme l'époux tardait à venir, elles s'endormirent toutes et s'endormirent ».

Or à minuit, à un moment inattendu, le cri s'élève : « Voici l'époux qui vient, sortez à sa rencontre » (vers. 6) ! Hélas ! on avait besoin encore du même appel qu'au commencement, on avait encore à sortir pour aller à la rencontre de l'époux : les vierges se lèvent et préparent leurs lampes. Il se passe assez de temps entre le cri et l'arrivée de l'époux pour mettre l'état de chacune à l'épreuve. Or il y avait des vierges

qui n'avaient pas d'huile dans leurs vases, et leurs lampes s'éteignaient; les sages avaient de l'huile, mais il leur était impossible d'en faire part aux autres; et elles entrent seules avec l'époux pour prendre part aux noces (vers. 7-10). L'époux refuse de reconnaître les autres: qu'avaient-elles à faire là? Le service des vierges était d'éclairer avec leurs lampes; elles n'avaient pas été là pour le remplir: pourquoi jouiraient-elles du festin? Ce qui leur donnait une place au festin, elles ne l'avaient pas accompli: à quel titre y auraient-elles donc part? Pour être présentes comme vierges au festin, elles auraient dû accompagner l'époux; elles ne l'avaient pas fait, aussi elles n'entraient pas non plus au festin. Les chrétiens fidèles mêmes ont oublié la venue de Jésus, ils se sont endormis; toutefois ils ont eu ce qui était essentiel à cette venue. La grâce de l'époux fait éclater le cri (vers. 6) qui annonce son arrivée; ce cri éveille toutes les vierges, et l'huile est là pour les vierges fidèles; le délai qui fait que les lampes des infidèles s'éteignent, donne le temps aux fidèles de se préparer, de se trouver à leur place; et tout oublieuses qu'elles aient pu être, elles entrent avec l'époux au festin de noces.

Car il en est de ceci comme d'un homme qui

s'étant éloigné de chez lui (en Israël le Seigneur était chez lui) confie aux siens une certaine partie de ses biens et s'en va (chap. XXV, 14). Les serviteurs fidèles ne sont pas caractérisés ici comme plus haut ; il ne s'agit pas ici de l'attente personnelle, individuelle, et de la possession de l'huile nécessaire pour avoir une place dans le cortège glorieux du Seigneur ; il ne s'agit pas non plus de la position publique et générale de ceux qui étaient au service du maître, caractérisée comme position, et ainsi désignée par un seul serviteur. Mais ce que nous trouvons ici, c'est la fidélité individuelle dans le service, comme auparavant c'était la fidélité dans ce qui regardait l'attente de l'épouse. Le maître réglera ses comptes avec chacun à son retour ; or quelle est la position des serviteurs, quel est le principe qui produira la fidélité ?

Remarquons premièrement qu'il ne s'agit pas des dons de la Providence, de possessions terrestres. Ce ne sont pas là les biens que Jésus a confiés aux siens en s'en allant ; les biens qu'il leur a confiés, sont ceux qui les rendaient propres pour travailler à son service pendant son absence. Le maître était souverain

et sage ; il donnait différemment à chacun, et à chacun selon sa capacité. Ce qui rend chacun propre pour le service qui lui est confié, se trouve entre ses mains même, et les dons nécessaires pour l'accomplir lui sont communiqués. La fidélité pour accomplir le service, voilà la seule chose en question. Or ce qui distingue les serviteurs fidèles de celui qui est infidèle, c'est la confiance dans leur maître : ils se confient assez dans son caractère bien connu, dans sa bonté et son amour, pour travailler sans autre autorisation que celle qu'ils trouvent dans ce caractère personnel de leur maître et l'intelligence que cette confiance et cette connaissance produisent. A quoi bon leur avoir laissé des sommes d'argent, si ce n'est pour trafiquer avec elles ? Avait-il manqué de sagesse en les leur confiant ? Leur dévouement découle de la connaissance qu'ils ont du maître ; et ce dévouement compte sur l'amour de celui qui leur est connu : ils travaillent, et ils sont bénis. C'est là le vrai caractère et le ressort du service dans l'Église, et c'est ce qui manquait au troisième serviteur. Lui ne connaissait pas son maître ; il ne se fiait pas à son maître ; il n'a pas su faire non plus ce qui était conséquent.

avec ses propres pensées (vers. 24-27). Ceux qui ont connu le caractère de leur maître sont entrés dans sa joie.

Il y a cette différence entre la parabole des marcs d'argent dans Luc (chap. XIX, 12-27) et celle des talents qui nous est rapportée ici, qu'en Luc chaque serviteur reçoit un marc. Dans Luc il ne s'agit que de la responsabilité, et par conséquent celui qui a gagné dix marcs est établi sur dix villes. Ici au contraire il s'agit de la souveraineté et de la sagesse de Dieu, et celui qui agit est conduit par la connaissance qu'il a de son maître : les conseils de Dieu en grâce sont accomplis ; celui qui a le plus reçoit même encore davantage (vers. 20 , 21 et 29). La récompense en même temps est plus générale, celui qui a gagné deux talents et celui qui en a gagné cinq entrent tous les deux dans la joie du Seigneur qu'ils ont servi (vers. 21 et 23) ; ils l'ont connu dans son vrai caractère ; ils entrent dans sa pleine joie. Que le Seigneur nous l'accorde à tous !

La seconde des trois paraboles que nous venons d'examiner (chap. XXV , 1-13) renferme ceci de plus, qu'elle se rapporte plus directement et exclusivement au caractère céleste des chrétiens. Ce n'est pas de l'Eglise proprement

dite, comme corps, qu'il est question ; mais les fidèles sont *sortis* pour aller à la rencontre de l'époux qui revenait aux noces. Le royaume des cieux, au temps où le Seigneur reviendra pour exécuter le jugement, prendra ce caractère de personnes sorties du monde et encore plus du judaïsme, de tout ce qui tient à la chair en fait de religion, de personnes sorties de toute forme mondaine établie, pour n'avoir à faire qu'avec le Sauveur qui vient, et pour aller vers lui. C'était là le caractère des fidèles dès l'origine, en connexion avec le royaume des cieux, en tant qu'ils comprenaient la position où le rejet de Christ les avait placés. Les vierges sans doute se trouvaient rentrées là d'où il fallait de nouveau sortir ; mais cette position faussait leur caractère, et le cri à minuit les replace dans le vrai. Aussi elles entrent avec l'époux. Il ne s'agit pas ici de juger ni de récompenser, mais d'être avec Christ. Dans la première de nos trois paraboles par contre (chap. XXIV, 43-51) et dans la troisième (chap. XXV, 14-30), il s'agit du retour de Jésus ici-bas, de la récompense individuelle, et des conséquences, dans le royaume, de leur conduite pendant l'absence du roi. Il ne s'agit pas de cela dans la parabole des vierges. Celles qui n'ont pas d'huile :

n'entrent pas du tout aux noces ; punition assez solennelle déjà ! Les autres ont une bénédiction commune : elles entrent avec l'époux aux noces ; et il ne s'agit pas de récompense particulière à l'une d'elles ou à l'autre, ni de différence de conduite entr'elles : tandis que pour les serviteurs, quel que soit le champ de leur service, la récompense ne manquera pas. Cette seconde parabole s'applique et se borne à la portion céleste du royaume comme telle ; elle est une similitude du royaume des cieux.

On peut remarquer ici que le retard du maître est signalé également dans la troisième parabole (chap. XXV, vers. 19) : « *longtemps après le maître de ces serviteurs vint* » : la fidélité et la constance des serviteurs étaient aussi mises à l'épreuve. Que le Seigneur nous donne d'être trouvés maintenant, à la fin du temps, fidèles et dévoués, afin qu'il nous dise : « bon et fidèle serviteur » ! Les pleurs et les grincements de dents sont la portion de celui qui, méconnaissant son maître, l'a outragé par les pensées qu'il avait de Lui.

Comme nous l'avons remarqué déjà, l'histoire prophétique interrompue depuis la fin du verset 51 du chap. XXIV est reprise au verset 51 du chap. XXV. Nous avons vu en effet au

chap. XXIV le Fils de l'homme paraître comme un éclair et ensuite rassembler le résidu d'Israël des quatre coins de la terre ; mais ce n'est pas tout. Si le Fils de l'homme apparaît ainsi d'une manière subite et inattendue , il établit également son trône de jugement et de gloire sur la terre ; il détruit ses ennemis qu'il trouve soulevés contre lui ; il s'assied aussi pour juger sur son trône toutes les nations. C'est là le jugement des *vivants* sur la terre (chap. XXV, 31 et suiv.).

Quatre partis se trouvent ici en présence les uns des autres : le Seigneur, Fils de l'homme ; lui-même ; les frères ; les brebis , et les boucs.

Les « frères » ici sont les Juifs, je n'en doute pas ; les Juifs que le Seigneur a employés comme messagers du royaume. Il s'adressait à cette classe de personnes , à ses disciples comme Juifs, messagers du royaume de sa part pendant son absence : l'Évangile du royaume devait être prêché comme témoignage à toutes les nations ; ensuite la fin du siècle viendrait. Or ceci avait eu lieu à l'époque dont il est question ici ; mais le résultat n'en devait être manifesté que devant le trône du Fils de l'homme.

Le Fils de l'homme appelle donc ces messagers : « *ses frères.* » Il leur avait dit qu'ils se-

raient maltraités, et ils l'avaient été; mais il y avait des hommes qui avaient reçu leur témoignage. Or telle était l'affection du Seigneur pour ses fidèles serviteurs, tel était le cas qu'il faisait d'eux, qu'il traitait ceux auxquels le témoignage avait été adressé d'après la manière dont ils avaient reçu ses serviteurs, et comme s'ils avaient fait ces choses à lui-même, soit en bien, soit en mal. Quel encouragement pour les témoins pour ce temps pénible, quoique leur foi soit laissée à l'épreuve pendant leur service! En même temps c'était moralement la justice à l'égard de ceux qui étaient jugés, car ils avaient rejeté le témoignage, quel qu'eût été celui qui l'avait rendu. Ensuite la Parole nous donne la conséquence de ce qu'avaient fait, soit les uns, soit les autres. Le roi, car c'est là le caractère que Christ a pris maintenant sur la terre, le roi prononce le jugement; et il appelle « les brebis », ceux qui avaient accueilli les messagers, ceux qui avaient sympathisé avec eux dans leurs peines et leurs persécutions, à hériter le royaume qui leur avait été préparé dès la fondation de la terre. Telles en effet avaient été les intentions de Dieu à l'égard de cette terre; Dieu avait toujours en vue ce royaume, et ils étaient les bénis du Père du

Roi. Ils n'étaient pas des enfants comprenant leur propre relation avec leur père ; mais ils étaient l'objet de la bénédiction du Père du Roi de ce monde. En outre le Seigneur assure qu'ils s'en iront jouir de la vie éternelle ; car telle était, par la grâce, la force de la parole qu'ils avaient reçue dans leur cœur : ils seront bénis dans un monde béni, et jouissants de la vie éternelle (vers. 34). Ceux qui avaient méprisé le témoignage et les témoins , avaient ainsi méprisé le Roi qui les avait envoyés ; et ils s'en iront aux peines éternelles (vers. 45-46).

Ainsi tout l'effet de la venue de Jésus , en rapport avec le royaume et ses messagers pendant son absence , est développé à l'égard des Juifs jusqu'au verset 31 du chapitre XXIV ; à l'égard de ses serviteurs pendant son absence , jusqu'à la fin du verset 30 du chapitre XXV (ce qui comprend le royaume des cieux dans son état actuel, et les récompenses célestes) ; et ensuite à l'égard des nations bénies sur la terre lors de son retour, depuis le vers. 31 de ce chap. XXV jusqu'à la fin.

Chapitre XXVI. Le Seigneur avait fini son discours. Il se prépare à souffrir et à faire ses derniers et touchants adieux à ses disciples lors de sa dernière pâque dans ce monde , cette

pâque où il a institué le simple et précieux mémorial qui rappelle avec un intérêt si profond ses souffrances et son affection. Cette partie de notre évangile n'exigé pas beaucoup d'explications, non pas certainement que l'intérêt y manque, mais parce qu'elle a besoin d'être sentie plutôt qu'expliquée.

Avec quelle simplicité le Seigneur annonce ce qui doit arriver (vers. 2)! Déjà six jours avant Pâque il est arrivé à Béthanie (Jean XII, 1); là il a demeuré (sauf pour le dernier souper) jusqu'à ce qu'il fût pris au jardin de Gethsémané, quoiqu'il visitât Jérusalem et y ait célébré son dernier repas.

Nous avons examiné plus haut des discours prononcés par le Seigneur pendant ces six jours, ainsi que des actes tels que la purification du temple; nous y avons trouvé la manifestation des droits du Seigneur comme Emmanuel, roi d'Israël, ou la manifestation du jugement du grand Roi à l'égard du peuple, jugement exprimé dans des discours auxquels le peuple n'avait rien à répondre; et enfin l'état de ses disciples pendant son absence. Maintenant nous est présentée la soumission de Christ au jugement qui allait être porté contre lui, jugement qui n'était réellement cependant que

l'accomplissement des conseils de Dieu son Père et de l'œuvre de son propre amour.

Le tableau de l'affreux péché de l'homme dans le crucifiement de Jésus se déroule devant nos yeux ; mais le Seigneur lui-même annonce sa mort à l'avance avec le calme de quelqu'un qui était venu pour cela. Avant que les principaux sacrificateurs consultent ensemble, Jésus parle de sa mort sur la croix comme d'une chose arrêtée. « Vous savez que dans deux jours est la pâque, et le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié » (vers. 2). Ensuite les sacrificateurs, les scribes et les anciens se rassemblent afin d'arrêter leurs plans pour s'emparer de la personne de Jésus et se défaire de lui. En un mot la Parole nous donne d'abord les conseils merveilleux de Dieu, et la soumission de Jésus d'après la connaissance qu'il a de ces conseils et des circonstances qui les accompliront ; ensuite les conseils iniques de l'homme qui ne font qu'accomplir ces conseils.

Judas n'était qu'un instrument de la malice des principaux du peuple , mis en avant par Satan, qui après tout n'a fait que régler les choses selon l'intention divine. Les principaux du peuple auraient voulu éviter de faire mourir Jésus au moment de la fête à cause de la multi-

tude qui pouvait le favoriser s'il en appelait à elle , à elle qui avait déjà montré ses dispositions lors de l'entrée de Jésus à Jérusalem : et les méchants comptent que d'autres agiront d'après les mêmes principes qu'eux-mêmes. C'est pourquoi souvent aussi ils ne savent pas circonvenir les justes parce que ceux-ci sont simples. Ici Dieu l'a voulu ; mais Dieu avait préparé un doux soulagement pour le cœur du Sauveur, un baume pour son cœur plus que pour son corps. Dieu lui avait procuré ce soulagement dans une circonstance qui n'est que l'occasion employée par l'Ennemi pour pousser Judas à l'extrémité et le mettre en rapport avec les principaux sacrificateurs. Béthanie dont la mémoire se lie aux derniers moments de tranquillité et de paix de la vie du Sauveur, Béthanie où Marthe et Marie et Lazare , le mort qui vivait , demeuraient , reçoit encore Jésus pour la dernière fois. Le cœur de Jésus, en tout temps prêt à s'épancher en amour , toujours à l'étroit dans un monde de péché qui ne répondait pas à cet amour et en était incapable ; ce cœur qui nous a donné dans ses séjours auprès de ces bien-aimés Lazare, Marthe et Marie un exemple d'affection parfaite et en même temps d'affection

d'homme, affection qui trouvait de la douceur à se rencontrer avec ce qui l'appréciait et répondait à elle-même, ce cœur trouve une retraite bénie, mais momentanée à Béthanie. La proximité de la croix où il a dû endurcir sa face comme un caillou, n'a pas ôté pour son cœur la douceur, ni la joie de cette communion ; cette proximité l'a rendue solennelle et touchante : en faisant l'œuvre de Dieu, Jésus n'a pas cessé d'être homme ; en tout il a daigné être nôtre. Ce sanctuaire de Béthanie l'abritait pour un moment de la rude main de l'homme ; il pouvait y montrer ce qu'il était toujours comme homme, et c'est avec raison que l'acte de celle qui appréciait ce privilège, l'acte qui exprimait son affection, est raconté dans le monde entier (vers. 6-13). La scène qui nous est rapportée dans ces versets place le Sauveur sensiblement près de nous, réveille dans nos cœurs cette affection qui les sanctifie en les liant à sa personne bien-aimée. Sa vie habituelle était une tension d'âme perpétuelle selon la puissance de son amour, une vie de dévouement au milieu du péché et de la misère. Pour un moment il peut donner libre cours aux sentiments, dans leur origine, propres à l'innocence, mais rehaus-

sés par le fait que c'était l'opération de la grâce au milieu du péché qui leur donnait la liberté. *

Pour Jésus le temps de témoignage et même d'explication de ses relations avec ce qui l'entourait, était terminé; et il pouvait jouir librement de l'expression des affections vraies, bonnes et spirituelles dont il était l'objet, affections qui, quelle que fût leur forme humaine, montraient si clairement leur origine divine en ce qu'elles s'attachaient à cet objet sur lequel

* (*Note.*)— Le lecteur fera bien d'étudier soigneusement cette scène de touchante condescendance et d'épanchement de cœur. Du chap. XVI jusqu'à la fin du chap. XXV, Jésus, Emmanuel, Roi et souverain Juge venait de faire tout passer en jugement devant lui : il avait terminé ce qu'il avait à dire. Sous ce rapport sa tâche au milieu du monde était accomplie, et il prend la place de victime. Il peut maintenant laisser aller son cœur à recevoir les témoignages d'affection touchante qu'un cœur dévoué lui rend ; et il en est de même à l'égard de sa mère : mais ce n'est que pour un moment, lorsque sa tâche est finie. En poursuivant son œuvre, et comme Jonathan en d'autres circonstances, il goûte le miel du bout de son bâton, et passe outre.

D'un autre côté nous pouvons remarquer ici l'effet d'une affection profonde pour le Sauveur. Cette affection respire nécessairement l'atmosphère dans laquelle l'esprit du Sauveur se trouvait alors. La

toute l'attention du ciel se concentrait dans ce moment solennel. Jésus lui-même avait le sentiment de sa position : il s'occupait de son départ. Pendant qu'il exerce sa puissance, il se cache et il s'oublie ; opprimé, rejeté et semblable à un agneau mené à la boucherie, il sent qu'il est le juste objet de l'affection et des pensées des siens, de tous ceux qui ont des cœurs pour apprécier ce que Dieu apprécie. Son cœur est plein de ce qui va arriver (voyez les

femme qui l'oint n'était pas informée des détails de ce qui allait arriver ; mais l'approche de cette heure de ténèbres se faisait sentir à qui avait le cœur fixé sur Jésus. Devant Lui les diverses formes du mal se déployaient et se dessinaient dans leurs vraies couleurs, se groupant, sous l'influence d'un seul maître, autour de l'unique objet qui pût concentrer sur lui toutes ces malices et qui mettait en plein jour le vrai caractère de chacun : mais Jésus aussi devenait partout davantage l'objet de la préoccupation du cœur qui (conduit sans doute de Dieu) *saisissait* instinctivement ce qui se passait. Nous trouvons donc ici Jésus et le cœur humain dans sa plus touchante expression d'affection ; — la malice de Satan se servant de l'homme ; — le cœur apostat poussé à bout par les affections de Christ prêt à être victime et par celles d'un cœur qui le pressentait ; — et l'indifférence stupide qui ne voit pas plus loin que ce que l'apostasie suggérait, tout en blâmant le dévouement à Jésus qu'elle ne comprenait pas.

vers. 2, 10, 13, 18, 21). La femme, qui répand sur Jésus son huile précieuse avec une affection qui ne calcule pas, montre d'une manière frappante l'effet d'avoir le cœur fixé avec affection sur Jésus. Préoccupée de Lui, elle sent sa position ; et cette position fait agir son affection selon le dévouement spécial que ce sentiment lui inspirait. Elle fait par conséquent, avec tout le tact du dévouement, précisément ce qui convenait à cette position : sans doute la pauvre femme ne s'en rendait pas compte par son intelligence, mais elle a fait ce qui convenait. La personne de Jésus lui était infiniment précieuse et le prix que Jésus avait pour elle la rendait clairvoyante à l'égard de ce qui se passait dans son esprit. Christ se revêtait à ses yeux de tout l'intérêt dont l'entouraient les circonstances dans lesquelles il se trouvait ; et elle dépense, en le répandant sur Lui, ce parfum qui était l'expression de son affection. Fruit de ce sentiment, son acte répondait aux circonstances ; et quoiqu'il ne fût que l'effet de l'instinct du cœur, il prend aux yeux de Jésus toute la valeur que la parfaite intelligence du Seigneur pouvait lui attribuer, cette intelligence qui embrassait à la fois ce qui se passait dans

le cœur de la femme et les circonstances par lesquelles il allait passer lui-même.

Mais ce témoignage d'affection et de dévouement d'une âme à Jésus, fait ressortir l'égoïsme, le manque de cœur des autres témoins de cette scène. Ils blâment la pauvre femme et prouvent ainsi, pour ne rien dire de Judas, combien peu la connaissance de ce qui concerne Jésus réveille nécessairement dans nos cœurs les affections qui conviennent à cette connaissance (vers. 8-9). Après cela (vers. 14-16) Judas s'en va et s'entend avec les malheureux sacrificateurs pour trahir Jésus pour le prix d'un esclave.

Le verset 16 termine le sujet que nous venons de traiter, savoir : la connaissance que Jésus avait selon Dieu de ce qui allait lui arriver, les complots des sacrificateurs, l'affection de la femme agréée du Seigneur, la froideur égoïste des disciples, et la trahison de Judas.

Le Seigneur poursuit sa voie d'amour ; et de même qu'il avait accepté le témoignage d'affection que la femme lui avait donné, il rend à ses disciples un témoignage infiniment précieux pour nos âmes : il institue le mémorial de la vraie Pâque. Il envoie ses disciples faire les

préparatifs pour la célébration de la fête à Jérusalem, et il désigne Judas comme celui qui devait le livrer aux Juifs (vers. 17-25). On remarquera que le Seigneur n'exprime pas ici simplement la connaissance qu'il avait de celui qui devait le livrer; il connaissait Judas quand il l'appela; mais il dit: « *l'un de vous me trahira* » (vers. 21). C'est là ce qui touche le cœur de Jésus, et il veut que leur cœur aussi en soit touché.

Jésus ensuite désigne un Sauveur mis à mort comme étant celui duquel les siens devaient se souvenir. Ce n'est plus du Messie vivant qu'il devait les occuper; tout cela était fini; ce n'était plus du souvenir de la délivrance d'Israël d'une Egypte qui l'opprimait. Christ, et Christ mort, commençait tout un nouvel ordre de choses, et c'était à Lui qu'ils devaient penser, à Lui, mort ici-bas. Puis Jésus attire leur attention sur le sang de la nouvelle alliance, et sur ce qui fait que ce sang s'étend à d'autres qu'à des Juifs, quoique pourtant il ne les nomme pas: « il est répandu pour plusieurs ». Ce sang non plus n'est pas seulement, comme en Sinaï, pour confirmer l'alliance à laquelle ils étaient tenus d'être fidèles: il est répandu pour la rémission des péchés. De sorte que la Cène présente le souvenir de

Jésus mort, de Jésus qui en mourant a rompu avec le passé, posé le fondement de la nouvelle alliance, obtenu la rémission des péchés, et ouvert la porte aux gentils. C'est dans sa mort seule que la Cène nous présente Jésus : son sang est séparé de son corps ; il est mort. Ce n'est ni Christ vivant sur la terre, ni Christ glorieux dans le ciel ; il est séparé des siens en tant qu'il s'agit de leurs joies sur la terre, *mais* ils doivent l'attendre comme le compagnon de leur bonheur (car il daigne l'être) pour de meilleurs jours : « je ne boirai plus du fruit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai nouveau dans le royaume de mon Père » (vers. 29). Mais ces liens sur la terre une fois rompus, quel autre que Lui peut soutenir la lutte ? Tous l'abandonnent ; les témoignages de la Parole s'accomplissent : « Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées » (vers. 31). Cependant Jésus ira devant eux en Galilée, afin de renouer ses relations, comme Sauveur ressuscité, avec ces pauvres du troupeau, là où il s'était déjà identifié avec eux pendant sa vie (vers. 32). Cette promesse est très-remarquable, parce que le Seigneur recommence sous une nouvelle forme ses relations judaïques avec eux et avec le royaume.

On peut remarquer ici que, comme le Seigneur avait jugé toutes les différentes classes de personnes jusqu'à la fin du chap. XXVI, il montre maintenant le caractère de ses rapports avec tous ceux avec lesquels il en maintenait. Soit qu'il s'agisse de la femme, modèle de ce qu'elles devraient être toutes, soit qu'il s'agisse de Judas, ou des disciples, chacun prend sa place en relation avec le Seigneur : c'est tout ce qui se trouve ici. Si Pierre a eu assez d'énergie naturelle pour aller un peu plus loin, ce sera pour faire une chute plus lourde là où le Seigneur seul pouvait se tenir debout.

Et maintenant (vers. 36 et suiv.) le Seigneur s'isole pour présenter en supplication à son Père les souffrances qui l'attendaient ; mais tout en s'isolant pour sa prière, il se fait accompagner de trois de ses disciples afin qu'ils veillent près de lui dans ce moment solennel. Ce sont les mêmes qui avaient été avec lui lors de la transfiguration, savoir : Pierre, Jacques et Jean ; ils devaient voir sa gloire dans le royaume et ses souffrances. « Et il commença à être attristé et fort angoissé ; alors il leur dit : Mon âme est de toutes parts saisie de tristesse jusqu'à la mort ; demeurez ici et veillez avec moi ». Puis il s'en va un peu plus avant, il se prosterne et prie ;

mais eux s'endorment ainsi qu'ils l'avaient fait sur la montagne de la transfiguration.

La scène qui se passe ici nous est dépeinte au chap. V de l'épître aux Hébreux, vers. 7 : Jésus ne buvait pas encore la coupe, mais elle était devant ses yeux. Sur la croix il a subi la colère de Dieu, son âme se sentant abandonnée de Lui ; mais ici la puissance de Satan agit en employant la mort pour l'effrayer et pour l'accabler. Cependant comme nous l'avons dit, la considération de tout cela sera plus à sa place en étudiant l'évangile de Luc où les souffrances du Sauveur sont dépeintes plus en détail, parce que Luc s'occupe du Fils de l'homme. Nous voyons ici l'âme de Jésus sous le poids de la mort — en pensée — comme lui seul pouvait la connaître ; et nous savons qui en a l'empire. Mais Jésus veille, et il prie, homme soumis par son amour à cet assaut, en présence de la plus puissante tentation à laquelle *il pût* être exposé. D'un côté il veille, et de l'autre il présente sa détresse à son Père. Sa communion avec le Père n'était pas interrompue quelle que fût sa détresse ; le sujet de sa communion était cette détresse même qui le poussait davantage en toute soumission et toute confiance vers son Père. Mais si nous devons être sauvés, si Dieu

devait être glorifié en Lui qui s'était chargé de notre cause, la coupe ne devait pas passer loin de lui : la soumission de Jésus est parfaite. Il rappelle avec tendresse à Pierre sa fausse confiance, en lui faisant sentir sa faiblesse (vers. 40-41) ; mais Pierre était trop plein de lui-même pour en profiter ; il lui fallait une expérience plus triste pour le guérir de cette confiance-là. Pierre se réveille bien de son sommeil, mais sa fausse confiance n'est pas ébranlée.

Jésus a donc dû boire la coupe ; mais il la prend de la main de son Père, car la volonté de son Père était qu'il la bût. S'abandonnant ainsi parfaitement à son Père, ce n'est ni de la main de ses ennemis, ni de celle de Satan qu'il prend cette coupe ; il la reçoit de la main seule de son Père, selon la perfection avec laquelle il s'était soumis à la volonté de Dieu à cet égard en lui remettant tout entre les mains : c'était sa volonté ! Ainsi en ne cherchant que la volonté de Dieu qui dirige tout, on échappe aux causes secondaires et aux tentations de l'Ennemi ; et c'est de Dieu qu'on reçoit l'affliction et l'épreuve, s'il en arrive.

Mais désormais il n'est plus besoin que les disciples veillent. Le moment est arrivé, et Jésus va être livré entre les mains des hommes : c'é-

tait assez dire. Judas le désigne par un baiser ; mais Lui va à la rencontre de la foule et reprend Pierre de ce qu'il avait voulu résister charnellement (vers. 45-56). Si le Christ avait voulu échapper, il aurait pu commander aux anges ; mais toute la volonté de Dieu , toute l'œuvre glorieuse du Christ devaient s'accomplir. C'est le temps de la soumission de Jésus à l'effet de la malice de l'homme et de la puissance des ténèbres : il est « l'agneau pour la boucherie » .

Alors tous l'abandonnent (vers. 56), et Jésus tout en jugeant leur acte pour ce qu'il était, se rend à ceux qui étaient sortis pour le prendre. Puis quand il est conduit devant Caïphe, si nul ne peut démontrer sa culpabilité, il ne niera pas pourtant la vérité qui va le faire condamner : il confesse la gloire de sa personne comme Fils de Dieu et déclare que désormais ils verront le Fils de l'homme, non plus dans la douceur de celui qui ne froisse pas le roseau cassé, mais venant sur les nuées du ciel et à la droite du Souverain (vers. 56-64).

Ayant rendu ce témoignage, Jésus est condamné à cause de ce qu'il dit de Lui-même pour la confession de la vérité. Les témoins subornés ne réussissent pas à démontrer qu'il est coupable, ni à obtenir sa condamnation : mais les sa-

crificateurs et les chefs d'Israël sont coupables de sa mort en vertu de leur propre rejet du témoignage qu'il rendait à la vérité. Il était la vérité; eux étaient sous la puissance du père de mensonges, rejetant le Messie, le Sauveur de son peuple (vers. 65-66) : aussi ne doivent-ils plus le voir que comme Juge. Ils l'insultent et l'outragent. Chacun hélas ! nous l'avons vu, prend sa place : pour Jésus, la sienne est celle de victime ; pour les autres, trahison, rejet du Sauveur, abandon du Sauveur, reniement du Sauveur. Quel tableau ! Quel moment solennel ! Qui pouvait s'y maintenir ? Christ seul pouvait le traverser ; et il le traversait en victime. Lorsqu'il était là comme tel, il ne devait y avoir que cela seul qui subsistât ; et cela devant les yeux de Dieu. C'est le seul objet qui subsistât dans l'univers moral ; toute autre chose disparaissait, sinon le péché qui l'avait amené, et selon la grâce, le péché aussi devant la puissante efficace de cette offrande qu'il fait de lui-même.

Pierre qui a suivi Jésus avec hardiesse jusque dans la cour du Souverain Sacrificateur, hésite maintenant ; et reconnu comme le compagnon de Jésus, il ment, il jure, il renie son maître ; puis péniblement convaincu de l'impuissance de

l'homme devant l'ennemi de son âme et devant le péché, il sort et fond en larmes (vers. 69-75). Ces larmes ne pouvaient pas effacer sa culpé, et si elles proclamaient que l'intégrité était là par la grâce, elles témoignaient de cette impuissance même à laquelle l'intégrité de cœur ne portait pas remède.

Chapitre XXVII. Ensuite les malheureux sacrificeurs et chefs du peuple livrent leur Messie aux gentils, ainsi que Jésus l'avait annoncé lui-même à ses disciples. Judas au désespoir sous la puissance de Satan, se pend, et jette la récompense de son iniquité aux pieds des sacrificeurs et des principaux du peuple ; Satan devant rendre ainsi témoignage à l'innocence du Sauveur (vers. 3-5), par une conscience qu'il a trahie. Quelle scène ! Puis les sacrificeurs qui ne se faisaient pas conscience d'acheter à Judas le sang de Jésus, se font un scrupule de mettre l'argent que Judas leur a rapporté dans le trésor du temple, parce que cet argent était le prix du sang. Il fallait qu'en présence de ce qui se passait alors, l'homme se montrât tel qu'il est, et la puissance de l'Ennemi sur lui. Les sacrificeurs après avoir consulté, achètent de l'argent rapporté par Judas un cimetière pour les étrangers, étant assez

profanes pour cela , pourvu qu'eux ne fussent pas souillés par un tel argent. Du reste ils ont établi ainsi un mémorial perpétuel de leur propre péché et du sang qui a été répandu (vers. 6-10). *

Le Sauveur se tient maintenant devant Pilate ; et ici la question n'est pas s'il est *Fils de Dieu*, mais s'il est *roi des Juifs*. C'est dans le seul caractère de Fils de Dieu qu'il a voulu être reçu parmi les Juifs, tout en étant roi des Juifs. Reçu comme Fils de Dieu il aurait été leur roi, mais cela ne se pouvait pas : il devait accomplir l'œuvre d'expiation. Les Juifs ayant donc rejeté Jésus comme Fils de Dieu, le renient maintenant comme leur roi ; mais les gentils se rendent coupables aussi dans la personne de leur gouverneur en Palestine. Le gouvernement leur avait été confié, et leur chef aurait dû régner en justice ; cependant celui qui représentait ce

* (Note.) — Il est connu que cette prophétie se trouve dans le livre de Zacharie (chap. XI, 12-13). Le mot : « Jérémie » a pu glisser dans le texte, quand il n'y avait rien que : « par le prophète » ; ou bien, comme d'après l'ordre voulu par les Talmudistes, « Jérémie » était le premier dans le livre des prophètes, on disait probablement « Jérémie ou l'un des prophètes » (voyez Matth. XVI, 14). Mais ce n'est pas ici le lieu de s'occuper de cette question.

chef reconnaît la malice des ennemis de Jésus ; sa conscience alarmée par le rêve de la femme veut échapper à l'iniquité de la condamnation. Mais le vrai prince de ce monde, c'était Satan ; et Pilate tout en se lavant les mains, dans le vain espoir de se décharger de sa responsabilité, livre l'innocent à la volonté de ses ennemis, disant qu'il ne trouve aucune faute en lui : il rend aux Juifs un meurtrier *séditieux* à la place du prince de la vie (vers. 11-26). Barrabas, celui qui est l'expression de l'esprit de Satan, meurtrier depuis le commencement, l'expression de la rébellion contre l'autorité que Pilate était là pour maintenir, Barrabas, est l'objet de l'affection des Juifs : ce meurtrier *séditieux* est celui en qui l'inique nonchalance du gouverneur impuissant contre le mal, cherche à plaire à ce peuple en faisant la volonté de ceux qu'il aurait dû gouverner. Tout le peuple se rend coupable du sang du Christ : « et tout le peuple répondant dit : que son sang soit sur nous et sur nos enfants » (vers. 25) : triste et affreuse ignorance où la volonté propre et sans frein précipite un peuple qui a refusé la lumière !

Nous voyons hélas ! je le répète, de quelle manière chacun prend sa place devant cette

Pierre de touche : *un Sauveur rejeté*. Le commun des gentils, les soldats, se moquent de lui en disant : « Nous te saluons roi des Juifs » (vers. 29) ! Ils font dérisoirement, avec la brutalité que leur paganisme et leur occupation de bourreaux leur rendaient habituelle, ce que les gentils feront avec joie et adoration lorsque celui duquel ils se moquaient sera vrai roi des Juifs en gloire. Jésus supporte tout : c'était l'heure de sa soumission parfaite afin que son obéissance fût complète de toute manière ; et il supporte tout sans soulagement, plutôt que de manquer à l'obéissance à son Père. Quelle différence entre ceci et la conduite du premier Adam entouré de bénédictions ! Chacun à cette heure solennelle où tout est mis à l'épreuve, doit être serviteur du péché ou de l'oppression de la méchanceté : les soldats forcent un certain Simon, connu plus tard à ce qu'il paraît parmi les disciples, à porter la croix de Jésus ; et on mène le Seigneur au lieu de son crucifiement. Là il refuse ce qui aurait pu le stupéfier : « ils lui donnèrent à boire du vinaigre mêlé avec du fiel, mais quand il en eut goûté il n'en voulut point boire ». Jésus ne veut pas éviter la coupe qu'il avait à boire, ni se priver de ses facultés pour être insensible à ce que Dieu

voulait qu'il souffrît (vers. 30-58). Les prophéties des Psaumes s'accomplissent dans sa personne par le moyen de ceux qui s'en doutent peu. En même temps les Juifs réussissent ainsi à se faire mépriser au dernier point : leur roi est pendu ! Il faut qu'ils en portent l'opprobre malgré eux : mais à qui la faute ?

Endurcis et insensibles à tout, les Juifs-partagent avec un malfaiteur la triste *satisfaction* d'insulter le Fils de Dieu, leur roi, le Messie, et cela à leur propre ruine (vers. 39-44). Jésus l'a senti ; mais l'angoisse de son épreuve, l'abîme de ses souffrances cachait quelque chose de bien autrement terrible. Les flots élevaient leur voix sans doute, la méchanceté poussait ses vagues les unes après les autres sur lui ; mais l'abîme qui l'attendait par dessous, qui pouvait le sonder ? Son cœur et son âme seule, vase d'un amour divin, pouvaient descendre *plus* bas que le fond de cet abîme *ouvert* à l'homme par le péché, pour en faire remonter ceux qui y gisaient, après avoir souffert dans son âme la peine d'y être descendu, la peine du péché qui l'avait ouvert. Les pères, remplis de foi, avaient dans leurs détresses fait l'expérience de la fidélité de Dieu qui répondait à l'attente de leur cœur ; mais Jésus,

quant à l'état de son âme dans ce moment-là, Jésus crie en vain : « un ver et non point un homme » aux yeux des hommes, il doit supporter l'abandon de Dieu en qui il se confie. « Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné » ? Etrangers à ses pensées, ceux qui l'entourent ne comprennent rien à ses paroles, mais ils accomplissent les prophéties par leur ignorance. Jésus rendant témoignage, par la force de sa voix, que ce n'était pas la pesanteur de la mort qui l'opprimait, remet son esprit entre les mains de son Père ; et il expire (vers. 45-50).

L'efficace de la mort de Jésus nous est présentée dans cet évangile sous un double point de vue. Le voile du temple a été déchiré en deux depuis le haut jusqu'en bas (vers. 51). Dieu qui avait toujours été caché derrière un voile, se découvre complètement par le moyen de la mort de Jésus : le chemin du lieu très-saint est manifesté, chemin nouveau et vivant que Dieu a consacré pour nous à travers le voile (Hébr. X, 19-20). Tout le système judaïque dans son entier, le principe des relations des hommes avec Dieu sous l'empire de ce système, sa sacrificature, tout, tombait avec le déchirement du voile. Quiconque s'approchait, se trou-

vait en face de Dieu, sans que le voile lui cachât Dieu. Les sacrificateurs devaient se trouver toujours dans cette présence ; mais en même temps le péché qui nous aurait rendu impossible de nous y tenir , était par ce même acte entièrement ôté de devant Dieu pour le croyant. Le Dieu saint et le croyant purifié de ses péchés se trouvaient, par la mort de Christ, en présence l'un de l'autre. Quel amour que celui qui avait accompli cette œuvre !

La présence donc de Dieu sans voile, et des pécheurs sans péché , voilà l'efficace des souffrances de Jésus. Outre cela, telle est l'efficace de la mort de Jésus que lorsque sa résurrection a rompu les barrières qui les retenaient , des morts se présentent dans la cité, témoins de la puissance de Celui qui ayant subi la mort, l'avait surmontée et vaincue. La résurrection des morts sur lesquels le roi des épouvantements n'avait plus de droit , montrait l'efficace de la mort de Christ pour les pécheurs, et sa puissance en résurrection. Le judaïsme est terminé pour ceux qui ont la foi ; la puissance de la mort l'est aussi : le voile est déchiré , le sépulcre rend sa proie (vers. 52-53).

Il reste encore un témoignage particulier de l'efficace puissante de la mort de Jésus et de la

portée de cette parole : « Si je suis élevé de la » terre, j'attirerai tous les hommes » (voyez Jean XII, 32). Le centenier qui était de garde devant la croix du Sauveur, voyant le tremblement de terre et ces choses qui étaient arrivées, reconnaît, effrayé, la gloire de la personne du Sauveur ; et étranger à Israël, rend le premier témoignage de la foi parmi les gentils : « Certainement celui-ci était le Fils de Dieu » (vers. 54) ! Mais le récit continue. Des femmes auxquelles le dévouement donne souvent de la part de Dieu plus de courage qu'aux hommes qui, plus responsables, sont mêlés à tout et dans le courant aux prises avec la force des vagues, de pauvres femmes se tenaient près de la croix, regardant ce qui arrivait à Celui qu'elles aimaient (vers. 55-56).

La part des femmes dans toute cette histoire est très-instructive, spécialement pour elles. L'activité du service public, ce qu'on peut appeler l'œuvre, tout ce qui tient au ministère, appartient naturellement aux hommes, bien que les femmes aient part à une activité très-précieuse en particulier. Mais outre celui-là il y a un autre côté de la vie chrétienne qui est plus spécialement le leur : c'est le dévouement personnel et d'affection à Christ. C'est une femme qui a oint

le Seigneur quand les disciples murmuraient ; ce sont des femmes qui étaient à la croix, quand tous, sauf Jean, l'avaient abandonné ; ce sont des femmes qui sont venues au sépulcre et ont dû appeler les apôtres qui s'en étaient retournés *chez eux* ; enfin ce sont des femmes qui subvenaient aux besoins du Seigneur. Le dévouement dans le service appartient peut-être aux hommes ; mais l'instinct d'affection, ce qui *entre* plus intimement dans la position de Jésus et se trouve ainsi plus immédiatement en rapport avec ses sentiments, plus près de lui dans les souffrances de son cœur, cela est la part de la femme. Certes, cette part n'est pas mauvaise. L'activité du service pour Christ place l'homme un peu en dehors de cette position. L'activité de l'homme et celle de la femme ont du reste chacune leur place : je parle de ce qui les caractérise ; car il y a des femmes qui *ont* beaucoup servi, et des hommes qui ont beaucoup senti.

Mais ces femmes n'étaient pas seules à remplacer les disciples effrayés. D'autres (vers. 57-60), et c'est ce qui arrive souvent, des hommes que le monde a retenus en arrière, une fois atteints dans le vrai fond d'affection par la grandeur des souffrances de Celui qu'ils ai-

ment, sentent qu'il faut enfin se décider ; enhardis par le rejet de Christ, quand le moment est si pénible que d'autres s'en effraient, ils se montrent de courageux confesseurs de Jésus. Ceux avec lesquels ces hommes étaient associés ayant crucifié Jésus, ils devaient accepter leur acte ou manifester leurs vrais sentiments à l'égard du Christ. Par la grâce ils se montrent maintenant. Dieu avait tout préparé d'avance ; son fils devait avoir son tombeau avec les riches. Joseph d'Arimathée se présente hardiment devant Pilate pour demander le corps de Jésus. Il enveloppe dans une nappe de linge propre le corps du Seigneur que Pilate lui accorde ; et il place ce corps dans son propre sépulcre qui n'avait jamais encore servi à cacher la corruption de personne. Marie de Magdala et l'autre Marie, car elles étaient connues, s'assièrent près du sépulcre, liées par tout ce qui restait pour leur foi de Celui qu'elles avaient aimé et suivi avec adoration pendant sa vie (vers. 61).

Mais l'incrédulité ne croit pas à elle-même ; et craignant que ce qu'elle nie ne soit vrai, elle se méfie de tout (vers. 62-66). Les souverains sacrificateurs demandent à Pilate que le sépulcre soit gardé afin de déjouer toute tentative

des disciples à fonder la doctrine de la résurrection sur l'absence du corps de Jésus du sépulcre où il avait été déposé. L'effet de leur demande est que la garde du sépulcre leur est confiée ; et ils ne font ainsi autre chose que se rendre les témoins involontaires du fait de cette résurrection de Jésus, et nous assurer de l'accomplissement de ce que, hélas ! ils craignaient. Ainsi Israël était coupable de cet effort de futile résistance au témoignage que Jésus avait rendu à sa propre résurrection ; il rendait témoignage contre lui-même de la vérité de ce que Jésus avait dit. Les précautions que Pilate n'aurait peut-être pas prises, les sacrificateurs les ont poussées au dernier point, de sorte que toute méprise sur le fait de la résurrection de Jésus était impossible.

Chapitre XXVIII. La résurrection du Sauveur est brièvement racontée dans *Matthieu* (vers. 1-15), dans le but de lier le ministère et le service de Jésus (désormais transféré à ses disciples), encore après la résurrection, avec les pauvres du troupeau, avec le résidu d'Israël. Le Sauveur se réunit avec eux en Galilée, lieu où il les avait constamment enseignés et où demeuraient les méprisés du peuple, loin de l'orgueil des Juifs. Il rattachait leur œuvre

à la sienne dans ce qui la caractérisait particulièrement en rapport avec le résidu d'Israël.

J'examinerai ailleurs l'ordre des détails de la résurrection : ici, je m'occupe seulement de la portée de cet événement dans Matthieu.

Le sabbat terminé, c'est-à-dire pour nous le soir du samedi, Marie de Magdala et l'autre Marie viennent au sépulcre ; sans rien faire de plus dans ce moment. Le verset 2 ne fait pas suite immédiatement au verset 1 : lorsque le tremblement de terre et ce qui l'a accompagné eut lieu, personne n'était au sépulcre sauf les soldats. La nuit, les Juifs ayant placé la garde devant le sépulcre, tout était en sûreté ; le matin de la résurrection de Jésus les disciples, avant que les femmes fussent venues leur annoncer, ignoraient ce qui venait d'arriver. Lorsque les femmes arrivent au sépulcre le matin, l'ange qui s'y tenait les rassure en leur annonçant la résurrection du Sauveur. L'Éternel, par son ange, est intervenu pour ouvrir la porte du tombeau que l'homme avait fermé avec toutes les précautions possibles. Les Juifs seulement, il est vrai, en plaçant les soldats auprès du sépulcre, ont donné par des témoins irrécusables, une garantie de la vérité de la prédication des apôtres. Les femmes par leur vi-

site au sépulcre le soir auparavant et le matin quand l'ange leur a parlé, reçoivent pour la foi une pleine assurance du fait de la résurrection du Sauveur.

Tout ce qui est présenté ici, ce sont ces faits. Les femmes avaient été au sepulcre le soir ; l'intervention de l'ange a rendu certain par le moyen des soldats le vrai caractère de la sortie de Jésus du tombeau ; puis la visite des femmes le matin a constaté le fait de sa résurrection comme objet de foi pour elles. Elles vont l'annoncer à ses disciples qui ont si peu fait ce que les Juifs voulaient leur attribuer, qu'ils ne croyaient pas ce qui leur était dit là-dessus. Jésus apparaît lui-même aux femmes qui, ayant ajouté foi aux paroles de l'ange, s'en reviennent du sépulcre. Jésus se lie, ainsi que je l'ai dit, à son ancienne œuvre au milieu des pauvres du troupeau, loin du siège des traditions judaïques et du temple et de tout ce qui liait le peuple à Dieu selon l'ancienne alliance. Il donne rendez-vous à ses disciples en Galilée ; ceux-ci vont à sa rencontre ; et l'y trouvant, ils reconnaissent Jésus : c'est là, sur cet ancien théâtre de l'œuvre de Jésus selon Esàie VIII et IX, qu'ils reçoivent leur mission de sa part.

Toute puissance est donnée à Jésus dans les cieux et sur la terre, et ainsi la mission des disciples s'étend à toutes les nations au milieu desquelles ils doivent proclamer ces droits de Jésus. Ce n'était pas simplement le nom de l'Éternel cependant qu'ils avaient à annoncer, et leur mission n'était pas seulement en rapport avec son trône à Jérusalem : Seigneur des cieux et de la terre, ses disciples devaient l'annoncer par toutes les nations, en fondant leur doctrine sur la confession du Père, du Fils, et du S^t-Esprit. Ils devaient enseigner non la loi, mais les préceptes de Jésus ; et Jésus serait avec eux, avec les disciples qui le confessaient ainsi, jusqu'à la fin du monde (vers. 18-20). C'est là ce qui lie tout ce qui sera accompli jusqu'à ce que Christ soit assis sur le grand trône blanc (Apoc. XX, 11), au témoignage qu'il a rendu lui-même sur la terre au milieu d'Israël : c'est le témoignage du Royaume, et de son Chef une fois rejeté par un peuple qui ne le connaissait pas.

ÉVANGILE SELON MARC.

Chapitre I. Chacun des évangiles, nous l'avons vu, a son caractère particulier ; chacun d'eux s'occupe de la personne du Sauveur à un point de vue différent, soit comme Fils de Dieu par exemple, ou Fils de l'homme, ou Fils de David, Messie présenté aux Juifs. L'évangile selon Marc cependant a un caractère différent sous certains rapports de tous les autres. Marc en effet laissant de côté tous ces titres du Sauveur, nous fait voir le « Serviteur », le service actif du Christ dans l'Évangile.

La gloire de la personne divine du Sauveur se montre d'une manière toute particulière au travers de son service, et comme malgré lui ; de sorte qu'il évite les conséquences qui découlent de l'impression produite sur les autres par cette découverte involontaire de la gloire. Sans doute nous verrons se développer dans cet

évangile le caractère de l'enseignement du Sauveur, et par conséquent la vérité s'affranchir des formes judaïques sous lesquelles elle était tenue ; nous y trouverons le récit de la mort de Jésus, de laquelle tout dépendait pour l'établissement de la foi. Mais ce qui distingue l'évangile selon Marc, c'est le caractère de service et de serviteur qui est attaché à la vie de Jésus, à l'œuvre qu'il est venu faire *personnellement* sur la terre ; et c'est pourquoi l'histoire de sa naissance ne nous est pas rapportée dans cet évangile. Marc commence son récit avec le commencement de la prédication de l'Évangile.

Jean-Baptiste est le héraut devant la face de Celui qui doit porter l'évangile devant les hommes. Son message est nouveau, du moins dans le caractère absolu et complet qu'il prend, comme aussi dans son application directe et *immédiate*. Jean ne promet pas les privilèges juifs à la repentance et au retour à l'Éternel : l'Éternel allait venir, selon sa promesse ; on dressait les sentiers devant lui ; et Jean, pour le faire, prêchait la repentance pour la rémission des péchés. C'était le but formel de sa mission ; c'était la chose essentielle et importante que cette rémission des péchés, une chose absolument né-

cessaire pour que le peuple entrât en communion avec Dieu. Les prophètes, avaient bien promis le pardon si le peuple retournait à l'Éternel : mais ici le pardon était le but actuel de la prédication ; et le peuple sort en masse pour en profiter. La conscience au moins agissait ; quel que fût l'orgueil des chefs, l'état d'Iraël était senti et se manifestait aussitôt qu'il y avait quelque chose qui, en dehors de la routine religieuse, agissait réellement sur le cœur et sur la conscience, c'est-à-dire quand Dieu parlait : ils confessent leurs péchés (vers. 4-5). Peut-être chez quelques-uns n'y avait-il que la conscience naturelle ; mais cette conscience tout au moins était mise en activité par le témoignage de Dieu. Mais Jean (vers. 6-8) rigidement séparé de tout le peuple, et vivant en dehors de la société humaine, annonce quelqu'un de plus puissant que lui et dont il n'est pas digne de délier les courroies des souliers. Celui-là ne prêchera pas seulement la repentance à laquelle on se soumettait en venant au baptême d'eau ; il confèrera le S^t-Esprit, la puissance, à ceux qui recevront son témoignage.

Sans s'arrêter davantage notre évangéliste en vient ici très-rapidement au service de Celui que Jean a ainsi signalé ; montrant seulement

ce qui l'introduisait dans ce service. Celui-là prend place au milieu des repentants de son peuple, en se soumettant au baptême de Jean ; il voit le ciel qui lui est ouvert, et le S^t-Esprit qui descend sur lui comme une colombe ; le Père le reconnaît pour son Fils, sur la terre, pour son Fils bien-aimé en qui il prend ses délices. Puis Jésus est conduit par le S^t-Esprit dans le désert, et là il subit la tentation de Satan ; pendant 40 jours il est avec les bêtes fauves, et les anges exercent leur *ministère* au service de sa personne (vers. 9-13). Toute la position et le caractère que prend le Sauveur sur la terre, tous ses rapports avec ce qui l'entourait sont rassemblés dans ces deux ou trois versets. Ensuite (vers. 14) Jean disparaît de la scène pour faire place au ministère public de Celui dont il n'était que le héraut. Christ lui-même se présente dans la position de *témoignage*, en disant : « Le temps est accompli, et le royaume de Dieu est approché, convertissez-vous et croyez à l'évangile ». Il ne s'agissait ni des prophéties, ni des temps à venir, mais de ce que Dieu allait établir son royaume, de ce qu'on devait se repentir et recevoir la Bonne Nouvelle actuellement annoncée dans ce moment-là.

Ayant présenté le Sauveur comme entreprenant le ministère public qui appelait les âmes à recevoir la Bonne Nouvelle comme une chose présente, notre évangéliste passe rapidement à toutes les parties du service de Jésus. Le temps de l'accomplissement des voies de Dieu étant arrivé, il nous fait voir Jésus comme appelant les autres à accomplir cette même tâche de sa part, en le suivant. Sa parole ne manque pas son effet : ceux qu'il appelle quittent tout, et le suivent. Le jour du sabbat il entre dans la ville pour enseigner (vers. 21-22). Sa parole ne consiste pas en des raisonnements qui montrent l'incertitude de l'homme, mais elle vient avec l'autorité de quelqu'un qui connaît la vérité qu'il annonce, autorité qui était vraiment celle de Dieu qui veut communiquer la vérité. Il parle comme quelqu'un qui possède cette autorité, et il en donne les preuves. Sa parole qui se présente ainsi aux hommes, ne manque pas de produire sur les démons l'effet qui lui était propre comme parole divine; un homme possédé d'un démon était là (vers. 23-26) et rend malgré lui témoignage à celui qui parlait et duquel il ne pouvait supporter la présence. Mais la parole qui réveillait le démon était puissante pour le chasser; Jésus le re-

prend , le réduit au silence , lui ordonne de sortir ; et le démon , après avoir manifesté la réalité de sa présence et sa malice , se soumet et sort de l'homme. Telle était la puissance de la parole de Jésus !

Il n'est pas étonnant que ce miracle ait répandu la renommée du Seigneur par tout le pays (vers. 28) ; mais le Seigneur poursuit l'œuvre de son service là où elle se présente à lui (vers. 29 et suiv.). Il entre dans la maison de Pierre dont la belle-mère avait la fièvre et la guérit aussitôt ; puis, le sabbat étant passé, on lui amène tous les malades , et lui toujours prêt à servir, les guérit encore. « Or le soir étant venu, comme le soleil se couchait , on lui apporta tous les malades et les démoniaques et la ville était assemblée devant la porte ; et il guérit plusieurs malades ». Précieux Sauveur ! Mais ce n'était pas pour s'entourer d'une foule que le Sauveur travaillait , car le matin, longtemps avant le jour , il se rend au désert pour prier. Tel était le caractère de son service, d'un service accompli en communion avec son Dieu et son Père, et sous sa dépendance. Il s'en va seul dans un lieu à part ; les disciples l'y trouvent et l'informent que tous le cherchent. Mais le cœur de Jésus est à son service ; l'attente

générale ne le ramène pas ; il poursuit son chemin pour accomplir l'œuvre qui lui avait été donnée à accomplir, en annonçant la vérité au milieu du peuple ; car c'était là le service auquel il se vouait.

Or quel que fût le dévouement de Jésus à ce service, son cœur n'était pas raidi par la préoccupation. Un pauvre lépreux se présente à lui en reconnaissant sa puissance, mais incertain à l'égard de sa bienveillance (vers. 40 et suiv.). L'affreuse maladie qui rongait ce malheureux souillait même tous ceux qui l'auraient touché seulement (Lév. XIII, XIV et V, 3), mais rien n'arrête Jésus dans le service auquel l'appelle son amour. Le lépreux était un malheureux, renvoyé de la société de ses semblables (Lév. XIII, 45-46) ; mais la puissance de Dieu était là dans la personne de Jésus. Ce pauvre homme devait être rassuré à l'égard de la bienveillance sur laquelle son cœur abattu ne savait pas compter. Mais qui s'occuperait d'un misérable comme lui ? Le lépreux avait la foi, mais ses pensées à l'égard de lui-même lui cachaient l'étendue de l'amour qui l'avait visité. Jésus avance sa main et le touche : le plus abaissé des hommes s'approchait du péché et de ce qui en était le signe, et le chasse. L'hom-

me qui, dans la puissance de son amour, touchait ainsi le lépreux sans se souiller, était le Dieu seul capable de chasser la lèpre qui faisait le malheur de l'homme affligé. Le Seigneur parle avec une autorité qui découvre en même temps et son amour et sa divinité : « Je veux, soit net » (vers. 41). « Je veux » c'était l'amour dont le lépreux doutait, et c'était l'autorité de Celui qui seul a le droit de dire : « je veux ». L'effet suit l'expression de sa volonté ; il en est ainsi quand Dieu parle ; et qui guérissait la lèpre sinon Jehovah seul ? Il était le seul qui soit descendu assez bas pour toucher cet être souillé qui souillait quiconque communiquait avec lui ? Oui, il était le seul ; mais c'était Dieu qui était descendu : l'amour était venu jusque-là ; et en y venant, il se démontrait puissant pour sauver chacun qui se confiait en lui. Jésus se retire loin du bruit des hommes et engage celui qui avait été guéri d'aller se présenter aux sacrificateurs, conformément à la loi de Moïse ; mais cette soumission à la loi, de fait rendait témoignage qu'il était Jehovah.

Chapitre II. La guérison du lépreux ébruitée partout, en attirant la foule, renvoie Jésus au désert ; quelques jours après il rentre en ville, et aussitôt la foule est là. Quel tableau vivant

de la vie de service de Jésus ! Il prêche : c'était là son but et son service (chap. I, 38). Mais encore dans l'humble accomplissement de la tâche qui lui est confiée, le Sauveur, par son service même et son amour (car qui sert comme Dieu quand il daigne le faire !) met en scène ses droits divins. Il sait quelle est la vraie source de tous ces maux et peut y apporter le remède. « Tes péchés » dit-il au pauvre paralytique qu'on lui présente avec une foi qui ne s'arrêtait pas devant les difficultés, « tes péchés te sont pardonnés » (vers. 5). Puis par sa réponse aux raisonnements des scribes, il ferme la bouche à tout contredisant. « Pourquoi faites-vous ces raisonnements dans vos cœurs ? Car lequel est plus aisé, ou de dire au paralytique : tes péchés te sont pardonnés, ou de lui dire : lève-toi et charge ton petit lit et marche ? Mais afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de pardonner les péchés, il dit au paralytique : Je te dis : lève-toi et charge ton petit lit et t'en va en ta maison » (vers. 8-11). Jésus exerce la puissance qui l'autorisait à prononcer le pardon du pauvre malade ; l'objection des docteurs met en évidence, comme doctrine, quel était Celui qui était devant eux, comme la sentence des sacri-

ificateurs qui déclarait le lépreux net, mettait le sceau de leur autorité sur la vérité que Jéhovah qui guérit Israël était là (vers. 12). Ce que Jésus poursuit, c'est son service, son témoignage; et l'effet en est de faire voir que l'Éternel est là et qu'il a visité son peuple; le Psaume CIII s'accomplit quant aux droits et quant à la révélation de la personne de Celui qui agit.

Jésus maintenant sort de la ville : il est suivi par l'affluence du peuple et de nouveau il les enseigne (vers. 13). Il prend occasion de l'appel de Lévi pour donner un nouveau développement de son ministère : Il était là pour appeler des pécheurs et non des justes, et il guérissait. « Ceux qui sont en santé n'ont pas besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal; je ne suis pas venu appeler à la repentance les justes, mais les pécheurs » (vers. 14-17). Jésus ne pouvait pas mettre la nouvelle énergie divine qui se déployait en lui, dans les vieilles formes du pharisaïsme; et il y avait encore une raison pour cela, c'était la présence de l'Époux. Comment les amis de noce pouvaient-ils jeûner pendant que l'Époux était avec eux? L'Époux leur sera ôté, et alors ce sera le temps de jeûner (vers. 18-20).

Puis Jésus insiste sur l'incompatibilité des vieux vases judaïques avec la puissance de l'Evangile qui ne ferait que gâter le judaïsme si on l'y voulait attacher (vers. 21-22). Ce qui est arrivé au moment où les disciples traversaient les champs de blé confirme cette doctrine : les ordonnances perdaient leur autorité en présence du Roi ordonné de Dieu, rejeté et pèlerin sur la terre. Le sabbat, signe de l'alliance entre Dieu et les Juifs, avait été fait pour l'homme, et non pas l'homme pour le sabbat : ainsi Jésus le Fils de l'homme était le Seigneur du sabbat. Comme Fils de David les ordonnances devaient lui être subordonnées ; comme Fils de l'homme, possesseur aux yeux de Dieu de tous les droits qui appartiennent à l'homme de la part de Dieu, il était Seigneur du sabbat fait pour l'homme (vers. 25-28). Les choses vieilles étaient au fond passées ; toutefois il ne s'agissait pas de cela seulement, mais de l'introduction de choses nouvelles de grâce et de puissance que ne comportait pas l'ancien ordre de choses : il s'agissait de savoir si Dieu pouvait agir en grâce et bénir en souveraineté au milieu de son peuple, si Dieu devait se soumettre à l'autorité des hommes se prévalant de ses ordonnances ; ou, selon sa puissance et son amour, faire du bien,

comme étant au-dessus de tout ? L'homme devait-il circonscrire l'opération de la bonté de Dieu, car c'était elle qui était le vin nouveau que le Seigneur apportait à l'homme.

Chapitre III. C'est là la question qui est suscitée dans la synagogue à l'occasion de l'homme à la main sèche. Le Seigneur soulève cette question publiquement devant la conscience de ceux qui l'observaient ; *mais ni cœur, ni conscience ne lui répondent*, et il agit dans son service selon la bonté et les droits de Dieu : il guérit l'homme qui avait la main sèche (vers. 1-4). Alors les pharisiens et leurs ennemis, les Hérodiens, (car tous étaient contre Dieu, et en cela unis) consultent ensemble comment ils le détruiront (vers. 5). **Mais Jésus s'en va vers la mer, où la multitude le suit à cause de tout ce qu'il avait fait, l'obligeant à prendre une barque afin de pouvoir se tenir en dehors de la foule. Les esprits lui sont soumis, forcés qu'ils sont de reconnaître qu'il est le Fils de Dieu : mais il leur défend de le faire connaître.** (vers. 6-12). Prêcher, chercher les âmes, se dévouer à tous, en se montrant par ses actes possesseur de la puissance divine, se cachant en même temps loin de l'observation des hommes pour accomplir en dehors de leurs applau-

dissements ce service qu'il avait entrepris : voilà son service , sa vie d'homme ici-bas ! L'amour et la puissance divine se succédaient dans le service que cet amour le poussait à accomplir ; cette puissance s'exerçait dans l'accomplissement de cet amour mais l'exercice de la puissance de Dieu en amour ne pouvait se circonscrire dans le judaïsme, tout soumis que fût le Sauveur aux ordonnances de Dieu données aux Juifs. Or Dieu étant ainsi manifesté, l'opposition charnelle de l'homme se montre bientôt. La description du service de Jésus se termine donc ici et son effet se manifeste ; puis dans ce qui suit, cet effet est développé quant à l'iniquité de l'homme et quant aux conseils de Dieu.

Le Seigneur établit douze de ses disciples pour l'accompagner et pour les envoyer prêcher en son nom (vers. 13-19) : il pouvait communiquer le pouvoir qu'il possédait, et le faire par voie d'autorité. Puis il entre avec ses disciples dans la maison et une multitude s'y assemble encore (vers. 20) ; et ici les pensées de l'homme se développent , en même temps que celles de Dieu. Ses amis le cherchent, pensant qu'il a perdu la raison ; et les scribes, en possession de l'influence doctorale, attribuent à

l'Ennemi cette puissance de Jésus dont ils viennent de voir les effets et qu'ils ne peuvent nier. « Il a Bézébub, et il chasse les démons par le prince des démons » (vers. 22). Le Seigneur leur répond en montrant que tout péché en général pouvait être pardonné ; mais que reconnaître sa puissance et l'attribuer à l'Ennemi, blasphémant ainsi contre le S'-Esprit, cela ne serait jamais pardonné (vers. 23-30). L'homme fort était là et chassait les démons : il était donc quelqu'un de plus fort qu'eux. Satan cherchait-il à se renverser lui-même ? Le fait que cette puissance qui chassait les démons était ainsi manifestée, laissait les scribes sans excuse. L'homme fort de Dieu était venu ; Israël le repoussait ainsi que ses chefs, en blasphémant contre le S'-Esprit, de sorte qu'ils étaient rejetés sans espoir ; aussi le Seigneur distingue-t-il le résidu obéissant de tout ce qui le *liait* à Israël selon la chair : ses frères ce *sont* les disciples qui l'entourent, ceux qui font la volonté de Dieu (vers. 31-35).

Ceci introduit le vrai caractère et le résultat de l'œuvre de Jésus et de son service, toute l'histoire du service qui devait s'accomplir dans un avenir lointain, ainsi que la responsabilité des disciples à l'égard de la part qu'ils y pren-

draient. Le calme aussi de celui qui se confiait en Dieu en l'accomplissant, est préfiguré dans cette scène, ainsi que les difficultés, les orages qui surviendraient et qui exerceraient la foi pendant que Jésus en apparence ne s'occuperait pas des siens. On y voit la juste confiance de la foi, aussi bien que la puissance qui soutiendra cette foi chez les fidèles.

Chapitre IV. Tout le caractère de l'œuvre dans ce moment-là et jusqu'au retour de Jésus, est dépeint dans ce chapitre. Le Seigneur recommence son œuvre habituelle d'enseignement, mais en rapport avec le développement qu'avaient pris dans ce moment-là ses relations avec les Juifs : il sème. On voit aussi au vers. 11 que la distinction entre les Juifs et ses disciples s'est dessinée ; « il vous est donné de connaître les mystères du royaume de Dieu ; mais pour *ceux de dehors* tout se traite en paraboles ». Je ne répéterai pas ici les observations que j'ai faites en parlant de cette parabole dans Matthieu ; mais ce qui suit à partir du vers. 21, appartient essentiellement à l'évangile de Marc.

Nous avons vu que le Seigneur s'occupait de la prédication de l'évangile du Royaume et qu'il confiait à d'autres aussi la prédication de

cet évangile. Il était semeur, et il semait la Parole : voilà son service; et c'était le 1
 Mais allume-t-on une chandelle pour la cacher?
 Et même rien ne sera caché; car si l'homme ne met pas en évidence la vérité qu'il a reçue, Dieu mettra tout en évidence. Que chacun y fasse attention !

Le Seigneur au vers. 24 applique ce principe à ses disciples : « Prenez garde à ce que vous entendez; de la mesure dont vous mesurerez, il vous sera mesuré; mais à vous qui entendez, il sera ajouté, car à celui qui a, il lui sera donné, et à celui qui n'a rien, cela même lui sera ôté ». Les disciples devaient faire attention à ce qu'ils entendaient, car Dieu agira à leur égard d'après leur fidélité dans l'administration de la Parole qui leur a été confiée. L'amour de Dieu envoyait aux hommes la parole de la grâce et du royaume; et le but du service confié aux disciples était de la faire parvenir à la conscience des hommes. Christ la communiquait aux disciples; et ceux-ci devaient la faire parvenir aux autres hommes dans toute sa plénitude. Christ ainsi les avertit que dans le gouvernement de Dieu il leur sera mesuré d'après la mesure d'énergie et d'activité, de fidélité en un mot, dans laquelle ils donneront libre

cours à ce témoignage d'amour, selon le don qu'ils auront reçu. S'ils écoutaient ce qu'il leur communiquait, ils en recevraient davantage, car en général celui qui réaliserait ce qui lui serait parvenu en recevrait davantage, et à celui qui ne le posséderait vraiment pas, cela même serait ôté. Ensuite le Seigneur montre ce qui aura lieu à l'égard de son intervention personnelle dans l'établissement du royaume; il définit quelle sera la part ostensible qu'il prendra à l'œuvre, et ensuite le caractère que le Royaume revêtira en attendant qu'il soit établi définitivement par sa puissance lorsqu'il agira en jugement. Le Seigneur avait semé; et ainsi que la semence germe et pousse sans l'acte de celui qui l'a semée, Christ laissera croître l'évangile dans le monde sans intervenir; et c'est là un caractère tout particulier du royaume: le Roi n'y est pas. Mais comme il en est du laboureur au temps de la moisson, il en sera de même de Jésus: il reviendra s'occuper de la moisson.

Le Seigneur emploie encore une similitude pour dépeindre le caractère du royaume (vers. 30). La petite graine qu'il sème deviendra un grand système haut élevé sur la terre,

capable de protéger temporellement ceux qui s'y abriteront.

Ainsi nous trouvons ici l'œuvre de la prédication de la Parole ; la responsabilité des ouvriers auxquels le Seigneur va confier cette prédication pendant son absence ; l'activité du Seigneur au commencement et à la fin, aux semailles et à la moisson, lui-même se tenant éloigné toutefois pendant l'intervalle de ces deux événements ; enfin la formation d'une grande puissance terrestre à la suite de la vérité prêchée par Jésus, vérité qui alors ne formait qu'un petit noyau de disciples fidèles autour de Lui.

Il restait au Seigneur à montrer un côté encore de l'histoire des siens, car ils rencontreront sur leurs chemins les plus graves difficultés. L'Ennemi suscite un orage contre eux (vers. 35-41) ; Jésus dort et, en apparence, ne s'occupe pas de leur position. Mais eux l'appellent et le réveillent par des cris auxquels il répond en grâce ; il parle aux vents et à la mer ; et il se fait un grand calme. Le Seigneur en même temps reprend l'incrédulité des disciples : n'auraient-ils pas dû compter sur lui et sur sa puissance divine, et ne pas penser qu'il pût être enseveli par les eaux ; n'auraient-ils

pas dû se souvenir de leur relation avec lui, étant associés avec lui par la grâce?

Quelle tranquillité que celle de Jésus; l'orage ne le tourmente pas. Tout entier à son service, il prend du repos au moment où ce service n'exige pas son activité : il se repose durant la traversée. La misère de l'homme, autrement sans remède, ne cessait pas de chercher un soulagement inespéré dans l'amour divin qui ne se lassait jamais d'agir; ainsi l'œuvre de Jésus, son œuvre de miséricorde et de grâce, ne lui accordait guère pour se reposer que les moments arrachés par les circonstances à son travail de charité. Son repos divin qui ne connaissait pas la défiance ne pouvait être troublé pendant l'orage; mais il n'en était pas ainsi des disciples. Oubliant sa puissance, ignorant la gloire de Celui qui se trouvait avec eux dans l'orage, ils ne pensent qu'à eux-mêmes, comme si Jésus les avait oubliés; mais un mot de sa part montre en lui le Seigneur de la création.

Cette scène nous dépeint le véritable état des disciples quand Israël est mis de côté : l'orage se lève, et Jésus ne semble pas y faire attention. La foi aurait reconnu néanmoins la présence du Seigneur dans la nacelle; et s'y trouvant avec lui, le croyant eût été sans crain-

te. Si Jésus laisse croître ce qu'il a semé jusqu'à la moisson, il n'en est pas moins dans la même barque avec les siens, il n'en partage pas moins réellement le sort des siens ou plutôt en prend soin. Mais dans un autre sens les disciples de Jésus ne sont pas avec lui ; ils sont appelés à servir quand il quitte la scène de son travail. C'est ce que nous enseigne l'histoire du démoniaque « Légion » (conf. Luc VIII, 30) délivré de son misérable état.

Chapitre V. L'homme et en particulier les Juifs étaient complètement sous la puissance de l'Ennemi ; mais Christ par l'œuvre de sa puissance a délivré parfaitement celui en faveur duquel il est intervenu. Cet homme est maintenant revêtu, il n'est plus nu ; il est de sens rassis, et aux pieds de Jésus pour l'écouter (vers. 1-16). Mais les gens du pays craignirent et renvoyèrent Jésus ; et l'histoire du troupeau de porcs nous offre ainsi l'image d'Israël impur quand le résidu a été guéri : Satan les pousse à la destruction, et ils se jetèrent du haut en bas dans la mer et ils furent étouffés dans la mer. Or lorsque Jésus s'en va, celui qui a éprouvé l'effet béni de sa puissance aurait désiré être avec Lui ; mais il devait aller porter aux siens, à ceux de sa maison le témoi-

gnage de ce que Jésus avait fait; il devait servir dans l'absence de Jésus.

Dans tous ces récits on voit le service et le dévouement du Serviteur, mais en même temps la puissance divine de Jésus manifestée dans ce service.

Après le récit de la guérison du démoniaque, on trouve le tableau de la vraie position de Jésus dans son œuvre (vers. 21 et suiv.). Il est appelé pour guérir la fille de Jaïrus; et il y va, de même qu'il était venu pour guérir les Juifs si cela avait été possible. Sur sa route une pauvre femme incurable touche avec foi le bord de son vêtement, et elle est instantanément guérie. C'est ainsi qu'il en a été de Jésus pendant son passage au milieu des Juifs : dans la foule qui l'entourait, quelques âmes, par la grâce, l'ont touché par la foi. De fait et en elle-même leur maladie était incurable; mais Jésus portait la vie en lui, selon la puissance de Dieu; et la foi en le touchant trouvait en Lui la vertu qui guérissait. On était amené à reconnaître son état, mais on était guéri. Sans doute Jésus était au milieu de tout Israël; la foi seule en profitait dans le sentiment de ses besoins et de la gloire de Sa personne.

Or aucun remède n'était suffisant pour la

fille de Jaïrus que le Seigneur allait visiter. Jésus la trouve morte ; mais il n'atteint pas moins son but : il la ressuscite, car il peut donner la vie. Il en a été de même pour Israël : tandis que Jésus était en chemin, ceux qui ont eu de la foi en lui, ont été guéris, tout incurables qu'ils fussent en eux-mêmes ; et quant à Israël, mort dans ses fautes et dans ses péchés, bien que l'œuvre de Jésus en apparence fût arrêtée par son état, la grâce lui rendra la vie à la fin. La grâce parfaite de Jésus détruit l'effet de la mauvaise nouvelle apportée par ceux de la maison de Jaïrus qui lui disaient « ta fille est morte, pourquoi donnes-tu encore de la peine au Maître ? » Jésus dit à Jaïrus : « Ne crains point ; crois seulement ». En effet quoique le Seigneur rende la vie à un Israël mort à la fin des temps, cette œuvre néanmoins sera opérée au moyen de la foi.

Le récit de la guérison de la pauvre femme incurable ne s'applique directement qu'aux Juifs ; mais en principe il admet pourtant à la guérison tout gentil qui par grâce est amené à toucher Jésus par la foi. Ce récit donne donc le caractère du service de Jésus et la manière dont il a dû s'effectuer de fait, vu l'état de l'homme.

Chapitre VI. Dans ce qui suit maintenant, Marc reprend l'histoire proprement dite de ce service ; seulement on voit Jésus déjà rejeté par un peuple aveugle malgré la puissance dont Il avait fait preuve, et qui rendait témoignage à la gloire de sa personne. Jésus poursuit son service et renvoie ses disciples pour que rien ne manque au témoignage que sa patience même rendait au milieu du peuple ; il les renvoie, mais en leur ordonnant d'annoncer que le jugement attendait ceux qui se rendraient coupables du rejet de sa mission. Ce rejet du reste s'accomplissait déjà.

Ainsi le Seigneur continue de donner des preuves en miséricorde et en bonté que l'Éternel qui avait compassion de son peuple était là, jusqu'à ce qu'enfin il a dû préparer ses disciples au résultat certain de son œuvre, savoir sa mort par la main des gentils auxquels les principaux sacrificateurs devaient le livrer. Pour les Juifs, Jésus était le charpentier fils de Marie : leur incrédulité arrêtait la main bienfaisante de Dieu à leur égard. — Jésus poursuit son œuvre ailleurs, et il envoie ses disciples : cet acte déjà exigeait une autorité divine. C'était encore à Israël qu'il adressait les disciples, et ils devaient prononcer le jugement

comme si le pays d'Emmanuel , la terre d'Israël , était souillée là où leur témoignage ne serait pas reçu. Ils devaient s'appuyer sur la protection puissante de Celui qui les envoyait, et ils ne manqueraient de rien , car il était le Souverain qui disposait de tout. Christ peut non-seulement communiquer, comme canal de bénédiction ; mais il peut conférer à ses disciples le pouvoir de chasser les démons. Plus tard les apôtres pourront être, et seront les canaux de la communication du S^t-Esprit, mais ils ne pourront pas conférer de dons de leur propre autorité. Les disciples étant donc partis, accomplissent leur tâche. Mais toutes ces manifestations de puissance réveillent la conscience du roi ; et l'évangéliste ouvre pour nous l'histoire de l'opposition meurtrière des autorités en Israël contre les témoins de la vérité (vers. 14 et suiv.). Hérode avait fait mourir Jean pour satisfaire à l'iniquité d'une femme qui lui plaisait, iniquité qu'il partageait avec elle ; une danse valait pour lui la vie du prophète de Dieu. Tel était le pasteur d'Israël !

Au vers. 30 nous voyons les apôtres revenir auprès de Jésus et lui raconter tout ce qu'ils avaient fait et enseigné. Il les reçoit et les soustrait à l'affluence des curieux et des nécessiteux

en s'en allant dans le désert : mais la foule le suit. Or Jésus a compassion des pauvres du troupeau, tout rejeté qu'il fût du pays de sa dilection ; et il manifeste en leur faveur la puissance de Jéhovah pour les bénir, selon le Ps. CXXXII. Ayant renvoyé le peuple, il traverse la mer en marchant sur les eaux, et rejoint les disciples qui luttèrent avec peine contre le vent ; il monte dans la nacelle, le calme se fait (vers. 47-51) ; * le travail des disciples était terminé. Mais leurs cœurs encore durs en ce temps-là malgré tous les miracles qu'ils avaient vus, oublièrent ces miracles les uns après les autres ; Lui poursuit son œuvre de bénédiction : « tous ceux qui le touchaient étaient guéris » (vers. 56).

Chapitre VII. Nous avons vu que le pouvoir qui s'exerçait au milieu des Juifs s'était montré hostile au témoignage de Dieu, et avait mis à mort Celui que Dieu avait envoyé dans la voie de la justice. Les docteurs de leur côté, et ceux qui prétendaient suivre la justice, avaient corrompu le peuple par leur enseignement et violé la loi de Dieu. Ils reprochaient aux disciples de

* (Note). — Nous ne revenons pas sur le sens de cette figure dont nous nous sommes déjà occupés en méditant Matthieu.

prendre leurs repas sans laver leurs mains, tandis qu'eux, afin de garder leur tradition, annulaient le commandement de Dieu : ils lavaient les pots et les plats, et non leur cœur ; et pourvu que les sacrificateurs — la religion — y gagnassent, ils encourageaient les enfants à laisser de côté leurs devoirs envers leurs parents (vers. 1-13). Mais Dieu regarde au cœur ; et du cœur de l'homme sort toute sorte d'impureté, d'iniquité et de violence (vers. 14-23). C'est là ce qui souille l'homme, et voilà le jugement de cette religiosité sans conscience et sans crainte de Dieu, et le vrai discernement de ce qu'était le cœur de l'homme aux yeux de Dieu qui a les yeux trop purs pour regarder à l'iniquité.

Mais il faut que Dieu aussi montre son cœur ; et si Jésus juge le cœur de l'homme avec l'œil de Dieu, s'il maintient ses voies et sa fidélité à l'égard d'Israël, toutefois à travers tout, il montre ce que Dieu est pour celui qui a besoin de Lui et qui vient à lui par la foi en le confessant et en s'appuyant sur sa pure bonté. Des contrées de Tyr et de Sidon vient une femme de la race réprouvée, gentile et syrophénicienne ; elle vient demander au Seigneur de guérir sa fille (vers. 24-50). Le Seigneur, en réponse à la prière qu'elle lui fait, lui dit que

les enfants (les Juifs) doivent premièrement avoir leur part, et qu'il n'est pas raisonnable de prendre le pain des enfants pour le donner aux petits chiens : réponse accablante pour la pauvre femme, si le sentiment qu'elle avait de ses besoins et de la bonté de Dieu, n'avait pas dépassé et mis de côté toute autre pensée. Ces deux choses la rendaient humble de cœur, et prête à reconnaître la faveur souveraine de Dieu envers le peuple de sa dilection. Dieu avait bien le droit de se choisir un peuple dans ce monde, et elle n'en était pas ; mais cela ne détruisait pas la bonté et l'amour de Dieu. Elle n'était qu'un chien de gentil ; mais telle était la bonté de Dieu qu'il avait du pain même pour les chiens. Christ, expression parfaite de Dieu, manifestation de Dieu en la chair, ne pouvait nier sa bonté et sa grâce et dire que la foi avait de Dieu des idées plus élevées que ce qu'il était, car il était cet amour lui-même. La souveraineté de Dieu était reconnue ; aucune prétention à un droit quelconque de la part de l'homme. La syrophénicienne ne s'appuie que sur la grâce : sa foi saisit avec une intelligence donnée de Dieu la part qui dépassait les promesses faites à Israël ; elle pénètre dans le

cœur du Dieu d'amour ainsi qu'il est révélé en Jésus, comme Lui pénètre dans le notre.

Dans le miracle qui suit (vers. 31-37), nous voyons le Sauveur donner par la même grâce l'ouïe et la parole au sourd qui ayant la parole empêchée, ne pouvait même pas exprimer sa pensée. C'est la même grâce qui remplace toute prétention à la justice et qui s'exerce envers les malheureux. La forme dans laquelle elle se manifeste s'applique à l'état du Juif comme à celui du gentil : c'est la grâce. Jésus a le cœur ému de l'état où il trouvait l'homme ; état dont le pauvre sourd-muet était l'image frappante. Jésus fait entendre le sourd et parler le muet : c'est Lui qui agit, et « il fait toutes choses bien ». La puissance de l'Ennemi sur les gentils est détruite ; la surdité de l'homme et son incapacité à se servir de sa bouche, dans le but pour lequel Dieu la lui avait donnée et selon la faculté que Dieu y avait attachée, sont ôtées par l'amour de Celui qui agit avec la puissance de Dieu.

Chapitre VIII. Le miracle des pains rendait témoignage à la présence du Dieu d'Israël selon ses promesses. Celui qui est présent ici a la grâce qui dépasse les limites de ces promesses

de la part de Dieu, tout en jugeant ceux qui prétendaient y avoir droit selon la justice de l'homme méchant en soi ; cette grâce délivrait l'homme et le bénissait en amour, le soustrayant à la puissance de Satan, et le rendant capable d'entendre la voix de Dieu et de le louer.

Il reste quelques faits assez frappants de cette partie de l'histoire du Seigneur que je désire signaler encore et qui montrent l'esprit dans lequel Jésus travaillait alors. Jésus se retire loin des Juifs, après avoir montré le vide et l'hypocrisie de leur culte, et l'iniquité de tout cœur d'homme, ce cœur n'étant qu'une source de corruption et de péché.

Le Seigneur dans ce moment solennel qui mettait en évidence le rejet d'Israël, se retire loin du peuple dans un endroit où l'occasion de servir au milieu de ce peuple ne se présentait pas ; il se retire dans les villes étrangères et cananéennes de Tyr et de Sidon, son cœur opprimé ne voulant même pas que quelqu'un sût où il était (chap. VII, 24). Mais Dieu avait été trop visiblement manifesté dans sa bonté et dans sa puissance pour que Jésus pût être caché là où il y avait des besoins ; le bruit de ce qu'il était s'était répandu ; et l'œil pénétrant de

la foi découvrait en lui ce qui pouvait seul répondre aux besoins qu'elle éprouvait. La foi trouve Jésus, lorsque tous ceux qui ont en apparence droit aux promesses, se trompent par leur prétention même d'y avoir part et par leurs privilèges : la foi qui connaît le besoin et qui ne sait pas autre chose si ce n'est cela, et que Jésus est la seule réponse à ce besoin. Ce que Dieu est pour la foi est manifesté à celui qui en a besoin, selon la grâce et la puissance qui sont en Jésus : caché aux Juifs, il est grâce aux pécheurs. Ainsi de même, quand il guérit le sourd de sa surdité et de sa difficulté de parler, il le conduit hors de la multitude, regarde vers le ciel et soupire. Son cœur oppressé par l'incrédulité du peuple prend à part celui qui vient d'être l'objet de l'exercice de sa puissance; il regarde vers la source souveraine de toute bonté, de tout secours pour l'homme, et s'afflige à la pensée de l'état dans lequel les hommes se trouvaient.

Le récit de la guérison du sourd-muet montre donc plus particulièrement le résidu d'entre les Juifs selon l'élection de la grâce : cette grâce céleste sépare ce résidu de la masse inerte gouvernée par l'incrédulité insouciant, et répond à l'activité de la foi de ces quelques-uns, à

cette foi dont cette grâce était elle-même la source. Le cœur de Christ est loin de repousser son peuple terrestre ; accablé par le sentiment de l'incrédulité qui sépare Israël de lui et de la délivrance, il ouvre cependant le cœur sourd de quelques-uns et délie leur langue pour que le Dieu d'Israël soit glorifié. Ainsi encore lors de la mort de Lazare, Christ s'afflige à la vue de l'effet de la mort sur le cœur de l'homme qui ne sait se soustraire à son pouvoir et gémit sous le joug qu'il a fait venir sur lui-même sans pouvoir s'y arracher (Jean XI, 33, 38). Dans ce cas cependant c'était un témoignage public rendu à la puissance par laquelle le Seigneur délivrait l'homme de son assujettissement à la mort et à Satan qui en a l'empire.

La guérison de l'aveugle de Betsaïda, rapportée au chap. VIII (vers. 23) nous fournira un exemple de ce que nous venons de remarquer. Jésus conduit l'aveugle hors de la ville ; il n'abandonne pas Israël là où il y a la foi, mais il sépare de la masse celui qui a cette foi, et il le met en rapport avec la puissance, la grâce, le ciel d'où la bénédiction décollait, bénédiction qui par conséquent s'étendait aux gentils.

Chapitre VIII. La puissance ne s'exerçait pas au milieu de l'incrédulité manifeste ; et ceci

dessine assez nettement la position de Jésus à l'égard du peuple : il continue ses travaux, mais il se retire vers Dieu à cause de l'incrédulité d'Israël ; toutefois c'est vers le Dieu de toute grâce. C'est pourquoi, à ce qu'il me paraît, le miracle de la multiplication des pains nous est donné. Le Seigneur avait agi précédemment comme administrant le pouvoir messianique au milieu du peuple, ce qui est insinué par le nombre douze, ainsi que nous l'avons vu Matth. XIV, 20 et aussi Marc VIII, 19. Maintenant il agit encore en faveur d'Israël, mais non plus de la même manière. Malgré son rejet par Israël, il continue à mettre en œuvre sa puissance d'une manière divine et en dehors de l'homme. Nous trouvons ici sept pains et sept corbeilles des restes de pain (vers. 5, 8 et 20). Le nombre « sept » exprime toujours la perfection surhumaine, ce qui est complet ; c'est cette intervention de Dieu qui ne se lasse pas et qui, selon sa propre puissance, est le but principal de la répétition du miracle.

Après cela l'état des chefs d'Israël, et puis celui du résidu lui-même nous sont montrés (vers. 10 et suiv.) Les pharisiens demandent un signe ; mais le Seigneur soupirant profondément dans son esprit leur répond, disant : « en

vérité je vous dis qu'il ne sera point accordé de signe à cette génération.» Et les laissant, il remonte dans la nacelle et passe à l'autre rivage. Mais l'état aveugle et peu intelligent du résidu se montre aussi (vers. 16). Le Seigneur avertit les siens d'éviter l'esprit et l'enseignement des pharisiens, faux prétendants à un saint zèle pour Dieu, et des Hérodiens, serviles sectateurs de l'esprit mondain qui pour plaire à l'empereur ne tenaient aucun compte de Dieu. Les expressions qu'il emploie, ce mot de « levain », donne à ses disciples l'occasion de manifester leur peu d'intelligence spirituelle. Si les Juifs n'apprenaient rien en voyant les miracles de Jésus et demandaient encore des signes, les disciples eux-mêmes ne réalisaient pas la divine puissance qui s'y manifestait.

C'est cet état, je n'en doute point, qui est signalé dans l'aveugle de Betsaida (vers. 22-26). Jésus prend la main de l'aveugle et le conduit loin de la ville et de la foule; « et ayant mis de la salive sur ses yeux, et posé les mains sur lui, il lui demande s'il voyait quelque chose ». Le Seigneur emploie ici la salive * pour la gué-

* (Note.) — Le crachat chez les Juifs, était beaucoup estimé sous ce rapport; seulement ici son efficacité se rattache à la personne de celui qui l'emploie.

raison de cet homme, quelque chose qui était de Lui, ce qui possédait la vertu de sa propre personne. Le premier effet de l'action de Jésus dépeint bien l'état des disciples : ils voyaient sans doute, mais confusément, des hommes comme des arbres, et qui marchaient. « Et Jésus lui mit encore les mains sur les yeux, et lui commanda de regarder ; et il fut rétabli, et les voyait tous de loin clairement ». *L'amour du Seigneur ne se fatigue pas de l'incrédulité des siens; il agit à leur égard selon la puissance de sa propre intention et leur donne la vue parfaite.*

« Et Jésus et ses disciples étant partis de là, ils vinrent aux bourgades de Césarée de Philippe; et sur le chemin il interrogea ses disciples leur disant : « qui disent les hommes que je suis ? » (vers. 27). Ici loin d'Israël, l'incertitude de l'incrédulité est rapprochée de la certitude de la foi, quelque obscure que soit l'intelligence de celle-ci ; les disciples répondent : « les uns disent que tu es Jean-Baptiste, les autres Elie, et les autres l'un des prophètes ». Alors il leur dit : « et vous qui dites vous que je suis ? » Pierre répondant lui dit : « tu es le Christ ! » (vers. 28-29). Puis Jésus en défendant à ses disciples de parler de ce qu'ils croyaient cer-

tainement (vers. 30), car le temps pour convaincre Israël des droits messianiques de Jésus était passé, annonce ce qui doit lui arriver pour l'accomplissement des desseins de Dieu en grâce à la suite de son rejet par Israël. De sorte qu'Israël aussi bien que les disciples sont chacun à leur place maintenant : Israël manifesté dans son incrédulité ne voit pas en Jésus le Messie, et Jésus de son côté ne s'adresse par conséquent plus au peuple comme tel ; les disciples, eux, le reconnaissent comme le Messie, et il leur annonce sa mort et sa résurrection.

On ne peut avoir la vraie foi sans que le cœur soit formé selon la pleine révélation du Christ, sans que la chair soit crucifiée même en rapport avec la mesure de connaissance que l'on a de l'objet de la foi. Pierre reconnaissait bien par l'enseignement de Dieu que Jésus était le Christ : mais il était loin d'avoir le cœur net selon les pensées de Dieu en Christ ; et quand le Sauveur annonce sa mort devant tout le monde, la chair de Pierre froissée par l'idée d'avoir un maître ainsi rejeté et méprisé, montre son énergie en osant reprendre le Seigneur lui-même (vers. 32). Cette tentative de Satan à rebuter les disciples par le deshonneur de la croix, réveille le cœur du Sauveur, et toute

son affection pour ses disciples ; à la vue de ces pauvres brebis devant lesquelles l'Ennemi mettait une pierre d'achoppement, Jésus reprend fortement Pierre comme étant l'instrument de Satan et parlant de sa part (vers. 33). Hélas ! pour nous la raison de l'acte de Pierre est simple, il goûtait les choses des hommes et non celles de Dieu , car la croix renferme en elle toute la gloire de Dieu : *mais l'homme préfère la gloire de l'homme , et ainsi Satan le gouverne.*

Le Seigneur appelle ensuite le peuple et les disciples, et leur explique clairement (vers. 34 et suiv.) que quiconque veut le suivre, doit prendre son parti et charger sa croix ; car ainsi en perdant sa vie, on sauvera l'âme : « et que profiterait à un homme de gagner tout le monde s'il faisait la perte de son âme, ou que donnera un homme en échange de son âme » ? *car que vaut tout le reste ? Quiconque aura honte de Jésus et de ses paroles, le Fils de l'homme aura honte de lui quand il viendra dans la gloire de son Père avec ses saints anges. Quelle que fût son humiliation, la gloire lui appartenait ; et c'est ce qu'il a voulu montrer à ses principaux disciples pour fortifier leur foi.*

Chapitre IX. Dans l'évangile de Matthieu

nous avons vu la transfiguration annoncée en termes qui se rapportaient au sujet de cet évangile, le Christ rejeté prenant sa position glorieuse de Fils de l'homme. Dans tous les évangiles la transfiguration est le moment où cette transition de la position de Jésus comme le Christ, dans celle de Jésus comme Fils de l'homme, est clairement mise en évidence, mais avec un caractère particulier dans chacun.

Dans l'évangile qui nous occupe maintenant, nous avons vu le service humble et dévoué de Christ dans la prédication du royaume, quelle que fût la gloire divine qui perçât à travers son humiliation ; et ainsi lorsqu'est arrivé le moment de la manifestation de la transition à la gloire, celle-ci est annoncée comme la venue du royaume en puissance. Il n'y a rien qui distingue très particulièrement le récit que nous avons ici de celui qui se trouve dans Matthieu, si ce n'est que l'isolement de Jésus et de ses trois disciples dans ce moment là, est plus fortement marqué (vers. 2) et que les faits sont racontés sans rien ajouter de plus. Et comme ils descendaient de la montagne, le Seigneur leur ordonna de ne rien dire à personne de ce qu'ils avaient vu, jusqu'à ce qu'il fût ressuscité d'entre les morts. On peut remarquer ici qu'en

effet c'est le royaume en puissance qui se manifeste ; ce n'est pas la puissance du S^t-Esprit mettant le fidèle, membre du corps, en rapport avec Christ la tête, en lui révélant la gloire céleste de Christ à la droite du Père, « tel qu'il est » (voyez 1 Jean III, 2). Christ est sur la terre, il est là en rapport avec les grands témoins de l'économie judaïque, mais de témoins qui lui cèdent la place entièrement, tout en participant à la gloire du royaume avec Lui. Christ est manifesté en gloire sur la terre ; mais l'homme glorifié est déclaré Fils de Dieu, ainsi qu'il est connu dans la nuée. C'était la gloire telle qu'elle sera manifestée sur la terre, la gloire du royaume—et Dieu est toujours dans la nuée — : ce n'est pas *notre* position sans voile. Or cette position de gloire ne pouvait être prise par le Seigneur, ni le repos glorieux s'établir, que dans un nouvel ordre de choses ; Jésus devait ressusciter pour l'établir ; car ce nouvel ordre de choses ne s'accordait pas avec la présentation de Jésus comme le Christ tel qu'il était ici-bas dans ce monde. Ainsi Jésus ordonne à ses disciples de n'annoncer à personne ce qu'ils avaient vu, sinon après qu'il serait ressuscité d'entre les morts : alors cette manifestation de sa gloire dont ils venaient d'être

les témoins serait une confirmation puissante de la doctrine du royaume de gloire. Cette manifestation de la gloire confirmait aussi la foi des disciples dans ce temps là ainsi que Gethsémané leur faisait connaître la réalité de ses souffrances et de ses combats avec le prince des ténèbres ; et après, lorsque le Christ serait dans sa position nouvelle, elle demeurerait un sujet et une confirmation de leur témoignage. On peut voir 2 Pierre I , 19 le caractère de cette manifestation et ses rapports avec le royaume terrestre de gloire dont les prophètes avaient parlé. « Nous avons la parole de la prophétie confirmée, à laquelle vous faites bien d'être attentifs comme à une lampe qui a éclairé dans un lieu obscur jusqu'à ce que le jour ait commencé à luire et que l'étoile du matin se soit levée dans vos cœurs » . *

Les disciples étaient arrêtés à la porte de cette glorieuse révélation. Quoique leurs yeux fussent ouverts, ils voyaient en effet « comme des arbres qui marchaient » . Que voulait dire « ressusciter d'entre les morts » se demandaient-ils entr'eux ? (vers. 10) La résurrection leur était connue ; mais cette puissance qui dé-

* (Note.) Lisez ce passage ainsi : « Nous avons la parole de la prophétie confirmée..... ».

livrait de l'état où l'homme et même les saints se trouvaient, voilà ce qu'ils ignoraient totalement. Qu'il y eût une résurrection en laquelle Dieu ressusciterait tous les morts au dernier jour, ils n'en doutaient pas ; mais que le Fils de l'homme fût la résurrection et la vie, le triomphe absolu du second Adam sur la mort, du second Adam Fils de Dieu, ayant la vie en lui-même, manifesté dans sa *résurrection* d'entre les morts (délivrance qui sera accomplie dans l'Eglise en son temps) : voilà ce à quoi ils n'entendaient rien. Sans doute ils recevaient les paroles du Seigneur comme véritables, comme ayant de l'autorité ; mais ce qu'il voulait dire leur restait incompréhensible.

Or l'incrédulité ne manque pas de trouver des difficultés pour se légitimer à ses propres yeux qui se refusent à saisir les preuves divines de la vérité ; difficultés assez fortes en apparence et qui peuvent troubler l'esprit de ceux qui, par la grâce, sont disposés à croire, ou qui ont cru et sont encore faibles en la foi. Les prophètes avaient dit qu'Élie devait venir premièrement ; et les scribes insistaient là-dessus (vers. 11). Frappés par la gloire qui confirmait d'une manière irrécusable les prétentions de Jésus, les disciples lui parlent de

cette difficulté. La conviction que la vue de la gloire apportait à leur esprit, leur fait avouer la difficulté à l'égard de laquelle ils s'étaient tus auparavant, n'osant pas la présenter. Maintenant la preuve en faveur des prétentions de Jésus est assez forte pour leur donner le courage de regarder la difficulté en face.

En effet, la Parole parlait de cette venue d'Élie, et Jésus l'accepte comme la vérité même. « Il est vrai qu'Élie étant venu premièrement doit restaurer toutes choses » (vers. 12); aussi viendra-t-il avant la manifestation de la gloire du Fils de l'homme ; mais il faut que le Fils de l'homme souffre premièrement et soit rejeté. Cela est écrit, aussi bien que la mission d'Élie ; et avant cette manifestation de Jésus, qui mettait les Juifs à l'épreuve quant à leur responsabilité, Dieu n'avait pas manqué de fournir à ce peuple un témoignage selon la puissance et l'esprit d'Élie, et ils avaient maltraité à leur gré celui qui l'avait rendu. « Je vous dis que même Élie est venu, et qu'il lui ont fait tout ce qu'ils ont voulu, comme il est écrit de lui » (vers. 13). Ainsi s'il était écrit que le Fils de l'homme souffrirait avant sa gloire, il était écrit aussi qu'Élie viendrait. Du reste, comme nous venons de le dire, pour ce

qui est du témoignage aux Juifs, celui qui prenait moralement la place d'Élie était venu, et on l'avait traité comme ils avaient traité le Seigneur lui-même. Ainsi aussi Jean avait dit qu'il n'était pas Élie, citant Esaïe XL qui parle du témoignage, mais ne citant jamais Malachie IV qui se rapporte à Élie personnellement.

Quand Jésus retrouve ses disciples au bas de la montagne, la foule se jette sur lui, étonnée à ce qu'il paraît de son absence mystérieuse loin de ses disciples; elle le salue avec le respect que sa vie tout entière lui avait inspiré. (vers. 14 et suiv.) Mais l'incrédulité que les disciples avaient montrée pendant cette absence, ne faisait que confirmer la solennelle vérité que Jésus devait s'en aller, cette vérité qui venait d'être mise en évidence par un plus glorieux témoignage (celui de la transfiguration). Le résidu même (ceux qui croyaient) *ne savait pas profiter de la puissance qui se trouvait sur la terre : la foi des croyants même ne réalisait pas la présence du Messie, la puissance de l'Éternel qui guérissait Israël. A quoi bon donc demeurer encore au milieu du peuple et des siens ?*

La Parole nous montre ici un homme dont le fils avait un esprit muet ; ce pauvre père

exprime son affliction d'une manière touchante, par des paroles qui montrent un cœur rendu droit par le sentiment de ses besoins, mais bien faible dans la foi. Il raconte l'état misérable de son enfant ; et son cœur présente un vrai tableau de l'état du résidu , de la foi qui avait besoin d'être supportée à cause de l'incrédulité sous laquelle elle était ensevelie : Israël ne valait pas mieux que le pauvre enfant. Or la puissance qui pouvait tout était là ; toutefois la difficulté était autre : y avait-il de la foi pour profiter de cette puissance ? « Si tu peux » dit le pauvre père à Jésus. Ce « si tu peux », répond le Sauveur, s'applique à ta foi ; si tu peux croire tout t'est possible. Le père, homme vrai de cœur, s'écrie avec larmes : « Je crois Seigneur , aide-moi dans mon incrédulité » ; il déclare avec droiture où il en est, et se réfugie dans la bonté de Jésus pour ce qui lui manque.

Ainsi la position d'Israël était mise au clair : la toute puissance était là pour le guérir, pour le délivrer de la puissance du démon, et il devait l'être par la foi. Or la foi existait dans ceux qui, touchés par le témoignage de la puissance de Jésus et mus par la grâce de Dieu, cherchaient en Jésus le remède à leurs maux

et le fondement de leurs espérances. Leur foi était faible et chancelante; mais là où il y en avait, Jésus agissait selon la puissance souveraine de sa propre grâce, de la bonté de Dieu qui trouvait sa mesure en elle-même. Toutefois pour que cette puissance fût exercée par l'homme, et lors même que Dieu l'appelât à cela, il fallait que l'homme se rapprochât intimement de Lui, il fallait que celui à qui cette puissance était confiée s'habituaît à la communion de Dieu en se retirant de tout ce qui le mettait en rapport avec le monde et la chair. « Etant entré dans la maison ses disciples lui demandèrent en particulier : Pourquoi ne l'avons-nous pu chasser ? Et il leur répondit : cette sorte de démons ne peut sortir si ce n'est par la prière et par le jeûne (vers. 28-29) ».

Les principes de ce récit ont besoin d'être résumés ici en vue de leur application générale. Le Seigneur qui s'en allait dans la gloire pour n'être plus vu du monde, trouve en descendant de la montagne de la transfiguration la puissance de Satan sur l'homme, sur le peuple juif : et l'homme, et Israël avaient été sous cette puissance, à peu de chose près, dès le commencement de leur existence. La foi, qui reconnaissait l'intervention de Dieu en Jésus et avait

recours à Lui en présence du mal , était faible, chancelante, préoccupée du mal ; et quand elle voit Jésus, ce mal lui cache dans une grande mesure la puissance qui le domine et qui l'ôte ; mais il y a un sentiment de besoin assez profond pour qu'on ait recours à Jésus. C'est ici l'incrédulité dans le croyant même, incrédulité qui l'empêche de compter sur la puissance présente devant lui et efficace au milieu de ses maux ; et c'est cette incrédulité qui met fin aux rapports de Jésus avec l'homme, et non pas la misère de celui-ci. La misère de l'homme a amené Jésus ici-bas ; la toute puissance s'est manifestée ; il faut la foi pour s'en servir. Or si le cœur, à cause de la puissance de l'Ennemi, se tourne vers Jésus, il peut présenter à Jésus son incrédulité, comme tout autre chose ; l'amour et la puissance sont là pour toute faiblesse quelle qu'elle soit. La foule, nous le voyons, accourt, attirée par la puissance de l'Ennemi ; mais le Seigneur guérira-t-il ? ou bien pourrait-il laisser le témoignage de la puissance de Satan envahir les cœurs ? La curiosité de cette foule est celle de cœurs dont l'imagination se remplit de l'effet de la présence de l'Ennemi. Mais quelle que fût l'incrédulité de l'homme, Christ était là, témoignage d'une puissance qui en amour pour

les hommes détruisait les effets de la puissance de l'Ennemi. Jésus voit la foule qui accourt ; et d'un mot il chasse l'Ennemi ; il agit selon les exigences de sa puissance et les intentions de l'amour de Dieu. Ainsi l'effort de l'Ennemi amène l'intervention de Jésus que la faiblesse de la foi du père tendait à arrêter.

Si nous plaçons toute notre infirmité comme notre misère devant Jésus, il répond selon la plénitude de sa puissance. D'un autre côté si la chair se mêle des idées de la foi elle empêche l'intelligence des voies de Dieu. Pendant que Jésus voyageait, il expliquait sa mort et l'état nouveau qu'il prendrait en résurrection ; mais pourquoi blâmait-il le manque d'intelligence qui cachait tout cela à cette génération et remplissait leur esprit d'idées de gloire terrestre et messianique ? Il l'avait dit clairement : chemin faisant, ils se disputaient la première place dans le royaume (vers. 34) ; les principes charnels et égoïstes qui gouvernaient encore leurs cœurs les poussaient à s'occuper, même pour ce qui concernait la gloire de Jésus, précisément du contraire de ce qui occupait Dieu lui-même à son égard. L'infirmité présentée à Jésus trouve une réponse dans la puissance et dans la grâce souveraine ; mais les convoitises et la

chair nous cachent, même quand nous pensons à Lui, toute la portée des pensées de Dieu. C'était leur propre gloire que les disciples cherchaient dans le royaume ; la croix, vrai chemin de la gloire, leur était inintelligible.

Le Seigneur (vers. 51 et suiv.) reprend avec les disciples le grand sujet qui dans ce moment était devant lui, la question qui de toute manière devait se décider alors : Jésus devait être rejeté. Il s'isole de la foule avec ses disciples pour les enseigner sur ce point ; mais ceux-ci préoccupés de sa gloire et de ses droits comme Messie ne comprennent rien à ses discours. Leur foi même, telle qu'elle était, les aveugle à l'égard de tout ce qui était au-delà, parce que, tout en s'attachant justement à la personne de Jésus, cette foi ou plutôt leurs propres cœurs dans lesquels elle se trouvait, rattachaient à Jésus l'accomplissement de ce que leur chair désirait et cherchait en Lui pour eux-mêmes (Que le cœur est rusé !); et cette vérité se trahit dans leur dispute pour la prééminence. La foi des disciples est trop faible pour supporter des claircissements qui contrariaient leurs pensées, mais entre eux celles-ci se manifestent sans déguisement. « Ils ne comprenaient point ce discours, et ils craignaient de l'interroger » ; mais Jésus

les reprend et leur présente, ainsi qu'il le fait si souvent, l'exemple d'un petit enfant. Il s'agissait pour celui qui le suivait d'un esprit qui au contraire de l'esprit du monde, tint à ce qui était faible et méprisé par l'orgueil du monde. En recevant de tels petits enfants on recevait Jésus ; et en recevant Jésus on recevait le Père. Or il s'agissait de choses éternelles.

Le monde était tellement opposé à *Jésus* que si quelqu'un n'était pas contre Lui, il était pour Lui. Le Fils de l'homme devait être rejeté ; il s'agissait de la foi dans sa personne, et non pas maintenant de le suivre en faisant partie de ceux qui l'accompagnaient dans son ministère terrestre. Hélas ! les disciples pensaient encore à eux-mêmes : « Nous avons vu quelqu'un qui chassait des démons en ton nom et qui pourtant ne nous suit point , et nous l'en avons empêché parce qu'il ne nous suit point » (vers. 38). Il ne te suit pas avec nous, c'est là ce qui les préoccupe ! Les disciples devaient partager le rejet de leur maître : et si quelqu'un , dit le Seigneur, vous donne à boire un verre d'eau , en mon nom, parce que vous êtes à Christ , en vérité je vous dis qu'il ne perdra pas sa récompense. Or quoi que ce soit qui empêche un homme de marcher sans broncher, main, pied ,

son propre œil droit, il vaut la peine de le retrancher : car les choses, non d'un Messie sur la terre, mais de l'éternité sont en question ; et tout sera mis à l'épreuve de la parfaite sainteté de Dieu, et cela en jugement d'une manière ou d'une autre. Chacun, bon et mauvais, sera salé de feu ; si la vie est là, le feu ne consumera que la chair, « car, quand nous sommes jugés nous sommes châtiés du Seigneur afin que nous ne soyions point condamnés avec le monde » (1 Cor. XI, 32) ; si le jugement atteint le méchant (et certainement il l'atteindra), c'est la condamnation, c'est le feu qui ne s'éteint pas. Mais pour les justes, il y a aussi une autre chose : ils seront salés de sel ; la puissance de la sainte grâce qui lie l'âme à Dieu et la préserve intérieurement du mal, ne manquera pas à des personnes consacrées à Dieu, desquelles la vie est une offrande à Lui.

Le « sel » n'est pas la douceur qui plaît et que la grâce produit sans doute ; mais le sel est cette énergie de Dieu en nous qui fait que tout en nous se rapporte à Lui, cette énergie qui met le cœur à part pour Dieu en le liant à Dieu par un sentiment d'obligation et de désir, rejetant tout ce qui en lui est contraire à Dieu par une obligation qui découle de la grâce, mais

qui n'opère que plus puissamment pour cela. Ainsi, en pratique, le sel c'est la grâce qui fait la distinction de la corruption et des tendances de la nature, d'avec ce qui est de Dieu et qui nous garantit des premières, mais en mettant à part pour Dieu : et « c'est une bonne chose que le sel » (vers. 50). Ici l'effet produit dans l'âme est ainsi appelé, l'état de l'âme lui-même aussi bien que la grâce qui produit cet état ; et ainsi ceux qui s'offrant à Dieu étaient mis à part pour lui, sont « le sel de la terre ». Or si ce sel perd sa saveur, avec quoi le salera-t-on ? Le sel sert à la salaison d'autres choses ; mais si le sel même a besoin d'être salé, il ne reste plus rien qu'on y puisse employer. Il en sera de même des chrétiens : s'ils ne rendent pas le témoignage dont il est question ici, s'ils ne réalisent pas cette séparation d'avec tout mal, où trouver quelque chose en dehors d'eux qui leur rende le témoignage et le produise en eux ? Or ce sentiment d'obligation à Dieu qui sépare du mal, ce jugement de tout mal dans le cœur devait être dans les chrétiens ; il ne s'agissait pas de juger les autres, mais de se placer devant Dieu. On demeurait ainsi « sel » ; on avait le sel en soi. A l'égard des autres, on devait chercher la paix : et

c'est la vraie séparation de tout mal qui nous rend capables de marcher ensemble en paix. En un mot, le Seigneur voulait que les chrétiens se tinsent à part du mal, près de Dieu en eux-mêmes, et qu'ils marchassent avec Dieu, en paix entr'eux. Impossible d'avoir une instruction plus claire, plus importante, plus précieuse : en quelques mots elle juge et elle dirige toute la vie chrétienne.

Chapitre X. Le terme du service du Seigneur approchait. Ayant dépeint dans ses principes les exigences de l'éternité et le caractère de la vie chrétienne, Jésus ramène toutes les relations de l'homme à leurs anciens éléments, en mettant de côté le monde et sa gloire, et la gloire judaïque au point de vue de son accomplissement dans ce moment-là; en montrant aussi le chemin de la vie éternelle qui se trouvait dans la croix et dans la puissance de Dieu qui sauve. Il prend cependant lui-même la place d'obéissance et de service, vraie place de l'homme au milieu de tout cela : d'un autre côté, Dieu lui-même étant introduit dans son caractère propre de Dieu, dans sa nature et dans ses droits divins, la gloire spéciale qui tient aux économies, ainsi que les relations qui leur sont propres, sont laissées de côté.

C'est un principe frappant que celui qui se présente ici à nos regards : les relations de la nature telles que Dieu les avait lui-même formées au commencement sont rétablies dans leur autorité originelle, et la croix est le seul moyen d'arriver auprès de Dieu qui avait été la source créatrice de ces relations. Sur la terre Christ ne pouvait offrir aux siens que la croix : la gloire à laquelle la croix devait les conduire avait été montrée à quelques-uns ; mais pour lui il prenait la place de serviteur. C'était la connaissance de Dieu par lui qui devait former les siens pour cette gloire et les y amener ; car c'était là réellement la vie éternelle. Tout moyen intermédiaire établi entre les mains des hommes pour maintenir ses relations avec Dieu était devenu hostile au Dieu qui l'avait accordé , et ainsi à sa manifestation dans la personne du Christ.

C'est pourquoi il est question dès le commencement de ce chap. X du premier état des relations de l'homme et de la femme tels qu'ils étaient sortis des mains créatrices de Dieu, et dans les vers. 13-16 de l'intérêt que Jésus avait pour les petits enfants, de leur place aux yeux compatissants de Dieu, et de la valeur morale de ce dont ils présentent le tableau à l'homme.

Au vers. 17, nous arrivons à la loi, au monde, et au cœur de l'homme placé en présence de tous deux ; mais en même temps nous voyons que Jésus prend plaisir en ce qui est aimable dans la créature comme créature. Ce principe d'un profond intérêt est développé dans le chapitre qui nous occupe, où nous voyons toutefois le Seigneur appliquer moralement la pierre de touche à ce même cœur. Pour ce qui regarde la loi, telle que le cœur naturel peut l'envisager, c'est-à-dire quant aux actes extérieurs qu'elle exige, le jeune homme qui vient au Seigneur l'avait observée : il l'avait observée avec une sincérité naturelle, avec une droiture que Jésus savait apprécier comme une qualité de créature et que nous devons toujours reconnaître là où elle existe. Il est important de se souvenir que Celui qui, comme homme, était parfaitement mis à part pour Dieu, et qui avait les pensées de Dieu, savait reconnaître à la fois les obligations immuables des relations établies par Dieu lui-même, et ce qu'il y avait d'aimable et d'attrayant dans la créature de Dieu comme telle. Ayant les pensées de Dieu, et étant Dieu manifesté en chair, pouvait-il ne pas reconnaître ce qui était de Lui dans sa créature ? Mais en le faisant, il a dû constater d'un côté l'obli-

gation des relations dans lesquelles il a ainsi placé sa créature, montrer sa tendresse pour les vivantes images de l'esprit qui lui était cher, et aimer la droiture naturelle qui pouvait se déployer dans la créature même. D'un autre côté il a dû juger le véritable état de l'homme pleinement développé, les affections qui s'arrêtaient aux objets que Satan leur suscitait, et une volonté qui repoussait et abandonnait la manifestation de Dieu qui, appelant l'homme à le suivre en quittant ces vanités, mettait ainsi son cœur moralement à l'épreuve.

Jésus met en évidence d'une autre manière aussi la perfection absolue de Dieu. Le jeune homme qui s'approche de lui, voyait le dehors de la perfection de Jésus et se fiait au pouvoir de l'homme pour accomplir ce qui était bon : frappé de l'accomplissement pratique en Jésus de ce qui était bon, il s'adressait à lui, et humainement parlant, avec sincérité, afin de recevoir la règle de la vie éternelle de la part de quelqu'un en qui il voyait tant de perfection. Cette pensée s'exprime dans la salutation aimable et vraie de son cœur ; il court, et s'agenouillant devant ce docteur qui à ses yeux tenait une place moralement si haute, il l'appelle : « Maître qui es bon ! ». Sa confiance au pou-

voir de l'homme et les limites humaines de ses pensées au sujet de cette bonté se manifestent dans les paroles qu'il ajoute : « Que ferai-je pour avoir la vie éternelle ? » Le Seigneur lui répond en saisissant toute la portée de ses paroles et lui dit : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Il n'y a personne de bon , sinon Dieu seul » (vers. 18). Si Dieu a créé ce qui lui était agréable dans sa parfaite sagesse , bien que la création soit en châte celui qui connaît Dieu respectera ce que Dieu a créé quand sa créature et l'ordre qu'il a établi se présenteront comme tels à leur place : mais lui seul est bon. L'homme intelligent n'a pas la prétention d'être bon devant Dieu , ni ne pense à la bonté humaine : il arrive à cette bonté par la loi ; c'est au moins ce que le jeune homme espérait s'il n'y était pas parvenu, estimant que Jésus possédait cette bonté comme homme. Or les plus grands avantages dont la chair pouvait se faire une idée , sinon jouir , et qui répondaient à la nature de l'homme , ne faisaient que lui fermer davantage le chemin de la vie et du ciel. L'homme n'étant pas bon, étant pécheur, la chair profitait de la loi pour en faire sa justice. Et en effet s'il faut que l'homme cherche la justice , c'est parce qu'il n'en a point , c'est-à-dire

qu'il est pécheur et qu'il ne peut arriver à obtenir cette justice en lui-même.

Ensuite ne voit-on pas dans le passage qui nous occupe combien les avantages de ce monde qui semblent rendre l'homme plus capable de faire du bien, attachent son cœur à ce qui périt, nourrissent son égoïsme, et rendent l'image de Dieu de peu de prix pour lui ? Mais les enseignements de ce chapitre poursuivent plus loin encore ce sujet de l'état de l'homme vis-à-vis de Dieu. Les pensées de la *chair* accompagnent l'affection du cœur de celui qui est déjà vivifié par l'Esprit de grâce agissant par l'attrait de Jésus, et lui prêtent leur forme jusqu'à ce que le S^t-Esprit lui-même communique à ces affections la force de sa présence en leur donnant comme objet la gloire de Jésus dans le ciel. Mais en la révélant, il fait luire en même temps sur la croix la lumière de *cette gloire*, afin de revêtir la croix pour le cœur du croyant de toute la valeur de la rédemption qui y a été accomplie, et de la grâce divine qui en est la source, et en produisant la conformité avec Jésus en celui qui la porte avec Lui.

Les disciples ne comprenaient pas comment des avantages tels que les Juifs en possédaient dans leurs relations avec Dieu, ne faisaient que

barrer le chemin du royaume de Dieu ; ils s'en étonnaient et disaient entr'eux : « Et qui peut donc être sauvé ? » Le Seigneur se place sur ce terrain même, car c'est de l'homme devant Dieu qu'il était question ; et les ayant regardés, il leur dit : « Quant aux hommes cela est impossible » ! Seconde et profonde vérité ! Pour ce qui est de l'état de l'homme, non-seulement nul n'est bon, car Dieu seul est bon ; mais personne ne saurait être sauvé d'après ce que l'homme est. Quels que fussent ses avantages comme moyens, l'homme dans son état de péché manquerait à l'accomplissement de la tâche qui le mettrait en relation avec Dieu tel qu'il est. Mais le Seigneur introduit une autre source d'espoir : « Cela est impossible quant aux hommes, mais non pas quant à Dieu, car toutes choses sont possibles à Dieu » (vers. 27). Mais la chair, les pensées charnelles s'introduisent encore plus avant dans la carrière de la vie de grâce. Pierre rappelle au Seigneur que les disciples avaient tout abandonné pour le suivre. Jésus lui répond qu'il n'y a *personne* qui eût laissé ou maison, ou frères, ou enfants, ou champs pour l'amour de Lui et de l'évangile (*) qui

* (Note.) — Ceci sortait des rapports des disciples même avec les Juifs, et en principe admettait les gentils.

ne reçût en ce temps-là toutes les choses qui le rendraient heureux dans les affections, avec l'opposition qu'il rencontrait Lui-même dans le monde ; et dans le siècle à venir non pas quelque avantage particulier, comme Pierre le pensait, mais *la vie éternelle*. Le Seigneur sortait ainsi de la scène des promesses attachées au Christ sur la terre, pour entrer et faire entrer les autres dans ce qui était éternel. Pour ce qui est de la récompense particulière on ne saurait juger d'après les apparences : « Plusieurs des premiers seront les derniers, et les derniers les premiers » (vers. 31).

Les disciples suivaient Jésus ; ils pensaient à la récompense, et peu à la croix qui en était le chemin. Aussi sont-ils tous étonnés en voyant Jésus se rendre délibérément à Jérusalem où on voulait le tuer ; et ils avaient peur (vers. 32) : tout en le suivant ils étaient loin d'être à la hauteur de ce qu'emportait ce chemin. Jésus leur explique assidûment les choses qui devaient lui arriver, savoir son rejet et son entrée dans le monde nouveau par la résurrection : « Voici nous montons à Jérusalem et le Fils de l'homme sera livré aux principaux sacrificateurs et aux scribes, et ils le condamneront à mort, et le livreront aux gentils, qui se moqueront de lui et le fouetteront et cracheront

contre lui, puis ils le feront mourir, mais il ressuscitera le troisième jour » (vers. 33-34). Jean et Jacques peu touchés des communications du Seigneur, se servent de leur foi dans la royauté de Jésus pour lui présenter ici le désir charnel de leur cœur, qui était d'être à sa droite et à sa gauche dans la gloire. Le Seigneur de nouveau leur assure qu'ils auront à porter la croix avec Lui, et prend la place de celui qui doit accomplir le service qui lui est confié, en appelant les autres s'ils voulaient le suivre à partager ses souffrances dans cette tâche. Quant à la gloire du royaume, elle sera à ceux pour lesquels le Père l'a préparée; lui Jésus n'en avait pas le patronage. La place dans laquelle nous rencontrons Jésus ici est cette place de service, d'humiliation et d'obéissance dans laquelle nous l'avons toujours vu dans cet évangile : telle devrait être aussi celle de ses disciples !

Nous venons de voir ce que c'était que la chair dans un jeune homme intègre, objet de l'affection de Jésus, et dans les disciples qui ne savaient pas se placer dans la vraie position de Jésus. Le contraste de ceci avec le plein triomphe du S'-Esprit est remarquable, ainsi qu'on peut le voir par la comparaison de ce chapitre-

ci avec Philip. III. Paul nous représente dans sa personne un homme extérieurement irréprochable selon la loi comme le jeune homme de l'évangile : mais il a un Christ en gloire, et par l'enseignement de l'Esprit, la justice d'après laquelle ce Christ a pris place dans la gloire où Paul l'a vu. Dès-lors tout ce qui lui était un gain devient une perte pour lui. Voudrait-il encore d'une justice charnelle, d'une justice *d'homme* lors même qu'il saurait l'accomplir, quand il avait vu la justice qui brillait dans la gloire de Jésus? Il avait la justice « qui était de Dieu par la foi » ; et que valait celle pour laquelle il travaillait quand il possédait la justice que Dieu donnait toute parfaite par la foi? Ses yeux étaient ouverts sur celle-ci par l'Esprit, et en voyant Christ, les choses qui retenaient le cœur du jeune homme (et le retenaient dans un monde que le Christ quittait, dans un monde qui en rejetant Christ avait rejeté Dieu) ces choses, dis-je, pouvaient-elles retenir Paul, celui qui avait vu Christ dans l'autre monde? Il avait tout abandonné pour posséder ce Christ; et il considérait toutes ces choses comme n'ayant aucune valeur quelconque. Elles étaient pour lui comme du fumier! L'Esprit, en lui révélant Christ, avait entièrement délivré Paul.

Or les conséquences de cette manifestation de Christ glorieux au cœur ne s'arrêtent pas là : l'homme qui rompt ainsi avec le monde doit suivre Celui à la gloire duquel il veut parvenir : et c'est là se placer sous sa croix. Les disciples avaient tout abandonné pour suivre Jésus ; et pour ceci aussi la grâce les avait attachés à Lui. Mais le S'-Esprit ne les avait pas encore liés à sa gloire ; et quand Jésus va à Jérusalem, ils s'en étonnent et ont peur en le suivant, bien qu'il aille devant eux et qu'ils aient sa conduite et sa présence. Paul, lui, cherche la puissance de sa résurrection et désire avoir part à ses souffrances en étant rendu conforme à sa mort : au lieu de l'étonnement et de la frayeur, il y a pleine intelligence spirituelle et désir d'être conforme à la mort (que les disciples craignaient) parce que Jésus s'y trouvait, moralement : et c'était le chemin de la gloire que Paul avait en vue. Cette vue de Jésus purifie ensuite les cœurs, même à l'égard de la gloire : Jean et Jacques voulaient pour eux-mêmes la meilleure place dans le royaume ; leur désir se servait de l'intelligence de la foi dans un but charnel et égoïste : leur intelligence en effet ne voyait qu'à demi, elle cherchait le royaume dans le présent, et non la gloire et le monde à venir..

Paul avait un Christ; son seul désir dans la gloire était de le posséder : « afin que je gagne Christ », dit-il (Philip. III, 8). Paul voulait posséder Christ, non pas une bonne place auprès de Lui dans le royaume, mais Christ lui-même. C'est là la délivrance, l'effet de la présence du S'-Esprit qui révèle un Christ glorieux.

On peut remarquer que dans *chacun des cas* qui nous sont présentés ici le Seigneur introduit la croix : c'était le seul passage de ce monde déchu, fruit de la création, au monde de gloire et de la vie éternelle *. Au jeune homme il montre la croix ; aux disciples qui le suivent il montre la croix ; à Jean et à Jacques qui demandent une bonne place dans le royaume, il montre la coupe qu'ils auraient à

* (Note).— Depuis la transfiguration jusqu'à ce qu'il s'agisse des droits de Jésus comme Fils de David, c'est la doctrine de la croix que Jésus tient devant les yeux de ses disciples. Le ministère de prophète et prédicateur qu'il avait accompli jusqu'alors se terminait avec la transfiguration qui faisait, dans ce monde, luire la gloire à venir sur la croix qui devait être le terme de son service ici-bas : mais avant d'y arriver Jésus se présente comme Roi. Matthieu commence par le Roi ; mais Marc a essentiellement en vue le *Prophète*.

boire en le suivant : la vie éternelle tout en étant reçue maintenant, était par-delà.

Remarquons aussi que le Seigneur était si parfaitement divinement au-dessus du péché dans lequel gisait la nature, qu'il pouvait reconnaître tout ce qui était de Dieu en elle, et montrer en même temps que toute relation entre l'homme et Dieu était impossible sur le pied de ce que l'homme est. Les avantages dont l'homme pouvait jouir n'étaient au fond que des empêchements ; il fallait passer par ce qui est la mort de la chair, avoir une justice divine, et entrer *en esprit* — plus tard *de fait* — dans un autre monde pour gagner Christ, pour le suivre et être avec Lui ; solennelle leçon ! Au fait il n'y a que Dieu qui soit bon : et le péché étant entré, si Dieu se manifeste, il est impossible que l'homme soit en relation avec Lui ; toutefois avec Dieu tout est possible. La croix est le seul chemin vers Dieu ; Christ conduit vers Lui dans le chemin de la croix et il faut le suivre dans ce chemin-là qui est celui de la vie éternelle. Celui qui a l'esprit d'un petit enfant y entre par la grâce ; l'esprit de service et d'annéantissement de soi-même y marche ; et c'est là que Christ a marché, donnant sa vie en rançon pour plusieurs. Ainsi se termine cette par-

tie de l'instruction du Seigneur ; et elle est digne de l'attention que, par la grâce, le chrétien pourra lui consacrer.

Au vers. 46 de ce même chapitre, commence un autre sujet. Le Seigneur entre dans la voie de ses dernières relations avec Israël, en se présentant davantage dans le caractère de Roi Emmanuel, que dans celui du Prophète annoncé. Comme Prophète, son *ministère avait été accompli*. Il avait été « *envoyé pour prêcher* », avait-il dit à ses disciples ; et ce service devait l'amener à la croix comme nous l'avons vu. Il a dû annoncer ce fait solennel comme le résultat de son attachement à Lui pour ceux qui le suivaient. Maintenant il reprend ses rapports avec Israël, mais comme Fils de David ; il s'approche de Jérusalem d'où il s'était éloigné et où il devait être rejeté ; et la puissance de Dieu se manifeste en lui. Celui qui *apporte* la bénédiction au prix du don de lui-même entre par Jéricho, lieu de la malédiction. « Puis ils arrivèrent à Jéricho, et comme il partait de Jéricho avec ses disciples et une grande troupe, un aveugle, Bartimée, c'est-à-dire fils de Timée, était assis au chemin et mendiait ; et ayant entendu que c'était Jésus le Nazarien, il se mit à crier et à dire : Jésus fils de David,

aie pitié de moi ! » Le pauvre aveugle (et tel était en effet le peuple) reconnaît que Jésus est le Fils de David. La grâce de Jésus répond par la puissance aux besoins de son peuple qui s'exprimaient par la foi et par la persévérance au travers des obstacles que lui présentaient les pensées d'une foule qui ne sentait pas ces besoins. Celle-ci ne suivait Jésus qu'attirée par les manifestations de sa puissance, sans que la foi du cœur l'eût liée à Lui : elle ne s'inquiétait pas de l'aveugle. Là où il y a la foi du cœur il y a le sentiment des besoins et de la misère d'autrui. Jésus s'arrête, il appelle l'aveugle, et il manifeste en présence de tout le peuple la puissance divine. Cette puissance était à présent au milieu d'Israël et répondait à la foi qui reconnaissait en Jésus de Nazareth le vrai Fils de David, le Messie. La foi de l'aveugle le guérit, et il suit Jésus « dans le chemin » sincèrement et sans crainte : car alors la foi qui reconnaissait Jésus pour le Christ était une foi divine, bien qu'elle ignorât peut-être la croix que Jésus venait d'annoncer aux disciples comme conséquence de cette foi-là si elle était réelle.

Chapitre XI. Dans ce qui suit, Jésus se présente à Jérusalem comme Roi ; sa réception montre jusqu'à quel point le témoignage qu'il

avait rendu avait agi sur les cœurs des simples : aussi cette réception était-elle voulue de Dieu. Nous trouvons ici à peu de chose près le récit que nous avons étudié dans Matthieu : seulement le Royaume est plus simplement présenté comme tel, comme « le royaume de David notre père » (vers. 10).

Avec quelle dignité ne voyons-nous pas Jésus comme juge suprême prendre maintenant connaissance de tout ce qui se faisait dans le temple et en sortir sans rien dire. Le Seigneur lui-même avait visité son temple ainsi qu'il était entré selon Zach. IX, 9, comme Seigneur et Roi sur le poulain d'une ânesse sur lequel l'homme ne s'était jamais assis. Il juge Israël dans le figuier maudit (vers. 12-14) : la gloire du Seigneur, de la maison de l'Éternel est revendiquée avec autorité, et avec une autorité que Jésus réclame et qu'il exerce dans sa propre personne (vers. 15-17). Les scribes et les principaux sacrificateurs, reculent devant l'ascendant que sa parole lui avait donné sur le peuple ; et quelle que fût leur malice, il sort de la ville dans laquelle il était rentré, sans que personne lui dise rien. Le lendemain quand ses disciples voyant que le figuier était devenu sec jusqu'à la racine, s'en étonnent,

Il les assure que tout ce qu'ils demanderont avec foi sera accompli, mais qu'ils devront agir en grâce pour jouir de ce privilège (vers. 22-26). Et quand ils furent de nouveau retournés à Jérusalem et que Jésus marchait dans le temple, les scribes, les sacrificateurs et les anciens, confondus, viennent lui demander : « Par quelle autorité fais-tu ces choses, et qui est celui qui t'a donné cette autorité pour faire les choses que tu fais ? » (vers. 28). Jésus s'adresse à leur conscience et de manière à constater leur incapacité pour lui faire une pareille question, et en démontrant en même temps leur manque de bonne foi : « Le baptême de Jean était-il du ciel ou des hommes ? » Mais ceux auxquels Jésus s'adresse ne savent que répondre à ce sujet ; par quel droit donc le soumettaient-ils à leurs questions à l'égard de sa doctrine à lui : ils ne savaient rien décider quand il y avait lieu de le faire. D'un autre côté par leur réponse, ils auraient ou bien sanctionné l'œuvre de Jésus, ou bien perdu leur autorité sur le peuple en reniant le baptême de Jean qui avait rendu témoignage de Jésus. Quant à les gagner...! — il ne s'agissait plus de cela. Que la sagesse de l'homme est nulle en présence de Dieu et de la sagesse de Dieu !

Chapitre XII. Le changement d'économie, et le péché qui rejetait le Roi, tiennent plus de place dans l'évangile de Matthieu ; Marc présente davantage le service de Jésus dans sa fonction de Prophète, et ensuite Jésus comme Roi, ainsi que nous l'avons vu. Dans les deux évangiles d'ailleurs on voit que c'est Jéhovah qui remplit les charges qu'il a daigné prendre. D'après ce que nous venons de dire on comprendra que nous trouvions dans Matthieu des accusations plus personnelles contre les Juifs, comme dans la parabole des deux fils, et le détail du changement d'économie dans la parabole des noces (chap. XXI, 28-32, XXII, 1-14). Ces deux paraboles ne se trouvent pas dans Marc. Dans celui-ci l'Esprit de Dieu nous présente la dignité de la personne du Seigneur qui ne change pas (il est toujours le même Jéhovah), et le simple fait que le Prophète-Roi était rejeté (rejet qui amenait le jugement d'Israël).

Ensuite (vers. 13 et suiv.) le Seigneur donne le résumé de toute la loi comme principe de bonheur entre la créature et Dieu, et ce qui faisait la pierre de touche pour le cœur dans le rejet du Christ. Je dis pour le cœur ; car l'épreuve était réellement celle du cœur, quoique

ce fût dans l'intelligence que l'effet en ait paru. Lors même qu'on avait des principes pleinement orthodoxes, Christ étant rejeté, le cœur qui ne s'attachait pas à sa personne ne savait pas le suivre dans la position nouvelle où son rejet le conduisait : le système des conseils de Dieu qui en dépendait était un embarras. Attaché à sa personne on le suivait, Lui ; et sans trop le comprendre d'avance on se trouvait dans la nouvelle position qu'il prenait. Ainsi le Seigneur donne la moëlle de la loi, toute la loi, comme enseignement essentiellement divin. Le développement des conseils de Dieu se transportait dans la nouvelle scène où ils devaient s'accomplir en dehors de la faiblesse et de la mauvaise volonté de l'homme. De sorte que ces quelques versets nous présentent la loi, le Fils de David, et celui-ci prenant place comme Fils de l'homme, Seigneur, à la droite de Dieu.

Ces brèves paroles du Seigneur renferment le secret de tout ce qui se passait dans ce moment solennel ; l'union de son corps avec Lui restait seule encore en arrière toutefois, quoique tout doive changer. Seulement en grâce, comme Prophète, il reconnaît dans le scribe l'état moral sous la loi qui n'est pas éloigné de l'entrée dans le Royaume, car la conscience de

ce qui est dans sa nature bon devant Dieu a un caractère éternel : l'esprit d'intelligence se trouvait chez ce scribe. Le tableau que nous fait Matthieu (chap. XIII) de l'état qui amenait le jugement manque dans Marc : ce n'était pas son sujet. Jésus encore comme Prophète enseigne ses disciples à l'égard de la conduite qu'ils devaient suivre ; mais le jugement d'Israël rejetant le Fils de David , n'est pas devant ses yeux ici de la même manière qu'en Matthieu , c'est-à-dire que ce n'est pas du rejet que s'occupe le S'-Esprit. Le vrai caractère de la dévotion des scribes est signalé, et les disciples mis en garde contre eux ; le Seigneur leur faisant sentir aussi (vers. 41-44) ce qui donne aux yeux de Dieu une vraie saveur aux offrandes que l'on apportait dans le temple.

Chapitre XIII. Dans ce chapitre, le Seigneur a en vue bien plus le service des apôtres dans les circonstances où ils allaient se trouver, que le développement des économies et des voies de Dieu à l'égard du Royaume, point de vue sous lequel, ainsi que nous l'avons fait remarquer, Matthieu développe plus particulièrement ce sujet. « Et comme il se retirait du temple un de ses disciples lui dit : Maître regarde quelles pierres et quels bâtiments ; et Jésus répondant

lui dit : Vois-tu ces grands bâtiments ? Il n'y sera point laissé pierre sur pierre qui ne soit démolie. Et comme il se fut assis au mont des Oliviers, vis-à-vis du temple, Pierre, Jacques, Jean et André l'interrogèrent en particulier, disant : dis-nous quand ces choses arriveront et quel signe il y aura quand toutes ces choses devront s'accomplir » (vers. 1-4).

On remarquera que la question des disciples au sujet du temps auquel arriveraient les choses que le Seigneur venait de leur annoncer, et des signes qui les accompagneraient, présente le sujet d'une manière générale. Ce sujet les préoccupait ; ils s'informent du temps auquel s'accompliront le jugement sur le temple et toutes ces choses. Les versets 9-13 aussi tout en renfermant quelques circonstances qu'on retrouve en Matth. XXIV, se rapportent plutôt cependant à ce qui est dit en Matth. X. Il s'agit en effet du service que les disciples accompliraient au milieu d'Israël et en témoignage contre les autorités persécutrices, l'évangile étant prêché dans toutes les nations avant que la fin arrive. Les disciples devaient prendre comme prédicateurs la place que Jésus avait remplie au milieu du peuple ; seulement leur témoignage devait s'étendre beaucoup plus loin, et en face

de toutes les peines possibles et des persécutions les plus pénibles. Or à un moment donné, ce service devait prendre fin, et le signe bien connu de « l'abomination qui cause la désolation » indiquerait ce moment ; alors ils devaient s'enfuir (vers. 14 et suiv.). Ce seraient les jours d'affliction sans pareille, et auxquels il y aurait des signes et des merveilles qui tromperaient les élus même si c'était possible ; mais ils étaient prévenus, « voici je vous l'ai tout prédit ». Après ce temps-là (vers. 24-27) tout serait ébranlé et le Fils de l'homme viendrait : la puissance serait substituée au témoignage, et le Fils de l'homme rassemblerait ses élus (d'Israël) de toutes parts.

Le Seigneur, il me semble, réunit dans cet évangile plus qu'ailleurs, le prochain jugement de Jérusalem et celui qui est encore à venir, parce qu'il s'occupe davantage de la conduite des siens au milieu de ces circonstances. Israël, et tout le système au milieu duquel le Seigneur avait paru, devaient être provisoirement mis de côté pour introduire l'Église, le Royaume dans son caractère céleste ; pour introduire ensuite le millénium, c'est-à-dire l'Église dans sa gloire et le Royaume établi en puissance, lorsque le système légal et Israël sous la première alliance

seraient finalement mis de côté. A ces deux époques la position générale des disciples serait la même ; mais à la dernière, les faits seraient plus définitifs et importants : et c'est de ceux-là que le Seigneur parlait plus particulièrement. Toutefois ce qui était plus imminent et qui pour le présent mettait de côté Israël et son témoignage, exigeait qu'un avertissement fût adressé aux disciples à cause du danger auquel ils seraient exposés ; et ils le reçoivent ici. L'effort judaïque pour rétablir à la fin le système juif en dépit de Dieu, ne fera qu'amener le jugement définitif : ce sera le temps de l'affliction sans pareille dont le Sauveur parle. Mais depuis la première destruction de Jérusalem par Titus, jusqu'à la venue du Sauveur, les Juifs sont censés être mis de côté, et sous ce jugement, quel que soit le degré de son accomplissement, les disciples étaient appelés à veiller, car ils ne savaient pas le jour ni l'heure auxquelles ces choses arriveraient (vers. 28-37). C'est cette conduite des disciples qui est ici spécialement devant les yeux du Sauveur, et cette grande journée que les anges et même le Fils, comme prophète, ignorent (vers. 32) ; car Jésus doit s'asseoir à la droite de Dieu jusqu'à ce que ses ennemis soient mis comme marche-

pied sous ses pieds (Ps. CX). Au chap. III des Actes nous voyons Pierre proposer aux Juifs le retour de Jésus ; mais ils n'en ont pas voulu ; et maintenant ils attendent le plein accomplissement de tout ce qui a été dit. En attendant, les serviteurs ont été laissés pour servir pendant l'absence du Maître : il a voulu que le portier particulièrement veillât (vers. 31), car on ne savait pas à quelle heure le Maître arriverait. Ceci s'applique aux disciples dans leurs relations avec Israël ; mais c'est en même temps un principe général, et une exhortation que le Seigneur adresse à tous.

Chapitre XIV. Ce chapitre reprend le fil du récit, mais avec des circonstances solennelles qui se rattachent à la fin de la vie du Seigneur.

Déjà les scribes et les sacrificateurs consultaient comment ils pourraient prendre Jésus pour le mettre à mort. Ils craignaient l'influence du peuple qui admirait ses œuvres, sa bonté et sa débonnairété, et ils auraient voulu éviter de le prendre au moment de la fête, lorsque tout le monde affluait à Jérusalem. Mais Dieu avait d'autres conseils : Jésus devait être notre Agneau de Pâque. Et il s'offre pour être victime propiciatoire. Or les conseils de Dieu et l'amour de Jésus étant tels, Satan ne manquera

pas d'agents propres à accomplir tout ce qu'il pourra faire contre Lui : Jésus s'offrant pour subir l'effet de cette inimitié, le peuple sera bientôt disposé à livrer aux gentils même Celui qui par sa bonté et par ses œuvres l'avait attiré en foule autour de sa personne ; et la trahison ne manquera pas pour remettre Jésus sans difficulté entre les mains des sacrificateurs. Toutefois les arrangements de Dieu lui-même qui le reconnaissait et le présentait dans sa grâce , passeront avant tout ; et le souper à Béthanie et le souper à Jérusalem précéderont l'un l'offre, et l'autre l'acte de Judas. Car quelle que soit la méchanceté de l'homme, Dieu prend toujours la place qu'il veut, et ne laisse jamais à l'Ennemi le pouvoir d'effacer ses voies pour la foi, ni ne laisse jamais son peuple sans témoignage de son amour.

Cette portion de l'histoire de Jésus est très-remarquable. Dieu met en avant les pensées et les craintes des chefs du peuple pour nous les faire connaître ; mais tout demeure absolument entre ses mains. La malice de l'homme, la trahison et la puissance de Satan quand elles opèrent de la manière la plus énergique, et jamais elles ne l'ont fait autant, ne font qu'accomplir les conseils de Dieu pour la gloire de Jésus.

Avant la trahison de Judas , il reçoit le témoignage de l'affection de Marie : Dieu met le sceau de ce témoignage sur Celui qui devait être trahi; et de l'autre côté , avant d'être abandonné et livré, Jésus peut montrer aux siens toute son affection à son dernier souper et dans l'institution de la Cène. Quel beau témoignage de l'intérêt que Dieu met à consoler et à prendre soin des siens au plus sombre moment de leur détresse. Remarquez aussi de quelle manière l'amour pour Jésus trouve au milieu des ténèbres qui se rassemblent autour de ses pas , la lumière qui le dirige dans sa conduite, et le dirige précisément vers la chose qui convenait dans ce moment-là. Marie n'avait aucune révélation comme prophétesse, mais le danger imminent dans lequel la haine des Juifs plaçait Jésus , stimule son affection et la pousse à accomplir un acte de dévouement intimement en rapport avec la position de Jésus telle que Dieu la voyait. Celui qui savait apprécier cet acte à sa juste valeur, selon la grâce , celui qui vivait toujours dans la communion des pensées de Dieu auxquelles Marie répondait dans cet acte, déclare que celui-ci doit être annoncé partout où sa propre mort et son amour pour nous seraient annoncés dans le monde. C'est la vraie intel-

ligence, la vraie direction dans les choses morales. L'acte qui devient une occasion de ténèbres pour Judas, est revêtu de la lumière de l'intelligence divine par le témoignage de Jésus lui-même, pour manifester les ténèbres dans lesquelles le cœur de Judas était plongé et est même un moyen de les rendre plus profondes. Mais l'affection pour Jésus discerne ce qui convient ; elle saisit le bien et le mal d'une manière juste et à propos. C'est une bonne chose que de penser aux pauvres ; mais dans ce moment-là toute la pensée de Dieu se concentrait sur le sacrifice de Jésus : on avait toujours l'occasion de soulager les pauvres et on faisait bien de les secourir ; mais les mettre en comparaison avec Jésus, et cela au moment de son sacrifice, c'était les mettre hors de leur place et oublier tout ce qui était précieux à Dieu. Judas qui ne tenait qu'à l'argent, saisissait aussi la position présente selon son instinct à lui ; il voyait non le prix de Jésus, mais le désir des principaux sacrificateurs et des scribes : sa sagacité était de l'Ennemi comme celle de Marie était de Dieu. Ses desseins mûrissent ; et quand le moment est venu, il va se mettre d'accord avec les principaux sacrificateurs pour livrer Jésus afin de

recevoir de l'argent : et l'arrangement a lieu en effet selon ses pensées et les leurs (vers. 10-11). Ici cependant il est très-remarquable de voir la manière dont, si j'ose le dire, Dieu domine la position. Lors même que ce soit le moment où la malice de l'homme est au comble et où la puissance de Satan s'exerce au plus haut degré, tout s'accomplit parfaitement au moment, de la manière et par les instruments voulus de Dieu : rien, pas la moindre chose ne lui échappe ; rien ne s'accomplit que ce qu'il veut, quand il le veut et comme il le veut. Quelle consolation pour nous ! Et dans les circonstances qui nous occupent, quel frappant témoignage.

Pour la raison qui précède le S'-Esprit rapporte le désir des chefs du peuple qui, par un motif facile à comprendre, auraient voulu éviter l'occasion que pouvait donner au *tumulte* l'accomplissement de leur projet le jour de la fête. Inutile ! Ce sacrifice devait s'accomplir alors, et il s'accomplit. Mais la dernière Pâque de la vie de Jésus s'approchait, cette Pâque dans laquelle il devait lui-même servir d'Agneau, et ne laisser pour la fin aucun mémorial que de Lui-même et de son œuvre. Le Seigneur envoie ses disciples afin de préparer ce

qui était nécessaire pour la célébration de la fête (vers. 12 et suiv.) ; et le soir, étant venu lui-même avec les douze, comme ils mangeaient, il s'entretient avec eux : il veut leur témoigner pour la dernière fois son affection, comme associé avec eux en service et en souffrance sur la terre, comme étant l'un d'entre eux, leur compagnon ici-bas ; mais il le fait afin de leur annoncer que l'un d'eux le trahira, car il devait tout souffrir. Le cœur de chacun des onze répond attristé à la pensée que l'un de ceux qui étaient ainsi liés avec lui sera capable de cette action : ce devait être l'un de ceux qui mangeaient au même plat avec Lui qui le trahirait, mais malheur à lui ! Néanmoins ni la pensée d'une telle iniquité, ni la douleur de son cœur, n'arrêtent le cours de l'amour de Jésus, et il leur en donne les gages dans la Cène. C'était de Lui, de son sacrifice, et non d'une délivrance temporelle, qu'ils devaient se souvenir (vers. 22). Tout s'absorbait en Lui et en Lui mort sur la croix. Ensuite il leur donne la coupe, la leur présentant comme participation à sa mort, vrai breuvage de vie. Après qu'ils y ont participé, il leur annonce que c'est là le sceau de la nouvelle alliance (chose bien connue des Juifs d'après Jé-

remie XXXI), posant ainsi le fondement de cette alliance dans son sang, en ajoutant que ce sang est répandu pour *plusieurs*. La mort devait entrer, d'un côté pour fonder la nouvelle alliance, et d'un autre pour payer la rançon de plusieurs. Pour cela il fallait la mort; et les liens terrestres entre Jésus et les disciples, ces liens dans lesquels ils marchaient ici-bas étaient terminés. Jésus ne boira plus du fruit de la vigne (signe de ces rapports) avant qu'il en boive d'une nouvelle manière avec eux, ou qu'il renouvelle ce genre de rapport dans le royaume de Dieu. Lorsque ce royaume sera rétabli, il sera de nouveau avec eux, et renouvellera avec eux ses rapports d'intimité, autrement et d'une manière plus excellente sans doute, mais réellement : mais maintenant tout changeait. Ils chantent et sortent pour se rendre sur la montagne des Oliviers, là où il avait accoutumé de s'entretenir à part avec ses disciples.

Les liens de Jésus avec ses disciples ici-bas devaient être en effet rompus, mais ce ne sera pas lui qui abandonnera les siens. Il resserre les liens qui les unissaient, ou du moins il leur témoigne dans son dernier souper avec eux les sentiments de son cœur et la force de

ces liens de son côté. Mais eux seront scandalisés à cause de la position dans laquelle il se trouvera et ils l'abandonneront. Toutefois la main de Dieu était là ; il frappera Lui-même le Berger. Mais une fois ressuscité, Jésus reprendra ses relations avec ses disciples « avec les pauvres du troupeau ». Il ira devant eux en Galilée, là où ces relations avaient été formées, loin de l'orgueil de la nation, là où selon la parole de Dieu la lumière a dû apparaître à Israël. La mort était devant Lui ; il fallait qu'il y passât pour que les rapports, quels qu'ils fussent, s'établissent entre Dieu et l'homme. Le Berger serait frappé par l'Éternel des armées : la mort était le jugement de Dieu. L'homme pouvait-il soutenir ce jugement ? Un seul le pouvait. Or la profondeur de la misère de l'homme et de son éloignement de Dieu, rendait l'homme insensible à cette misère et à cet éloignement ; et cette insensibilité était dans la proportion de cet éloignement. Pierre aimant trop le Christ pour que son cœur ardent l'abandonnât, s'avance, en l'accompagnant assez loin dans le chemin de la mort pour reculer plus tard devant l'approche de celle-ci, rendant ainsi un plus éclatant témoignage à l'incapacité où il était de traverser l'abîme qui s'ouvrait devant ses

yeux sur le chemin de son Seigneur méconnu. Après tout, ce que Pierre jugeait n'était que le dehors de la mort : la faiblesse qui lui inspirait sa frayeur le rendait incapable de regarder l'abîme que le péché a ouvert devant nos pas. Au moment même où Jésus annonce tout ce qui allait arriver, Pierre entreprend d'y faire face. Sincère dans son affection, il ne savait ce qu'était l'homme mis à découvert devant Dieu : il avait déjà tremblé ; mais de ce que la vue de Jésus inspire l'affection, il ne résulte pas que la chair, qui nous empêche de le glorifier, soit morte dans le sens pratique. Au reste Pierre ne savait rien de cette vérité. C'est la mort de Jésus qui a mis notre état au grand jour en y apportant le seul remède possible, la mort et la vie en résurrection : et comme l'arche au Jourdain, Christ a dû y passer seul pour laisser passer à sec son peuple racheté. Celui-ci n'avait pas encore passé par ce chemin (Job. III, 4).

Jésus avance vers le terme de son épreuve, qui ne faisait que démontrer sa perfection et sa gloire, et glorifier Dieu son Père en même temps ; cette épreuve ne l'épargnait en rien ; il a dû passer par tout ce qui aurait été capable de l'arrêter si quelque chose l'avait pu. Son

épreuve a été jusqu'à la mort et à la colère de Dieu qu'il a dû y supporter. Mais il s'approche du combat et de la souffrance, non avec la légèreté de Pierre qui s'y plonge parce qu'il l'ignore ; il s'en approche avec pleine connaissance en se plaçant devant son Père devant qui tout est pesé et la volonté de Celui qui lui imposait la tâche clairement constatée dans sa communion. Jésus accomplit ainsi cette tâche telle que Dieu l'envisageait, selon l'étendue de l'intention de ses pensées et de sa nature, et dans une parfaite obéissance à sa volonté ; il s'avance seul pour le prier et traverse moralement toute l'étendue de ses souffrances, en réalise toute l'amertume dans la communion de son Père. Ayant ces souffrances devant ses propres yeux, il les place devant le cœur de son Père pour que, s'il était possible, la coupe passât, ou que s'il n'était pas possible il la reçut du moins de la main de son Père. C'était là la piété, à cause de laquelle il était écouté et ses prières montaient en haut. Il était là comme homme, heureux d'avoir ses disciples veillant avec lui lorsque tous les hommes étaient contre lui et cherchaient sa mort, et heureux de s'isoler et d'épancher son cœur dans le sein de son Père, duquel il dépendait dans toute sa vie

sur la terre, et se plaisait à dépendre. Mais Pierre qui voulait mourir pour son Maître, ne savait seulement pas veiller une heure auprès de lui. Le Seigneur lui montre avec douceur son inconséquence, tout en reconnaissant qu'en effet son esprit était plein de bonne volonté : mais que valait la chair dans le combat avec l'Ennemi et dans l'épreuve spirituelle !

Le récit de Marc ici, en passant si rapidement d'un événement qui dévoile tout l'état moral des hommes avec lesquels Jésus avait à faire, à un autre événement, de manière à les placer tous en rapport les uns avec les autres, est aussi touchant que le sont les développements plus circonstanciés des autres évangiles. Un caractère moral est imprimé sur chaque pas que l'on fait dans cette histoire, et ce récit forme ainsi un ensemble d'un intérêt que rien ne saurait égaler, sinon ce qui est au-dessus de toutes choses, de toutes pensées : Celui qui y a passé seul en connaît toute la profondeur et la portée. Lui au moins veillait auprès de son Père : car après tout, et tout dépendant qu'il fût en grâce, que pouvait l'homme pour lui ? Il n'a dû s'appuyer que sur un seul, bien qu'il fût homme et qu'il sentît son abandon, mais ainsi homme parfait. — Il réveille ses disci-

ples, car l'heure était venue où leurs soins étaient inutiles : Judas s'approche, et lui disant « Maître, Maître » il le baise ; et Jésus se soumet (vers. 43-46). Pierre qui dormait pendant l'instante prière de son Maître se réveille pour frapper quand celui-ci se soumet comme un agneau jusqu'à la boucherie ; il frappe l'un des assistants et lui emporte l'oreille. Jésus raisonne avec ceux qui étaient venus pour le prendre, leur montrant que constamment au milieu d'eux exposé à leur puissance ils ne l'avaient néanmoins point saisi. Mais pourquoi le saisissaient-ils maintenant ? Il y avait à cela une toute autre raison : les conseils de Dieu et la parole de Dieu devaient s'accomplir. C'était l'accomplissement fidèle du service qui lui était assigné. Alors tous l'abandonnent et s'enfuient (vers. 50) : car quel autre que lui-même suivrait ce chemin jusqu'au bout ? Un jeune homme a bien voulu le suivre plus loin ; mais aussitôt que la main des officiers de justice, pour s'emparer de lui, saisit le bas de sa robe, il se sauve en la leur abandonnant. Plus l'on s'aventure en dehors de la puissance de l'Esprit dans le chemin où se trouve la puissance de ce monde et de la mort, plus est grande la honte avec laquelle on échappe si Dieu nous

permet d'y écliapper. Le jeune homme s'enfuit tout nu.

Les témoins qui viennent maintenant déposer contre Jésus, ne manquent pas en malice, mais en certitude de témoignage ; et c'est la confession de Jésus, sa fidélité à confesser la vérité dans la congrégation, qui est le moyen de sa condamnation. L'homme n'y peut rien, bien qu'il ait tout fait. Le témoignage des ennemis de Jésus, l'affection de ses disciples, tout manque : voilà l'homme ! C'est Jésus qui rend témoignage à la vérité, Jésus qui veille auprès du Père, Jésus qui se soumet à ceux qui n'avaient jamais pu se saisir de lui jusqu'à ce que le moment voulu de Dieu fût arrivé. Le pauvre Pierre est allé plus loin que le jeune homme dans le jardin, et on le retrouve ici, la chair dans le lieu du témoignage, dans le lieu où ce témoignage doit se rendre, devant la puissance de celui qui s'y oppose et de ses instruments ! Hélas ! Pierre n'échappera pas. La parole de Jésus sera vraie, si celle de Pierre est fausse ; son cœur sera fidèle et plein d'amour si celui de Pierre (hélas ! comme le nôtre à tous) est infidèle et lâche. Jésus confesse la vérité, et Pierre la renie ; toutefois la grâce du précieux Sauveur ne lui fait pas dé-

faut, et touché par elle il couvre sa face et fond en larmes (vers. 60-72).

Chapitre XV. Alors cette parole du Prophète doit encore s'accomplir : « Il sera livré entre les mains des gentils ». Devant eux il sera accusé d'être Roi, et sa réponse qu'il est Roi en effet, deviendra le sûr moyen de sa perte. Mais c'était la vérité.

La confession que Jésus avait faite devant les sacrificateurs (XIV, 61-62) se rapporte à ses relations avec Israël, ainsi que nous en avons vu d'autres exemples dans cet évangile : son service était la prédication dans la congrégation d'Israël. Il s'était présenté de fait comme Roi Emmanuel ; maintenant il confesse ce qu'il est pour Israël : il sera dorénavant l'attente du peuple. « Es-tu ; dit le souverain sacrificateur, le Christ, le fils du Dieu bienheureux ? » (vers. 61). C'était là, selon le Ps. II, le titre et la position glorieuse de Celui qui était l'espoir d'Israël. Mais Jésus ajoute à ce titre, ce qu'il sera désormais, le caractère qu'il allait prendre, étant rejeté par ce peuple, ce caractère dans lequel il devait se présenter au peuple rebelle et dans lequel il est dépeint dans les Ps. VIII et CX et à la fin du chap. VII de Daniel ; et puis enfin ce qui était le résultat de

cette nouvelle position, savoir le Fils de l'homme à la droite de Dieu et venant sur les nuées du ciel. Le Ps. VIII ne présente Christ ainsi que d'une manière générale ; mais les Ps. CX et le chapitre VII de Daniel parlent du Messie de la manière particulière suivant laquelle Jésus s'annonce ici. Le blasphème que le souverain sacrificateur lui attribue n'était que le rejet de sa personne , car ce que Jésus disait se trouvait dans la Parole.

Devant Pilate Jésus ne fait que rendre un bon témoignage à la vérité là où la gloire de Dieu l'exigeait, là où ce témoignage mettait la vérité en relief en présence de la puissance de l'Adversaire et maintenait cette vérité malgré cette puissance. A tout le reste il ne répond rien ; il laisse faire ; et l'évangéliste n'entre dans aucun détail. C'était le témoignage que Jésus avait à rendre pour accomplir son devoir, son dernier service ; ce témoignage est rendu. Les Juifs lui préférèrent Barrabas , émeutier et meurtrier ; et Pilate écoutant la voix de la foule gagnée par les principaux sacrificateurs, livre Jésus à ceux qui devaient le crucifier. Le Sauveur subit les insultes des soldats qui joignaient la fierté et l'insolence de leur classe à la dureté du bourreau dont ils accomplissaient les fonc-

tions; triste spécimen de notre nature ! Le Christ qui venait pour les sauver était pour le moment sous leur puissance. Il usait de sa puissance à lui, non pour se sauver, mais pour délivrer les autres de la puissance de l'Ennemi. Enfin ils le mènent au lieu appelé Golgotha pour le crucifier, et ils lui donnent à boire une mixtion assoupissante de vin et de myrrhe ; mais il ne la prend point , et on le crucifie en plaçant à côté de Lui deux larrons, l'un à droite, l'autre à gauche, accomplissant ainsi (car c'est tout ce qu'ils faisaient) tout ce qui concernait le Seigneur. C'est le tour des Juifs et des sacrificateurs hélas ! de paraître devant lui : ils ont maintenant atteint le but de leurs désirs. « Et ceux qui passaient près de là lui disaient des outrages, branlant la tête et disant : hé ! toi qui détruis le temple et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même et descends de la croix » (vers. 29-30). Ils signalent sans le savoir la gloire et la perfection de Jésus: le temple ne saurait se relever sans être ainsi abattu ; et ils constatent le fait qu'il annonce. Il sauvait les autres et ne se sauvait pas lui-même : ce sont deux parties de la perfection de la mort de Jésus en rapport avec l'homme.

Mais quelles que fussent les pensées du

Christ et ses souffrances devant les hommes, ces chiens, ces taureaux de Basan (Ps. XXII), l'œuvre que Christ a dû accomplir avait une profondeur qui s'étendait bien au-delà de ces choses extérieures. Les ténèbres couvrent la terre : témoignage solennel rendu par la création même de la part de Dieu aux souffrances de Celui qui l'avait créée, à l'obscurité qui dans ce moment sans pareil couvrait la face de Celui qui était le centre et la lumière de tout : sympathie universelle et divine aux ténèbres qui couvraient de leur ombre bien autrement profonde l'âme de Jésus qui souffrait de l'abandon de Dieu pour le péché, mais qui montrait là toutefois incomparablement plus que partout ailleurs sa perfection absolue. Tout cela se passait entre Lui et son Dieu, peu compris des autres : tout est entre Lui et Dieu. Et Jésus ayant jeté de nouveau un grand cri, expire (vers. 37). Son service était achevé ; qu'avait-il de plus à faire dans un monde où il ne vivait que pour accomplir la volonté de Dieu ? Tout était accompli et il faut nécessairement qu'il s'en aille, non pas par une nécessité physique, car sa force lui restait encore, mais moralement rejeté du monde : sa miséricorde n'y avait plus de place. La volonté de Dieu

toute accomplie, il avait bu dans son âme la coupe de la mort et du jugement pour le péché : il ne lui restait plus que de mourir, et il expire (obéissant jusqu'à la fin), pour commencer dans un autre monde soit pour son âme délogée, soit dans la gloire une vie où le mal ne pourra venir et où l'homme nouveau sera parfaitement heureux devant Dieu.

Son service terminé, sa vie l'était aussi en tant qu'accomplie au milieu des pécheurs. Son obéissance avait un terme dans sa mort ; car quel eût été le but d'une vie où l'obéissance étant entière, il n'y avait plus rien à accomplir. L'obéissance était parfaite dans sa mort, rien de plus maintenant à mettre à l'épreuve ! Jésus expire. Dès-lors le chemin du lieu très-saint est ouvert et le voile est déchiré du haut en bas (vers. 38). Le centenier, un gentil, reconnaît dans Jésus mourant la personne du Fils de Dieu. Jusqu'alors le Christ et le judaïsme avaient été dans une relation inséparable. Dans la mort du Christ le judaïsme rejette le Christ et il est le Sauveur du monde, et le voile ne cache plus Dieu comme il l'avait fait auparavant. Pour une telle révélation de Dieu, tout ce que le judaïsme pouvait faire était de rejeter le Sauveur, de le mettre à mort, d'être ainsi la

main qui déchirait le voile, sans conscience de ce qu'elle faisait. La manifestation de la parfaite grâce de Dieu est dans cette même mort sur la croix pour le gentil qui, témoin de tout ce qui se passait et voyant Jésus rendre la vie avec un cri qui témoignait de la pleine force de vie qu'Il possédait encore, reconnaît que le Fils de Dieu, le Prince de la vie était là. Pilate aussi s'étonne qu'il soit déjà mort et n'y croit que sur le rapport du centenier ; quant à la foi, loin de la grâce et même de la justice humaine, il ne s'inquiétait guère de tout cela.

La mort de Jésus n'arrache pas le Sauveur aux cœurs attachés à Lui, aux cœurs de ces faibles qui peut-être n'avaient pas été dans le combat, mais que la grâce faisait sortir maintenant de leurs retraites. De ce nombre sont ces femmes pieuses qui l'avaient accompagné et qui avaient souvent pourvu à ses besoins, et Joseph qui quoique touché dans sa conscience ne l'avait pas encore suivi, mais dont la droiture trouvait dans les circonstances, non une occasion de crainte, mais un motif pour se mettre en avant. Fortifiés par le témoignage de la grâce et de la perfection de Jésus, ils s'occupent chacun de leur côté du corps du Sauveur. Ce tabernacle du Fils de Dieu n'est pas laissé sans

les soins qu'il était convenable que l'homme rendit à Celui qui venait de le quitter. Au reste la Providence de Dieu ainsi que son œuvre dans les cœurs avait pourvu à tout cela. Le corps de Jésus est placé dans le tombeau, et les femmes ayant pris connaissance du lieu où on l'avait mis, tous attendent la fin du sabbat pour s'en occuper.

Chapitre XVI. La division de ce chapitre en deux parties distinctes est facile à remarquer et a même donné lieu à des questions sur l'authenticité des vers. 9-20. Dans les vers. 1-8 l'évangéliste nous donne à la fin de son récit ce qui a rapport au rétablissement des relations du prophète d'Israël et du Royaume avec le peuple ou au moins avec le résidu du peuple élu. Les disciples et Pierre que Jésus reconnaît quoiqu'il eût renié son Maître, devaient aller à sa rencontre en Galilée, ainsi qu'il le leur avait dit ; là s'établiraient les rapports de Jésus, en résurrection, avec les pauvres du troupeau qui s'attendaient à Lui, seuls reconnus maintenant pour être le peuple devant Dieu. Les femmes qui ont été au sépulcre ne disent rien à personne : le témoignage de Jésus ressuscité devait être entre les mains de ses disciples seuls, de ces Galiléens accablés de mépris ; et la Providence a

usé de la frayeur comme d'un moyen pour que les femmes ne parlissent pas comme elles l'auraient naturellement fait sans cela. « Elles partirent aussitôt, et s'enfuirent du sépulcre ; car le tremblement et la frayeur les avait saisies, et elles ne dirent rien à personne, car elles avaient peur » (vers. 8).

Aux vers. 9-20, c'est un autre témoignage. Les disciples ne paraissent pas *comme un résidu élu*, mais dans l'incrédulité naturelle à l'homme : le message est envoyé à tout le monde, et Marie de Magdala, qui avait été possédée de sept démons et esclave absolue de cette puissance affreuse, est employée à communiquer la connaissance de la résurrection aux compagnons de Jésus. « Il apparut d'abord à Marie de Magdala de laquelle il avait chassé sept démons, et elle s'en alla et l'annonça à ceux qui avaient été avec lui, lesquels étaient dans le deuil et pleuraient » (vers. 9-10). Ensuite Jésus apparaît lui-même à deux d'entr'eux, puis aux onze et leur confie leur mission (vers. 12-15). Il leur dit « allez par tout le monde et prêchez l'évangile à toute créature ! » Il ne s'agit plus de l'évangile du Royaume d'une manière distinctive et propre : d'entre tous les habitants du monde celui qui croirait et se join-

drait à Christ par le baptême serait *sauvé* ; celui qui ne croyait pas serait condamné. Il s'agissait du salut ou de la condamnation : au croyant, le salut ; à celui qui refusait le message, la condamnation. Au reste si quelqu'un convaincu de la vérité, refusait de se joindre aux disciples, sa condition serait pire encore que s'il ignorait cette vérité. Il est dit par conséquent : « celui qui aura cru et qui aura été baptisé ».

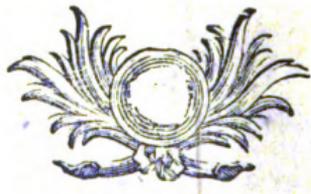
Des signes de puissance accompagneront les croyants qui eux-mêmes seront garantis de la puissance de l'Ennemi. Le premier signe sera leur supériorité sur les démons ; le second (preuve de la grâce sortant des limites étroites d'Israël), s'adresse à tout le monde : « ils parleront de nouvelles langues ». Ensuite pour ce qui est de la puissance de l'Ennemi manifestée dans le mal, le venin des serpents et les poisons n'auront aucun effet sur eux et les maladies se soumettront à leur autorité. En un mot la puissance de l'Ennemi sur l'homme sera renversée, et la grâce envers tous les hommes coulera du cœur de Dieu et sera mise en évidence.

Leur ayant ainsi donné leur mission, Jésus monte au ciel et s'assied à la droite de Dieu,

là d'où partira la puissance qu'il exerce pour bénir pendant son absence et d'où il reviendra pour mettre les pauvres du troupeau en possession du Royaume. En attendant les disciples le remplacent en étendant la sphère de leur service jusqu'au bout de la terre ; et le Seigneur confirme leur parole par des signes qui accompagnent cette parole.

On trouvera peut-être que je me suis peu étendu sur les souffrances de Christ dans ce que je viens de dire sur l'évangile selon Marc. Jamais ce sujet ne sera épuisé ; révélation de la personne et de l'œuvre de Jésus, il est infini comme celui dont cette révélation traite, Dieu en soit béni ! Mais je suis l'ordre des pensées que me présente l'évangile ; et il me semble que pour ce qui est du crucifiement de Jésus, c'est l'accomplissement de son service que Marc a en vue : son grand sujet était le Prophète. Il a dû raconter son histoire jusqu'à la fin, et ainsi nous possédons dans un récit succinct un tableau très complet des événements de la fin de la vie de Jésus, de ce qu'il a dû accomplir comme serviteur de son Père.





Pau, Imprimerie et Lithographie VERONESE.